This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Ver. Fr. III B. 203

COLLECTION MICHEL LÉVY

Offert à M. Pointel, Vavan janv. 59.

LE MIROIR AUX ALOUETTES

Imprimerie de BEAU, à Saint-Germain-en-Laye.

LE MIROIR

AUX ALOUETTES

PAR

NADAR

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1859

— Droits de reproduction et de traduction reserves. —

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
24 JUL 1961
OF OXFORD
LIBRARY

A EUGÈNE PEREIRE.

Vous m'avez un jour, mon cher ami, donné le Sésame, ouvre-toi ! *qui ouvre la porte enchantée — et impossible à tant d'autres, hélas!*

Je vous ai depuis rendu cette clef précieuse, nette et brillante comme vous me l'aviez confiée.

Mais je ne saurais me tenir quitte envers vous et je vous prie d'accepter, vous et les vôtres, la dédicace de ce petit livre, en mémoire de l'amitié que vous m'avez montrée et en témoignage de ma gratitude sans fin.

NADAR.

LE

MIROIR AUX ALOUETTES

I

Dans une rue peu fréquentée de Limoges demeurait un horloger, M. Lassagne.

Sa petite maison discrète et retirée, construite en bois comme la plupart de ses voisines et munie d'auvents à l'ancienne mode, n'avait qu'un étage séparé en deux chambres qu'habitaient l'horloger d'une part, et ses deux filles de l'autre. Peut-être y avait-il encore quelque retrait dans les combles. Les deux croisées à guillotine — une pour chaque chambre — étaient garnies de ces petites vitres œillées (les ouvriers verriers appellent cela des *ronds de chiffre* — ou zéros) qui transmettent la lumière verdâtre ou bleue et que l'on redoute tant dans les poudrières. Des volets, qu'on ne fermait jamais par respect pour les nids que l'hiron-

delle y maçonnait à chaque saison sous le rebord des tuiles, étaient censés devoir les protéger la nuit.

Au bas, il n'y avait que la boutique, large et profonde salle, bien éclairée sur le devant, où se dressait l'établi au rez de la fenêtre. Quelques horloges étaient appendues au mur en évidence ; au fond, dans la pénombre, elles cédaient la place à une ou deux cartes de géographie ou de cosmographie, fixées par des épingles à côté d'épures de dessin linéaire et de mécanique, dont l'encre et le papier avaient jauni de compagnie. Deux petits tableaux en chenille fanée, représentant les chiffres de l'horloger et de feu madame Lassagne, y faisaient encore honnête figure.

C'était dans cette salle que, le soir venu, Yves, l'ouvrier de M. Lassagne, dressait son lit.

Si M. Lassagne eût voulu s'occuper un peu de son état, il eût sans doute fait fortune. Il était regardé dans Limoges et par ses trois ou quatre confrères mêmes comme un habile homme. Ses horloges ne variaient pas plus que le soleil, et il n'était pas un paysan de Saint-Léonard-le-Noblet, de Bellac ou de Rochechouart, qui ne fût fier de tirer le dimanche de son gousset, — *uno mountrë do pay Lassagne*. Deux années passées dans les ateliers de Genève avaient complété son éducation spéciale. En outre, il possédait à fond toutes les connaissances accessoires à son état — et bien d'autres

encore. Yves, d'ailleurs, laborieux et intelligent, l'eût fort bien secondé.

Par malheur, toutes ces choses que contenait la tête du vieil horloger l'entraînaient dans des préoccupations continuelles au détriment de sa profession. Si, en passant, votre regard avait traversé le rideau de montres à réparer, plus clair-semées de jour en jour, qui ornaient la devanture, vous eussiez vu à côté d'Yves qui, le nez collé sur sa loupe, était tout entier à son minutieux travail, — vous eussiez vu le père Lassagne accoudé, la tête entre ses mains, rester des heures entières immobile, l'œil fixe, l'esprit perdu dans ses rêveries.

Grave et silencieux, il ne s'inquiétait de rien autour de lui, laissant aller sa maison à la grâce du bon Dieu. Il n'était peut-être pas entré deux fois dans toute sa vie au café où se réunissaient l'après-dînée les petits marchands du pays et les paysans aisés. Ses soirées, il les employait à des promenades solitaires sur les bords de la Vienne, absorbé dans ses spéculations mathématiques ou mécaniques : il ne croyait pas le mouvement perpétuel impossible — et peut-être n'avait-il pas tort. Je ne vous donnerai pas M. Lassagne pour un grand génie méconnu : c'était simplement un rêveur de cinquante ans qui avait trop d'intelligence et d'études pour gagner sa vie à un travail manuel.

Dans la ville il passait à peu près pour fou, parce qu'il parlait seul tout bas; mais on le savait si probe et

si inoffensif que, malgré l'étrangeté de sa physionomie pâle, illuminée par éclairs d'une flamme intérieure, — en dépit de son allure incorrecte et égarée et des distractions de son costume, les petits polissons limousins eux-mêmes, muets à son approche, s'écartaient pour le laisser passer.

Ceux qui voyaient de plus près les choses, les voisins, s'apercevaient bien que les affaires du vieil horloger allaient mal :

— C'est un grand malheur que madame Lassagne soit morte, disait l'un ; elle savait au moins conduire la maison.

— Mais, répondait une voisine, sa fille aînée la remplace bien un peu.

— Bah ! bah ! répliquait-on, ce n'est plus la même chose !

Et on secouait la tête en signe de mauvais présage.

Madame Lassagne, en effet, esprit étroit et positif, avait su jusqu'au dernier moment refouler chez son mari, au bénéfice des intérêts quotidiens, ses imaginations chéries. Elle était morte trop tôt. Si elle avait laissé à sa fille aînée toutes ses qualités de ménagère, son ordre, son économie, il faut dire aussi que cet égoïsme de la famille, qui était chez madame Lassagne une vertu — vertu relative, il est vrai, et négative

— n'était plus chez Gertrude que le sentiment odieux d'une personnalité effrénée, aveugle. Gertrude n'aimait rien, ni son père qu'elle régentait avec aigreur et qui la craignait, ni sa jeune sœur dont elle jalousait la beauté naissante. Elle tenait la bourse et prélevait sur le pot-au-feu les dépenses d'une sorte de coquetterie janséniste.

Sa sœur Annette touchait à sa quatorzième année : rien de joli, de gracieux comme cette enfant. Elle était petite, mais admirablement faite. Son immense chevelure blonde indisciplinée, son front bombé, ses grands yeux noirs frangés de longs cils, son nez fin, sa petite bouche toujours entr'ouverte, cette veine d'azur pâle qui arborisait sa joue et en faisait encore valoir la blancheur, les boucles folles qui se tordaient sous son chignon, toutes ces beautés éclataient et resplendissaient déjà malgré la pauvreté du costume. Pour toute parure, Gertrude lui abandonnait, encore en rechignant, ses robes hors d'usage, ses vieux bonnets démaillés, — sous prétexte de son extrême jeunesse. Vraie sœur aînée de Cendrillon, elle lui faisait porter jusqu'à ses larges souliers, à elle qui eût chaussé la jolie petite pantoufle de vair. Pauvre Cendrillon ! qui se serait douté qu'elle fût la fille de la maison, à la voir reléguée dans un coin, à peine vêtue, travailler du matin au soir sous le regard dur de sa sœur ?

Annette avait à peine connu sa mère. Abandonnée à

elle-même jusqu'à l'âge où il avait été tout à fait impossible à Gertrude de ne pas s'occuper d'elle, privée des premières caresses maternelles, de cès mots doux et charmants qui sèchent les premières larmes, négligée par son père, qui, tout entier à sa mécanique, n'avait pas de tendresses de reste, comprimée et rudoyée par sa sœur, — ses premières années avaient été complétement désœuvrées, perdues aux jeux errants des enfants négligés du quartier. A la tête de ces troupes bruyantes et sous ces haillons, son élégance, sa distinction natives faisaient un assez singulier contraste. Les bonnes femmes l'arrêtaient pour lui adresser quelque réprimande en lui essuyant le front :

— Quel dommage, disaient-elles, que cette petite doive tourner à mal! Sa beauté même la perdra.

A cela Annette ne comprenait rien et ne s'en souciait guère. Elle s'envolait bientôt impatiente. — Mais, le soir, lorsqu'elle avait laissé passer dans ses courses vagabondes l'heure du repas et qu'elle rentrait tout en sueur au logis, elle frissonnait glacée à l'idée de l'accueil qui l'attendait. Combien de fois ne lui arriva-t-il pas de s'arrêter, indécise, à la porte et de se demander s'il ne valait pas mieux s'enfuir et gagner, sans plus revenir, ce fantastique pays — refuge auquel nous avons tous si souvent songé — que l'on atteint en marchant toujours devant soi !

Depuis que sa sœur la retenait à la maison, muette

et courbée sur un travail sans fin, Annette se trouvait bien plus malheureuse encore. Au bout des longues journées, commencées à la lumière, elle redoutait surtout le moment où il fallait monter devant sa sœur à la chambre commune. Elle se blottissait dans la ruelle, tenant ses petits pieds bien appliqués contre son corps, de peur de toucher la terrible Gertrude. La crainte empoisonnait pour elle-même cette heure du repos pour tous, l'heure où le prisonnier s'endort avec des rêves de liberté. Avec quelle amertume elle regrettait alors ses jours d'indépendance passés, ses cris d'oiseau joyeux jetés dans l'air! Oubliant ses anciennes angoisses du retour au logis, elle n'imaginait pas d'existence plus heureuse, plus désirable. — C'est dire qu'Annette n'était encore qu'une enfant en dépit des avertissements de sa beauté — ce soleil qui mûrit si vite les filles.

Toutefois, qui eût pu deviner tout ce que contenait ce regard profond et sournois qu'il lui arrivait de jeter sur sa pauvre toilette?...

Le seul être qui donnât, pour Annette, un peu de chaleur à cet intérieur glacé, c'était Yves, le grand Yves, avec sa bonne et large figure taillée au couteau dans du bois, ses vastes oreilles et son grand et gros nez qui n'en finissait plus. Yves avait tout à l'heure six pieds, car il grandissait encore à vingt-cinq ans sonnés : notez qu'on lui en eût donné trente. Il était de cette race de montagnards dauphinois dont quelques-uns, pasteurs ou

bûcherons, descendent parfois dans la plaine pour y gagner leur vie, si faire se peut, et qui, intelligents, appliqués, sobres, au bout de quelques années, sans que personne s'en soit aperçu, pas même eux, s'éveillent un beau matin curés ou maîtres d'école. De braves gens! Yves en était, et des meilleurs. Je ne vous raconterai pas par quel concours de circonstances il était arrivé à Limoges à l'âge de quinze ans, et comment M. Lassagne l'avait pris pour domestique d'abord plutôt que comme apprenti. M. Lassagne en avait fait un excellent ouvrier : plus qu'un autre, le vieil horloger était capable d'apprécier cette intelligence carrée sans brillant et toutes les qualités cachées sous cette rude écorce. Parfois il admettait Yves à l'honneur de partager sa promenade du soir : Yves alors s'équipait, se brossait, se lustrait comme pour une noce. C'était un spectacle assez comique que celui du vieil horloger qui, oubliant bientôt son compagnon, s'avançait en gesticulant et en remuant les lèvres, mais sans jamais trahir par un mot prononcé ces discussions éternelles qu'il poursuivait avec lui-même, tandis qu'Yves, de trois pieds en arrière, emboîtait gravement le pas de son patron, les mains croisées — par respect — derrière le dos.

Ce sage garçon n'avait jamais tant seulement regardé une fille dans le pays. Sauf les rares promenades avec le père Lassagne, il n'avait pour toute distraction que la partie de boules le dimanche sur la place de Tourny : ses boules étaient plombées, toutes autres n'étant à ses

yeux que des joujoux sans importance. — Sa vénération pour son patron tournait au fanatisme : il l'écoutait avec une sorte de stupeur. Par déférence pour M. Lassagne, il avait pu mettre une sourdine à sa gaîté naturelle et à son gros rire ; il s'était plié à l'humeur renfrognée de la fille aîné, à la contrainte rigide qui régnait dans la maison.

Son affection pour Annette était profonde. Il avait pour cette pauvre enfant repoussée les sentiments d'un père et d'un frère : il semblait dans de certains moments la couver du regard. Si les beaux fils de Limoges — car la beauté d'Annette faisait déjà du bruit — ne s'avisaient pas de tourner autour de la maison du père Lassagne, c'était d'abord, je pense, à cause de la grande jeunesse d'Annette, mais aussi bien par considération pour les larges épaules d'Yves. Yves pourtant n'adressait jamais la parole à la plus jeune fille de son patron ; mais il y a de ces choses qui se devinent. — Seulement, un jour que l'aînée voulait battre sa sœur (le vieux Lassagne était sorti et Yves travaillait silencieux), — Yves se leva subitement, empoigna de sa large main Gertrude, et la porta comme une plume à dix pas, au fond de l'atelier. Cela fait, il revint se rasseoir à l'établi sans avoir prononcé une parole. — Comme il avait toujours été très-respectueux vis-à-vis d'elle bien que très-froid, Gertrude se le tint pour dit.

Cependant les affaires de l'horloger allaient de mal

en pis. M. Lassagne oubliait sa parole, ne rendait jamais l'ouvrage au jour fixé, et la clientèle se portait ailleurs. Gertrude avait beau tempêter, son père trouvait toujours le moyen de donner plus de la moitié de son temps à ses combinaisons, à ses plans inconnus. Il devenait chaque jour plus pensif, plus sombre. Ses lèvres ne cessaient d'articuler le muet monologue ; le sommeil le fuyait, — et les paysans qui transportent avant le jour leurs denrées au marché, voyant la petite croisée éclairée par la lueur de la lampe, se demandaient ce que pouvait faire M. Lassagne pendant ces veilles continues.

En outre, depuis quelque temps Yves l'accompagnait chaque soir dans ses promenades qui se prolongeaient plus tard qu'autrefois. Ils avaient ensemble de mystérieuses conférences... — Evidemment il se tramait quelque chose.

Un soir, Yves, qui avait été, contre toutes ses habitudes, absent une partie de la journée, remit en rentrant, avec une sorte de solennité, un petit châle à chacune des deux sœurs.

Pendant qu'Annette regardait le sien de tous ses grands yeux, Gertrude, ne sachant à quel propos ce cadeau lui était adressé, examinait alternativement Yves et son père. — Le vieux Lassagne et son ouvrier s'étaient retirés dans un coin de l'atelier et paraissaient s'entretenir de quelque affaire sérieuse. Vers la fin du souper, comme M. Lassagne, plus absorbé que jamais,

ne semblait pas disposé aux confidences, et qu'Yves, de son côté, se taisait obstinément, Gertrude, qui avait saisi quelques mots de leur conversation, demanda — si Yves allait les quitter.

M. Lassagne, sur ces mots, regarda son ouvrier avec quelque émotion.

— Jamais ! s'écria Yves chaleureusement, l'œil fixé sur la digne figure de son patron.

On monta se coucher. Mais à peine Annette fut-elle entrée dans la chambre de sa sœur, qu'elle saisit un prétexte pour descendre ; — Yves pendant le souper lui avait fait un signe...

Yves mit dans la main d'Annette une petite montre qu'il avait *repassée* lui-même avec le plus grand soin : les *huiles* étaient de sa composition.

Annette sentit son cœur bondir de surprise et de bonheur : cette jolie montre était pour elle ! — Elle sourit à Yves, — et fut étonnée de voir une larme dans l'œil du montagnard.

Il lui prit la tête entre ses deux grandes mains, appuya sur son front un baiser fraternel, et lui dit :

— Sois sage !

Annette vola plutôt qu'elle ne grimpa au haut de l'escalier.

Elle eût bien voulu garder toute la nuit, étreinte dans sa main, la montre d'Yves; mais, au moment d'entrer

dans la chambre, elle se ravisa : Gertrude ne manquerait pas d'entendre le tic-tac de la montre...

Elle se décida, non sans peine, à la déposer dans une cachette introuvable.

Elle était si heureuse qu'elle ne put s'endormir de toute une grande demi-heure.

Le lendemain, Yves avait disparu avant le jour.

Lorsque Gertrude, furieuse qu'on lui eût fait, à elle ! un secret de ce départ, interpella son père sur les motifs qui l'avaient provoqué, M. Lassagne la regarda vaguement, comme s'il n'eût pas compris la question ; elle n'en put tirer une parole.

Annette, dont cet événement n'avait pas moins éveillé la curiosité, ne parut pas s'en occuper ; elle avait appris à renfermer ce qu'elle éprouvait. Mais sa tristesse en augmenta, car pour elle surtout l'absence d'Yves laissait un grand vide dans la maison. Annette sentit qu'elle avait perdu son seul appui.

Elle cacha avec une sorte de pudeur la montre qu'Yves lui avait donnée. — Etait-ce de peur que sa sœur ne s'en emparât? ou bien l'instinct des jeunes filles lui avait il appris qu'à cette petite montre devait se rattacher quelque premier mystère du cœur, charmant et précieux trésor dont il faut écarter les profanes?

On supposa généreusement dans le quartier que les affaires de M. Lassagne allaient bien mal, puisqu'il venait d'être forcé de renvoyer son ouvrier.

Dès le lendemain Gertrude déposa à la place d'Yves sa corbeille à ouvrage et ses ciseaux.

Mais dans la tête d'Annette germait un coup d'État.

Pendant que sa sœur se livrait, comme chaque matin, aux soins du ménage, Annette enleva sans rien dire ciseaux et corbeille, traîna dans un coin le fauteuil que Gertrude avait installé au lieu du tabouret d'Yves, et prit possession de la place.

Lorsque Gertrude entra, elle vit Annette assise à côté de son père, donnant de grands coups d'aiguille, et paraissant n'avoir de regard et d'attention que pour son travail.

Gertrude n'en pouvait croire ses yeux. — Elle saisit le coffret dans lequel Annette serrait ses ustensiles d'ouvrière et voulut le jeter de côté. Mais pour la première fois Annette lui résista : elle se cramponna de toutes ses forces — sans quitter son siége — au coffret que sa sœur s'efforçait de lui arracher, et poussa des cris aigus. Gertrude lui répliqua sur le même diapason. — M. Lassagne leva la tête et demanda ce dont il s'agissait.

— C'est ma sœur qui veut me prendre *ma* place ! dit Annette en pleurnichant.

Le père, qui craignait — pour cause — de se trouver immédiatement désormais sous la férule de sa fille aînée, devait être l'allié naturel de la cadette.

— Allons, dit-il doucement à Gertrude, mais sans

avoir l'air de se prononcer, — tu es l'aînée, sois la plus raisonnable, et cède-lui cette place, puisqu'elle y tient tant.

— Vous ne voyez donc pas, cria Gertrude, que c'est une petite coquette et qu'elle ne veut se mettre près de la fenêtre que pour se faire voir à ceux qui vont et à ceux qui viennent ! Vous ne la connaissez pas encore !

— Oh ! par exemple ! dit Annette du ton de la plus vive indignation ; — comment pourrait-on me voir de la rue, puisqu'il y a un rideau ?

Sur quoi le père dit à mi-voix à Gertrude :

— Entre nous, tu as peut-être tort de lui parler de cela. Tu peux lui donner des idées qui ne viennent toujours que trop tôt...

—Laissez donc ! répliqua aigrement Gertrude ; si vous croyez que l'innocente en est encore là !... Vous verrez plus tard, votre fille !...

Et pensant qu'Annette ne se défiait plus, elle se jeta de nouveau à l'improviste sur le coffret. Mais la petite, aux aguets et leste comme un chat, le lui arracha des mains en criant de plus belle.

Gertrude fit un geste menaçant : la présence de son père la retint.

Annette avait beaucoup pleuré ; — mais elle n'avait pas lâché prise.

Les premiers jours, en effet, Annette ne leva pas

les yeux de dessus son ouvrage ; elle ne s'interrompait que pour regarder furtivement, et un peu souvent, il est vrai, quelle heure marquait la petite montre d'Yves. — Il ne manquait cependant pas de cadrans dans la boutique de l'horloger.

Puis, un coin du rideau fut soulevé aux heures où Gertrude était absente. L'aiguille d'Annette était bien toujours dans son ouvrage, mais son œil était dans la rue. — Dans la rue passaient des jeunes gens de la ville : celui-ci était assez laid, celui-là avait meilleure tournure ; et puis, des jeunes filles bien mises... — Annette admirait avec de gros soupirs et faisait son possible maintenant pour esquiver les commissions, comme si elle craignait de montrer au dehors sa pauvre toilette. En même temps, sa chevelure si ébouriffée autrefois, si rebelle au peigne, se civilisait, se lissait. Pouvait-on lui reprocher cette unique parure? — Et si Annette donnait un peu de son temps à ces soins nouveaux, au spectacle de la rue, elle le rattrapait d'ailleurs ; car elle oubliait quelquefois toute une journée maintenant de regarder l'heure à la montre de son ami Yves, qui était parti. — Mais vous me répondrez qu'il est si facile, dans une boutique d'horloger, de savoir sans se déranger quelle heure il est !

Il arriva un jour qu'au moment où la famille Lassagne allait se mettre à table, on entendit les pas d'un cheval

qui s'arrêtait devant la porte. — Annette, qui s'était levée, reprit aussitôt son siége et son ouvrage.

Un monsieur, d'une quarantaine d'années environ, entra dans la boutique. Le père Lassagne tira révérencieusement son bonnet, tandis que Gertrude, empressée, avançait un siége.

— Monsieur, dit l'étranger, on m'a dit que vous seul dans la ville étiez en état de réparer cette montre.

— Ah! s'écria l'horloger dont l'œil s'anima, c'est une montre du nouveau système de Breguet, — la première que je voie!

Pendant que son père explorait moins le dommage à réparer que les combinaisons ingénieuses de l'invention récente, Annette, les paupières baissées, les doigts agiles, observait curieusement l'étranger sous le voile de ses longs cils.

Tout décelait dans ce personnage, qui n'était évidemment pas du pays, une noble origine et les habitudes d'une grande fortune. Sa haute taille, son regard clair et assuré, la distinction de son geste, l'élégante simplicité de sa tenue offraient à la fille de l'horloger un type dont elle n'avait jamais eu seulement l'idée. Annette ne pouvait se préoccuper de l'âge non plus que de la physionomie individuelle d'un homme si différent de ceux qu'elle avait vus jusque là, et qui n'était pour elle que la révélation inattendue d'un monde ignoré et merveilleux.

En examinant, distrait, le modeste intérieur de la boutique, l'étranger aperçut tout à coup Annette ; et, comme stupéfait de la beauté de la jeune fille, il sembla n'en plus pouvoir détacher son regard.

Annette, violemment émue sous l'attention d'un pareil personnage, sentit son cœur se gonfler à remplir sa poitrine : elle ne pouvait plus respirer.

— Vous êtes le père de cette charmante enfant ? demanda l'étranger.

— Oui, monsieur ! répondit le vieux Lassagne, flatté d'entendre louer sa fille par un homme qui possédait une si belle montre.

Annette était devenue pourpre, le sang bourdonnait à ses tempes. — Elle ne vit, n'entendit plus rien, et l'étranger était déjà parti, qu'Annette toute troublée ne s'en était pas aperçue.

Un ricanement de Gertrude la réveilla...

La détresse augmentait tous les jours dans la maison de l'horloger ; l'argent manquait quelquefois pour le marché du jour. Gertrude, qui ne pouvait plus accroître son épargne secrète, devenait de plus en plus intraitable et féroce, tandis que M. Lassagne, de jour en jour plus maniaque, ne paraissait plus même entendre ses cris. Il rêvait tout haut la nuit, gesticulant sans cesse, et s'adressait à lui-même des sourires pleins de finesse : une vraie comédie ! Sa principale occupation journalière était maintenant d'épier le passage du facteur et de le

suivre longtemps des yeux quand il s'était éloigné. Quelques visites d'un voisin, huissier et bon homme en dépit de son état, ne laissaient pas encore que d'inquiéter Gertrude. Son père, dont la tête s'affaiblissait, ne manquait jamais de l'éloigner quand ce voisin devait venir. — Elle surprit pourtant un jour cette fin de conversation : — « J'en suis désolé, disait l'huissier, mais je ne puis attendre plus longtemps. J'ai déjà trop dépassé mes instructions. » — A quoi le vieux Lassagne, comme s'il tombait des nues, répondait machinalement : — « Serviteur ! serviteur ! »

Sur cette découverte, Gertrude monta dans sa chambre où elle resta longtemps enfermée. — Elle fut très-préoccupée les jours suivants.

La santé du bonhomme était sérieusement menacée. Consumé par la maladie de l'idée fixe, il était affreux de maigreur et, ce qui n'eût pas semblé possible, il maigrissait chaque jour davantage. Ses yeux hagards se cerclaient de nacre, les ailes de son nez étaient tirées; ses lèvres, continuellement agitées par un tic nerveux, s'amincissaient et devenaient plus pâles.

Il s'éteignait.

Dès qu'il fut au lit, sa pauvre cervelle détraquée déménagea complétement. Il proférait des mots techniques, des paroles sans suite, parmi lesquelles on pouvait comprendre qu'il se perdait plus que jamais

dans ses châteaux en Espagne. Si l'on venait à prononcer auprès de lui le nom d'Yves, il clignait de l'œil comme un homme qui veut bien vous laisser deviner qu'il a fait quelque bonne affaire : — mais pas un détail. Gertrude, qui s'était dit souvent qu'au départ de l'ouvrier devait se rattacher quelque grand intérêt, Gertrude, attentive et habile comme un inquisiteur, finit par renoncer à interroger le délire de cette agonie et à l'espoir de pénétrer quelles pouvaient être ces mystérieuses et chères espérances de son père.

Dans ses derniers moments, le vieux Lassagne manifesta pour Annette une tendresse caressante tout inattendue. Les pleurs d'Annette témoignèrent de sa reconnaissance pour ces marques d'affection d'autant plus douces qu'elles étaient plus tardives. Elle s'était attachée au lit de son père avec une vague terreur : bien qu'à l'âge d'Annette on ne croie guère encore à la mort, elle pressentait qu'elle allait se trouver seule au monde. Le vieux Lassagne semblait plus tranquille lorsqu'elle était près de lui. Il la faisait approcher tout contre son chevet et lui disait bien bas qu'elle serait riche bientôt, — riche à millions ! — « Tais-toi ! que ta sœur ne sache rien du tout, rien du tout ! — Chut !... »

Et il mettait le doigt sur ses lèvres.

Le médecin prit un matin Gertrude à part et s'en-

tretint avec elle. Lorsqu'il fut parti, Gertrude chargea Annette d'une longue commission. Celle-ci hésitait, mais elle n'osa refuser. — Le regard de Gertrude lui faisait peur...

Au retour, Annette vit de loin plusieurs personnes qui causaient devant la maison. On se tut lorsqu'elle approcha.

D'autres gens, des voisins encore, étaient dans la boutique. — Elle voulut monter, une femme l'arrêta par la main :

— Mon enfant?.....

Annette éclata en sanglots. Elle venait de comprendre.

Gertrude descendait, livide... Elle jeta à peine un regard sur sa sœur.

En ce moment deux hommes se présentèrent à la porte de la boutique : — le juge de paix venait poser les scellés au nom des créanciers.

On s'empressa autour de Gertrude. — Il ne fallait pas la laisser là, il fallait l'emmener! On la conduisit chez le voisin en face. Elle traversa la rue lentement, son mouchoir sur les yeux, soutenue par deux vieilles et suivie d'un cortége féminin tout attendri. — Que va devenir cette pauvre créature? disait-on. — Et chacun vantait les soins qu'elle avait eus pour son père,

on ordre, sa sagesse, et tant d'autres vertus si malheureusement récompensées.

Auprès d'Annette était seule restée une bonne femme qu'on appelait mademoiselle Parfait, et qui méritait bien son nom.

Elle s'efforçait de la consoler et pleurait avec elle, lui promettant, pour relever son courage, de s'occuper d'elle, de ne pas la quitter : « Si elle pleurait ainsi, si elle se laissait aller au chagrin, elle tomberait malade à son tour, — et la belle avance ! Et puis, le bon Dieu abandonne-t-il jamais ceux qui sont sages ? »

Elle décida enfin Annette à venir passer la nuit dans sa maison située à l'extrémité du faubourg, et elle l'installa dans un petit lit improvisé aux dépens du sien. Annette tombait de sommeil. A cet âge, la douleur endort.

L'enterrement de M. Lassagne eut lieu le lendemain. Tout le quartier suivit au cimetière. L'horloger emportait ce dernier et bien désintéressé témoignage de l'estime que sa probité irréprochable, sa vie honnête avaient méritée. Les créanciers furent désintéressés, tout juste, par la vente de la maison et du mobilier. On s'étonna, en inventoriant la saisie, de trouver à peine quelques-uns de ces objets de valeur — et de transport facile — que l'on devait s'attendre à rencontrer dans un commerce d'horlogerie si res-

treint qu'il fût. Gertrude alors parla du mystérieux départ d'Yves et des étranges paroles que prononçait M. Lassagne à son lit de mort. Au bout de quelque temps, elle disparut un beau jour de Limoges sans avoir averti personne. On apprit qu'elle était allée se fixer dans une ville un peu éloignée, et qu'en arrivant elle avait acheté un fonds de mercerie assez important. — On n'en entendit plus parler.

Oserai-je écrire que lorsque les porteurs vinrent enlever le corps du vieux Lassagne, le lit était dans un grand désordre, les matelas inégalement superposés comme si on les eût replacés à la hâte, et que les brins de paille dont la chambre était jonchée attestaient une perquisition impie!...

Ces recherches avaient au reste été infructueuses — le vieux Lassagne était mort comme il avait vécu, pauvre.

II

Lorsque mademoiselle Parfait monta le lendemain matin pour causer avec Annette, celle-ci dormait encore profondément. Inondée des flots de ses cheveux qui s'étaient dénoués pendant la nuit, sa jolie figure portait l'empreinte des émotions de la veille. Un gros soupir venait par intervalle soulever sa poitrine.

Mademoiselle Parfait la contempla pendant un instant d'un air de compassion profonde, et descendit à petits pas de peur de l'éveiller.

Elle avait des nouvelles à lui annoncer.

La vieille fille, en se demandant quel était, dans la situation présente, le meilleur parti à prendre pour les intérêts d'Annette, n'avait pas tardé à se dire que l'offre généreuse qu'elle avait, dans le premier moment, faite à la jeune fille était assez irréfléchie, et elle s'était reproché de lui avoir donné un espoir à peu près irréalisable. Mademoiselle Parfait n'était pas riche. Sa petite rente viagère de cent cinquante francs n'eût pu suffire à ses modestes besoins, si elle n'y eût ajouté le produit de quelques travaux d'aiguille

qu'une ou deux personnes voulaient bien lui confier. En gardant Annette auprès d'elle, elle risquait d'être forcée de renoncer, dans un avenir prochain, à cette bonne œuvre : – bonne œuvre encoré est bientôt dit, car ne privait-elle pas Annette, dans sa charité mal entendue, des moyens de se créer ailleurs une position par le travail et la bonne conduite?

Quoi qu'il en coûtât à mademoiselle Parfait, qui s'était attachée déjà à l'orpheline, elle ne pouvait hésiter entre l'égoïsme imprudent de sa bonté et les véritables intérêts de sa protégée.

Elle s'était donc habillée au petit jour et mise en campagne auprès de quelques bonnes âmes placées dans une situation plus favorable que la sienne. Mais, à son grand chagrin, ces bonnes âmes avaient toutes eu quelque excellente raison de décliner le fardeau qu'elle eût été si heureuse, elle, de porter. La digne Parfait avait cru de la meilleure foi du monde à toutes ces fins de non-recevoir ; attristée, mais non découragée à chaque échec, elle n'avait pas même pensé à se dire qu'il était bien malheureux que chacun eût ses pauvres, et que cependant les pauvres n'eussent personne.

Elle avait enfin à peu près réussi auprès de monsieur le curé, son dernier espoir. Monsieur le curé lui avait donné une lettre pour une dame très-riche et très-bienfaisante, qui, selon toute apparence, accueillerait Annette sur sa recommandation.

Lorsqu'Annette fut habillée, mademoiselle Parfait lui expliqua les obstacles qui s'opposaient, à son grand regret, à ce qu'elles restassent ensemble, et lui fit part de ses démarches de la matinée.

— Ma chère enfant, lui dit-elle, il m'en coûtera d'autant plus de me séparer de vous que je sens parfaitement qu'il est bien dur, après avoir été jusqu'à votre âge dans la maison de ses parents, de se voir chez les autres. Il faut pourtant vous résigner et penser à votre avenir. Vous devez même considérer comme un grand bonheur, dans la position où vous vous trouvez, de rencontrer une bonne dame, pieuse et bienfaisante, qui vous accueille dans sa maison.

Annette remercia mademoiselle Parfait. et elles partirent. En chemin, mademoiselle Parfait lui donna force bons conseils ; — mais Annette avait trop de chagrin pour écouter.

Madame Durosnel, à qui Annette était adressée, était dame patronnesse de plusieurs œuvres. La lettre du curé que mademoiselle Parfait lui fit remettre par une femme de service, eut tout d'abord son effet. A peine Annette et sa protectrice avaient-elles eu le temps de s'asseoir qu'on les introduisit.

La vaste porte cochère, les deux ou trois domestiques occupés dans la cour et dans l'antichambre, le luxe de l'ameublement, tout cet air de grande maison si nou-

veau pour Annette, l'avaient étonnée et épouvantée. Elle se sentait bien petite, bien écrasée. La personne et l'accueil de la maîtresse de la maison achevèrent de lui faire perdre son peu d'assurance.

Maigre et grande, le teint couperosé, le regard aigre, la voix brève, madame Durosnel, après un mot de froide politesse adressé à mademoiselle Parfait, interrogea Annette sans perdre de temps.

— Quel âge avez-vous ?

Annette ne put répondre. Sa bouche était sèche. Elle sentait monter à sa figure ces ardeurs auxquelles elle était sujette, et qui, d'ordinaire, aussitôt disparues qu'arrivées, comme un nuage, lui donnaient un charme de plus. Elle se troubla tout à fait. — Mademoiselle Parfait répondit pour elle :

— Seize ans, madame.

— Et son père est mort hier ?

— Hier, madame.

Madame Durosnel perçait Annette de son regard. Annette avait le cœur bien gros...

— Sait-elle écrire ?

Comme Annette ne répondait point et rougissait de plus en plus :

— Je vous demande si vous savez écrire ? reprit madame Durosnel avec un peu d'impatience.

— Non, madame, balbutia Annette.

— Et lire ?

— Peu.

— Qui donc l'a élevée ? dit en demi-aparté madame Durosnel à mademoiselle Parfait qui tremblait pour sa protégée.

— Vous a-t-on appris à coudre ?

— Oui, madame.

— Elle est bien jolie ! dit entre ses dents madame Durosnel.

Après quelques secondes d'un nouvel examen muet, elle reprit d'un ton bref et avec un regard qui décelait l'espèce de regret qu'elle avait à cette bonne œuvre presque forcée :

— Monsieur le curé a la bonté de m'écrire en votre faveur ; vous allez rester ici. Je verrai à quoi on pourra vous employer. Il y a beaucoup de monde dans la maison ; vous serez surveillée, je vous en avertis. J'aurai soin de vous si vous êtes honnête fille...—Ah ! comment vous nommez-vous ?

— Je m'appelle Annette, madame.

Madame Durosnel se leva : signal de congé. Mademoiselle Parfait fit la révérence avec beaucoup de remercîments.

Annette la reconduisit par les appartements. Dans une pièce où elles étaient seules son cœur déborda. — Elle se jeta, fondant en larmes, dans les bras de mademoiselle Parfait.

— Un peu de courage, mon enfant, lui dit la vieille fille émue, vous en aurez besoin dans des circonstances plus difficiles. Qui n'a pas eu ses épreuves ! Soyez labo-

rieuse, soumise, honnête, et vous verrez que le bon Dieu vous rendra heureuse.

Elle est bien jolie ! avait dit madame Durosnel. Ce mot était une condamnation portée d'avance. Annette expiait déja sa beauté, don fatal pour une fille pauvre.

Il y avait dans la position de madame Durosnel, dame de charité, dame de la miséricorde, des exigences auxquelles elle ne pouvait se refuser. Elle avait dû accueillir Annette. — Mais elle s'était dit en même temps qu'il lui serait bien difficile de la garder. Malgré l'air de candeur et d'honnêteté d'Annette, une fille de cet âge et de cette figure pouvait être dans cette sévère maison la cause, non peut-être d'un désordre — et encore ? — mais de quelque émotion dont madame Durosnel ne voulait pas accepter la responsabilité. Cette beauté seule était déjà presque un scandale.

Il ne faudrait pas croire d'après cela que madame Durosnel eût arrêté en elle-même, en accueillant Annette, la résolution formelle de s'en débarrasser le plus tôt possible, c'est-à-dire de se faire honneur des apparences d'une bonne action. La rigidité réelle de sa conscience lui interdisait de pareils compromis. — Seulement elle avait vu du premier coup d'œil qu'Annette choquait dans sa maison un certain ensemble d'idées préconçues et fixes. Elle avait consenti — par devoir — à tenter un essai qu'elle savait d'avance impossible. Ce sont des sortes d'illuminations qu'ont seules certaines gens — et

je crois inutile maintenant d'examiner si, pour s'affermir dans ces dispositions, madame Durosnel eut besoin de faire appel, — sans s'en douter, comme de juste, — à la haine instinctive des femmes laides contre les belles.

Contre pareil parti pris, Annette ne pouvait qu'avoir tort. Madame Durosnel eut, sans que l'orpheline pût s'en douter, mille motifs, tous plus péremptoires les uns que les autres, de s'en débarrasser dès la première semaine. Si elle prolongeait l'essai, c'était uniquement pour n'avoir rien à se reprocher. Elle tenait avant tout au repos de sa conscience.

La maison de madame Durosnel était montée avec une sorte de luxe parcimonieux, de richesse sans élégance ; on y retrouvait à chaque pas les austères habitudes de la dévote et les arrangements étroits d'une mesquine économie. Les maîtres faisaient maigre chère dans la vaisselle plate, et les domestiques avaient tout juste le nécessaire.

Annette eut une petite chambre dans les combles, plus nue et plus pauvre en vérité que celle qu'elle occupait chez son père avec la terrible Gertrude. Le jour elle travaillait dans une salle basse qui servait de buanderie et dont la fenêtre s'ouvrait ou ne s'ouvrait pas sur une petite cour intérieure. Il lui répugnait de vivre avec les domestiques, et pour se soustraire à la société de l'antichambre, elle se confina du matin au soir dans la salle basse, humide et sans jour où on lui laissait achever sans distraction sa longue tâche. A peine entrevit-elle M. Du-

rosnel, qui, d'ailleurs, était presque continuellement absorbé par les soins de la vaste fabrique de draps, source de sa fortune.

Il n'y avait rien à redire assurément aux habitudes laborieuses et sauvages de cette jeune fille qui se tenait si obstinément à l'écart, parlant à peine à ses camarades et remplissant ses devoirs avec une rigoureuse exactitude.

Malgré son isolement elle ne put s'empêcher de remarquer un jour qu'un mouvement inaccoutumé régnait dans la maison. —On faisait des préparatifs comme pour quelque fête, et madame Durosnel présidait elle-même à tous les arrangements.

Annette ne fit aucune question, mais elle apprit bientôt la cause de toute cette émotion : — le frère de madame Durosnel, un frère aîné, riche et célibataire, devait arriver le lendemain. Annette fut mise au fait, comme malgré elle, des légendes qui couraient l'office sur la fortune de M. Maurice, sur la grande tendresse que sa sœur avait pour lui. Quant à sa munificence et à sa générosité, la bonne humeur qui éclatait chez les domestiques en faisait foi à l'avance : M. Maurice leur donnait en étrennes la valeur d'une demi-année de leurs gages.

Le jour si impatiemment attendu arriva enfin. Toute maison était en fête : M. et madame Durosnel allèrent au-devant de leur frère.

Annette monta dans sa chambrette ; elle était attristée de toutes ces joies qu'elle ne pouvait partager. Le soir elle ne descendit pas pour souper, et personne ne

s'aperçut de son absence ; elle travailla dans sa mansarde jusqu'à une heure avancée de la nuit, repassant dans son esprit les tristes journées de son enfance, et comparant involontairement madame Durosnel à sa rude sœur Gertrude.

Le lendemain elle descendit presque joyeuse auprès de madame Durosnel : la tâche qu'elle ne devait finir que dans deux jours était entièrement achevée.

— C'est bien ! dit madame Durosnel étonnée et sans ajouter un mot d'encouragement et d'éloge.

Une larme brilla dans les longs cils d'Annette ; et elle allait se retirer en silence, lorsque M. de la Mothe-Houdan entra accompagné de son beau-frère.

— Bonjour, cher frère ! dit madame Durosnel avec empressement.

Annette tressaillit, elle venait de reconnaître le beau monsieur qui avait dans le temps apporté à M. Lassagne cette fameuse montre...

M. Maurice, tout en échangeant quelques paroles avec sa sœur et M. Durosnel, examinait attentivement cette charmante figure, qui était demeurée vaguement dans sa mémoire. Ce n'était plus l'enfant qu'il avait vue autrefois, mais une jeune fille dans tout l'épanouissement de sa beauté.

— Vous avez une bien jolie camériste, ma sœur ! dit-il.

— Je suis heureuse qu'elle vous plaise, mon frère ! répondit madame Durosnel plus aimable qu'Annette ne l'avait jamais vue. — C'est la fille d'un horloger qui est mort il y a un mois, ajouta-t-elle sans s'inquiéter si elle rappelait à Annette un déchirant souvenir.

— Une pauvre orpheline que madame Durosnel a recueillie, insista le mari en regardant dans la cour.

— Je me rappelle maintenant mademoiselle, reprit Maurice. J'ai été à même l'année dernière, pendant mon séjour à Limoges, de mettre à l'épreuve le talent de son père. — Vous avez bien fait, ma sœur !

Dans la voix de M. de la Mothe-Houdan, essentiellement sympathique, surtout lorsqu'on venait d'entendre la parole brève de sa sœur et l'organe commun de M. Durosnel, il y avait plus que de la compassion pour une pauvre jeune fille abandonnée. Le regard de Maurice et son accent témoignaient de ces égards, de cette attention involontaires que commande la beauté dans quelque condition qu'elle se rencontre.

Madame Durosnel le regarda fixement, et se tournant vers Annette décontenancée et émue :

— Je n'ai plus besoin de vous, dit-elle d'un ton sec.

Annette sortit. — Grande fut sa surprise quand madame Durosnel, l'ayant fait appeler le lendemain matin, lui mit dans la main une petite somme et la remer-

cia de ses services. Au renvoi et au don de la bourse, vint se joindre naturellement une belle mercuriale pour la prémunir contre les dangers du monde, etc. — Mademoiselle Parfait, ajoutait madame Durosnel, la dirigerait mieux que personne.

Annette n'avait pas été heureuse dans cette maison ; elle y avait retrouvé la rigidité, les dures contraintes de l'intérieur paternel, et, entourée d'étrangers, elle avait dû se trouver plus isolée encore. L'aspect de ce luxe, qui n'était pas fait pour elle, sans éveiller positivement ses désirs, l'affectait péniblement. Elle pleura pourtant de partir, humiliée d'un renvoi dont elle ne pouvait pénétrer les causes.

Comme elle traversait la cour la larme à l'œil et son petit paquet à la main, elle aperçut M. Maurice à une fenêtre. Il la regardait... Elle ralentit son pas malgré elle, pensant.... que pensait-elle ? peut-être que M. Maurice voulait lui parler. Mais, comme il restait immobile, elle continua son chemin en soupirant.

Mais la lourde porte s'était à peine refermée sur elle, que les larmes d'Annette étaient séchées et qu'elle avait oublié, — en retrouvant le grand air et le soleil de la liberté, — ses ennuis et son esclavage. — Deux pas et deux secondes avaient déjà effacé l'hôtel Durosnel du souvenir d'Annette.

Elle vola, joyeuse, chez mademoiselle Parfait.

En causant avec sa sœur, M. de la Mothe-Houdan s'enquit des motifs du départ de la jeune fille. Madame Durosnel, sans formuler d'accusation précise, n'avait que trop d'excellentes raisons à fournir, de ces raisons sans réplique, toutes faites d'avance par l'homme du proverbe qui voulait tuer son chien.

Le cercle de madame Durosnel, qu'on avait mis dès le premier jour au courant des aventures de la belle orpheline, loua chaleureusement la charité déjà bien éprouvée de la maîtresse de la maison, et déplora en chœur la difficulté qu'on éprouve à trouver des êtres dignes du bien qu'on leur veut faire.

Mademoiselle Parfait, qui, par discrétion, avait cru devoir s'abstenir de visiter Annette à l'hôtel Durosnel, ne parut pas surprise de la revoir. Elle la reçut avec une joie inquiète.

— Vous resterez ici, puisque la Providence le veut, lui dit-elle. J'ai fait ce qui me semblait être le mieux. Il paraît que je me suis trompée, puisque vous voilà. Eh ! bien, soit ! je tâcherai d'avoir de l'ouvrage pour nous deux.

Elle y réussit. — Dans cet intérieur tranquille, Annette commença les meilleurs jours qu'elle eût encore connus. Un calme tout nouveau la reposa de ses chagrins passés. A mesure qu'elle put apprécier, dans les détails de leur vie commune, le caractère de sa bienfaitrice, elle conçut pour la vieille fille une tendre vénération. Peut-être

Annette, que l'éducation première n'avait pas préparée, ne pouvait-elle bien comprendre la noblesse réelle de ces goûts simples, de cette existence de travail et de paix; elle n'eût peut-être pas choisi, pour elle-même, ce bonheur uniforme. Mais elle s'inclinait devant la bonté infinie de mademoiselle Parfait, — devant cette ignorance toute chrétienne du mal et des méchants, — cette âme toujours égale et paisible à travers les difficultés de la vie, car mademoiselle Parfait avait souffert aussi,— devant ces soixante-dix virginales années écoulées dans le bien sans un remords, sans un regret, soutenues et consolées aux heures cruelles par la lecture d'une page de l'Évangile. En même temps la source de tendresse, tardivement frappée par les suprêmes caresses de son père, s'était ravivée tout à coup, et s'épanchait, large et vive, pour sa mère d'adoption.

Mademoiselle Parfait était de son côté heureuse de sa fille. Le front pur, le regard chaste et profond d'Annette n'annonçaient que de bons instincts. Lorsque pendant les longues heures de travail, les pieds sur la même chaise, Annette lui racontait les douleurs de son premier âge, cette terreur sous laquelle elle avait grandi, ses pleurs secrets, ses privations, l'agonie du vieux Lassagne, — la bonne Parfait, immobile, l'aiguille suspendue, levait au ciel un œil humide, et remerciait Dieu de l'avoir envoyée là au moment où l'enfant avait besoin d'elle.

Elle conduisait Annette aux offices du dimanche.

Celle-ci lui fit un jour l'aveu qu'elle n'avait pas encore communié. — Mademoiselle Parfait joignit les mains : à seize ans !... Si elle eût pu en vouloir à quelqu'un au monde, elle eût sûrement bien mauvais gré de cette grosse négligence à la sœur aînée d'Annette. — Ah ! si madame Durosnel avait su cela ! — Heureusement, de toutes les questions adressées à Annette par madame Durosnel, celle-ci était la première qu'elle eût oubliée.

Mademoiselle Parfait n'eut pas de repos qu'elle n'eût mené à bien l'importante affaire, et Annette reçut à cette occasion une belle robe, surprise ménagée par mademoiselle Parfait. Elle fut transportée ; de sa vie elle ne s'était vue aussi *brave*, elle qui n'avait jamais été parée que des vieilles nippes de sa sœur, — et si longtemps attendues ! Il fallut tout quitter pour tailler, coudre, essayer et réessayer la belle robe. Mademoiselle Parfait s'y prêtait de la meilleure volonté du monde ; et sa grande préoccupation était surtout de ne pas laisser refroidir les bonnes dispositions que témoignait Annette.

Je ne saurais dire si ces dispositions étaient bien sincères ou, du moins, s'il y entrait plus de piété véritable que de complaisance pour mademoiselle Parfait, — et même un peu de coquetterie. — Je ne le crois pas. Les idées religieuses, lorsqu'elles n'ont pas été inculquées dès l'enfance par la famille et sucées avec le premier lait, ont besoin, pour se développer, d'une réflexion sérieuse dont Annette ne pouvait être capable ; elles ne

sauraient être suppléées par une déférence machinale inspirée par l'exemple ni par de vagues pratiques privées de la vie morale. Annette, je pense, aurait peut-être été plus près de la superstition que de la vraie piété, si, dans cette légère tête d'enfant, les émotions passagères, les sensations du moment, eussent pu laisser quelque place à des pensées plus graves. Son éblouissante beauté seule eût suffi à distraire et à absorber bien des filles plus raisonnables.

Cette beauté que nous avons laissée se tirer à peu près toute seule, comme elle pourrait, des pleurs, du deuil, des amertumes de l'hôtel Durosnel, s'était comme affermie et empreinte d'un cachet définitif depuis un an passé qu'Annette vivait auprès de mademoiselle Parfait. Pour employer un mot que les peintres ont donné à notre langue usuelle, Annette avait pris du *caractère*. Sa tête eût enthousiasmé le pinceau des vieux maîtres italiens. Elle possédait cet éclat qui fait pendant vingt années le sujet de gloire et de conversation de tout un pays de province, dont le souvenir se transmet, dans les familles, des enfants aux petits-enfants, et qui fait passer la renommée de quelques grand'mères jusqu'à leur troisième génération. Annette n'ignorait rien de ses charmes. La haie de regards qu'elle pétrifiait sur sa route, en allant à l'église Saint-Aurélien le dimanche, aurait au besoin suffi pour l'en avertir. Elle se laissait aller avec ravissement à l'admiration qu'elle

inspirait, et ces triomphes enivrants qui berçaient sa pensée au milieu de son travail quotidien, lui faisaient plus impatiemment attendre le dimanche suivant.

Lorsque le soir, après la cérémonie où Annette sembla moins une communiante qu'une jeune mariée, il fallut quitter la belle toilette pour reprendre les modestes habits de travail, elle soupira — et laissa un long regard en adieu à la jolie robe blanche étendue sur le lit.....

Quelques mois s'écoulèrent ainsi. Chaque jour augmentait l'affection de mademoiselle Parfait pour Annette, mais en mêlant à cette tendre sollicitude des préoccupations plus sérieuses. Il y avait des moments où le regard mélancolique de mademoiselle Parfait semblait ne pouvoir se détacher de l'orpheline. Que deviendra-t-elle après moi? se demandait la digne femme.

Annette ne se doutait pas des craintes de sa bienfaitrice. L'avenir, pour elle, était si loin ! Sa charmante figure rayonnait des folles et chastes gaîtés de la jeunesse. — Si parfois elle éprouvait, sans y rien comprendre, de vagues lassitudes, de passagères langueurs ; s'il lui arrivait de jeter un regard en dehors de cette félicité monotone, de se demander s'il n'existait pas au monde une autre manière d'être heureuse, elle repoussait bientôt ces rêves dangereux, et fermait les yeux pour les oublier et s'endormir en paix.

La vie et les habitudes de mademoiselle Parfait étaient d'une simplicité primitive. Chez elle on se couchait de bonne heure, — après le frugal repas du soir, cher à la province, —pour s'éveiller dès le matin.—Un soir, pendant le souper, deux coups furent frappés à la porte. Qui pouvait venir si tard, — après huit heures sonnées? Pendant qu'Annette et Parfait se consultaient du regard, on frappa de nouveau. — C'est bien chez nous.

Annette ouvrit la fenêtre :

— Qui est là ?

— Ami ! dit une voix qu'elle crut reconnaître.

Elle descendit sans attendre mademoiselle Parfait, qui lui criait de ne pas ouvrir seule, — et elle sauta au cou d'Yves.

— C'est Yves, mademoiselle ! c'est Yves ! s'écria-t-elle joyeuse, entraînant par le bras le géant dauphinois.

— C'est, en effet, moi, mademoiselle ! dit naïvement Yves en saluant mademoiselle Parfait avec le plus grand respect.—Il était au fait de tout ce qui s'était passé.

— Et quand êtes-vous arrivé, Yves ? demandait Annette. Et d'où venez-vous ? —et bien d'autres questions encore.

Yves avait à peine eu le temps de dire qu'il était arrivé à Limoges depuis une heure.

— Et qui vous a dit que j'étais ici? Comme vous avez maigri, Yves! — Mademoiselle, Yves doit avoir faim.

— Oui, répondit Yves.

— Eh bien ! dit mademoiselle Parfait, monsieur Yves nous fera l'amitié de souper avec nous.

Un troisième couvert était déjà mis.

— Asseyez-vous là, Yves ; — et Annette servait son vieil ami, emplissait son verre, dépliait sa serviette. — Yves la contemplait machinalement. A cette hébétude du voyageur au retour, se joignait l'étonnement de la métamorphose d'Annette. Où était la petite fille qu'il tutoyait autrefois ?

— Comme vous avez changé, Yves !

— Et vous donc, mademoiselle Annette !

Annette était flattée : — elle savait bien qu'elle n'y avait rien perdu, et puis : — *Mademoiselle Annette !...*

Elle tira de sa ceinture la petite montre, et la montra à Yves. — Et tout à coup, en le regardant, ses yeux se remplirent de larmes : tous ses souvenirs d'enfance venaient d'être évoqués... Son père...

— J'ai appris — le *malheur* — mademoiselle, dit Yves tristement : sa voix était mal assurée... — Mon pauvre vieux maître !... Et je n'étais pas là pour lui dire adieu !... Mais il faut nous consoler, mademoiselle... Il a dû monter tout droit là-haut...

Yves se détourna. Il ne pouvait plus parler.

Il y eut un moment de silence. La bonne Parfait se hâta de reprendre :

— Vous nous arrivez de bien loin, M. Yves ?

— De l'Allemagne, mademoiselle, — répondit l'ouvrier

en soupirant, — de l'Allemagne, où j'aurais mieux fait de ne pas aller !

— Ah ! vous nous raconterez tout cela ! — Mais vous ne mangez pas, monsieur Yves ?

— Buvez donc, Yves ! ajoutait Annette.

— Merci bien, mademoiselle !

Mais les morceaux restaient intacts sur son assiette et son verre ne se vidait pas.

— De l'Allemagne ! répéta Annette. Est-ce bien loin ?

— Trop loin assurément, répondit Yves.

— Et qu'alliez-vous faire là-bas ?

— Ah ! c'était une fameuse idée ! une idée de M. Lassagne, c'est tout dire ! J'allais là-bas vous chercher un million ! Mais je n'ai pas de bonheur, moi !... Il aurait dû envoyer quelque autre...

Et il commença le récit de son voyage.

— Il y a des détails de métier, dit-il par manière d'exorde, — cela vous ennuiera.

— N'ayez pas peur, monsieur Yves, répondit mademoiselle Parfait.

— Alors, c'est bien ! — Autrefois, c'était un secret, un secret que personne n'aurait su de moi ! Maintenant, on peut tout dire...

Il exposa la combinaison de M. Lassagne, combinaison bien simple dont on pouvait attendre de magnifiques résultats. C'était cet espoir qui avait bercé le vieil horloger jusqu'à son dernier moment.

M. Lassagne avait imaginé de perfectionner et d'étendre une industrie alors à peu près étrangère à la France, l'horlogerie de bois. Les horloges de bois nous arrivaient d'Allemagne grossièrement façonnées au couteau par les bergers et les sabotiers des villages qui se sont élevés à la place de l'ancienne Forêt Noire. Si une horloge, qui coûte à un paysan des environs de Carlsruhe plusieurs journées de travail pénible et sans garantie mathématique d'exactitude, se vend actuellement huit francs, s'était dit le vieux Lassagne, il est évident qu'en simplifiant la main-d'œuvre par l'emploi d'outils spéciaux qui assureront en outre une précision plus parfaite, je pourrai établir sur la plus vaste échelle la fabrication de ces horloges d'un usage si précieux pour les classes pauvres. Les matières premières étant peu coûteuses et la main-d'œuvre ainsi réduite, je pourrai livrer mes produits pour le tiers, le quart de ce qu'ils coûtent aujourd'hui ; et, dans un an, il n'y aura pas en France un paysan, si misérable qu'il soit, qui n'ait son horloge à lui — (c'était une manière de rêve de poule au pot à la façon d'Henri IV) — et mon enfant, mon Annette, aura une dot à faire pâlir la plus riche héritière de Limoges !

Yves racontait, renversé sur sa chaise, les yeux fixés sur Annette. La fille du vieux Lassagne, accoudée comme autrefois son père, et la tête entre ses mains, regardait, tomber les paroles de la bouche de l'ouvrier, tandis que la bonne Parfait examinait cette honnête figure avec une

complaisance maternelle ; — si attentive, qu'elle oubliait de moucher la chandelle qui éclairait ce modeste tableau d'intérieur — les débris du souper dans les assiettes de faïence à fleurs peintes, la miche de pain de ménage, les eustaches à manches de buis, et les timbales d'étain sur la nappe de toile bise.

Le vieux Lassagne ne s'était pas trompé. Cette industrie, en effet, qui n'était autrefois qu'accessoire, et qui ne vivait que pour couvrir les chômages des autres travaux, est devenue une branche de commerce sérieuse et une source de revenus considérables pour l'Allemagne. M. Lassagne avait tout préparé, tout établi. Par malheur Yves, ainsi qu'il le disait lui-même, n'entendait rien aux affaires. Il était tombé, sans connaître seulement leur langue, au milieu de paysans sauvages, jaloux et défiants. On avait volé ou détruit les outils qu'il apportait: on l'avait battu, il l'avouait très-bonnement, on l'avait battu malgré sa stature et ses redoutables poignets : — il s'était bien un peu défendu, par exemple ! — Enfin, houspillé, assommé, dépouillé même de l'argent que M. Lassagne avait mis entre ses mains, — après trois mois de maladie cruelle passés, il ne savait plus comment, — n'y avait-il pas eu encore un peu de prison pour quelque chose comme son passe-port perdu ? — Il arrivait à pied de l'Allemagne..

— Pauvre monsieur Yves ! disait la bonne Parfait.

— Si j'avais été auprès de lui ! disait Annette.

Yves la remerciait par un silence plus éloquent que toutes les paroles...

— Mes enfants, reprit mademoiselle Parfait, il se fait tard, et monsieur Yves doit être bien fatigué. Où passez-vous cette nuit, monsieur Yves ?

— Oh ! répondit Yves comme à une offre, merci bien, soyez tranquille ! On m'attend à l'auberge de a Poule Noire, où je suis débarqué en arrivant. Je suis connu par ici, au moins !

— Et vous êtes connu comme un brave garçon ! reprit mademoiselle Parfait.

Il s'était levé, regardant toujours Annette, et il semblait embarrassé de sa formule de sortie, avançant un pied, reculant l'autre.

— Voulez-vous me permettre de vous embrasser, mademoiselle ? dit-il enfin à mademoiselle Parfait.

— Très-volontiers, monsieur Yves !

Ce devait être ensuite le tour d'Annette. Elle tendit gracieusement ses deux joues.

Yves, rouge comme le feu, l'embrassa. S'il n'eût pas eu l'idée pourtant d'embrasser mademoiselle Parfait la première, il serait resté là sur ses pieds jusqu'au lendemain. Il venait, ô l'habile homme ! de résoudre ce problème, que la ligne courbe est le plus court chemin d'un point à un autre.

Il demanda s'il pouvait, sans déranger personne, revenir le lendemain.

Il y fut pleinement autorisé.

— Ah ! se disait mademoiselle Parfait en s'endormant, quel bonheur si M. Yves s'avisait de vouloir épouser Annette !...

Ce souhait par malheur ne devait pas se réaliser.

III

Yves revint le lendemain — et les jours suivants.

Il avait laissé derrière lui une trop bonne réputation d'ouvrier adroit et sage, pour ne pas trouver de l'ouvrage presque en arrivant à Limoges. — Après le travail de la journée, il venait passer ses soirées auprès de mademoiselle Parfait et d'Annette, et même il parut avoir oublié ses anciennes parties de boules du dimanche. Il y avait là un symptôme.

Mademoiselle Parfait lui faisait le meilleur accueil, charmée qu'elle était de ces assiduités. Elle y voulut tout d'abord voir comme une espèce de muet engagement sur lequel elle se reposait de sa préoccupation la plus ardente. Sans consulter personne, dans son affec-

tion pour Annette, elle s'était empressée de fonder sur Yves l'espoir d'un établissement pour la jeune fille.

Yves passait là de douces heures. Il ne se sentait plus comme autrefois sous le regard glacé de Gertrude, et il se laissait aller à sa gaîté naturelle, bien qu'il éprouvât devant Annette une sorte de timidité qu'il ne s'expliquait pas. La bonne Parfait, pour le mettre plus à l'aise, oubliait sa gravité et souriait aux saillies de l'ouvrier. — Quant à Annette, elle lui savait gré d'être venu jeter dans sa vie uniforme un peu d'animation. La présence d'Yves était venue raffermir son cœur. Elle ne ressentait plus, depuis qu'elle avait retrouvé son ami, ces tristesses inexprimables, ces secrètes langueurs qu'elle avait toujours dissimulées à la tendresse inquiète de mademoiselle Parfait; elle oubliait ces étranges et irrésistibles mouvements, qui lui faisaient autrefois chercher la solitude et répandre son âme en torrents de larmes d'une amère douceur.

Mais Yves devait perdre sa tranquillité là où Annette avait retrouvé la sienne. Son ancienne prédilection pour l'enfant opprimée s'était changée à son insu en un sentiment plus vif et d'un singulier attrait. Le trouble dont il n'avait pu se défendre en la revoyant après plus d'une année d'absence, aurait suffi pour l'éclairer sur lui-même, s'il avait été moins ignorant de ces sortes de mystères et si l'imprévu de sa passion lui eût permis de s'examiner. Mais Yves n'avait jamais pensé qu'il pût devenir amoureux : il ne soupçonnait pas même l'exis-

tence de cet autre monde. Il ne s'était pas douté jusqu'alors, qu'au delà des sensations calmes et régulières de sa vie passée, hors de ses affections tranquilles quoique profondes pour la famille dans laquelle il avait grandi, des préoccupations de son travail et peut-être encore de quelques modestes pensées d'avenir, — d'autres émotions fussent réservées à l'homme. Il avait cru, dans la naïve fatuité de son ignorance, n'avoir plus rien à apprendre, — si ce n'était peut-être en horlogerie, — et on l'eût certes bien surpris à venir lui raconter les transports, les bouleversements de l'amour : Yves serait resté ébahi et n'aurait rien compris à toutes ces belles choses.

Aussi ne s'expliqua-t-il pas d'abord, ainsi que je l'ai dit, l'embarras que lui causait la présence d'Annette, ce charme ineffable qu'il éprouvait à la contempler longuement sans prononcer une parole, ces frissons d'impatience qui venaient le distraire à la dernière heure de son travail et la lui faisaient maintenant trouver si longue. Ce ne fut qu'au dernier moment, lorsqu'il ne lui fut plus possible de fuir la révélation, de se soustraire, fût-ce pour une seconde, à la pensée unique, constante, qui le poursuivait jusque dans son sommeil, qu'Yves s'avisa d'interroger son cœur. A ce moment-là, il s'avoua qu'il était amoureux.

Cette découverte le jeta dans un grand trouble. Quelle était sa folie! Et que pouvait-il attendre? — Annette était si belle! Pourrait-il jamais lui plaire, lui, simple

ouvrier, sans grâce, sans esprit, sans tournure? Et puis, quelle audace d'aimer la fille de son patron, la fille de M. Lassagne! Quel accueil Annette n'était-elle pas en droit de faire à l'aveu d'une aussi ambitieuse et déraisonnable passion? — Yves s'effraya, et dès ce moment le pauvre garçon commença à souffrir tous les tourments, toutes les angoisses de l'amour sans espoir.

Mademoiselle Parfait ne soupçonna rien de ces chagrins. Comme les personnes douées d'une grande bonté, elle était inhabile à l'observation. Elle eût été bien éloignée d'ailleurs d'imaginer qu'Yves pût avoir de telles craintes, car, à ses yeux, Yves était pour l'orpheline un parti singulièrement avantageux. Tout ce qu'elle put voir, ce fut que les visites de M. Yves ne se ralentissaient non plus que ses attentions pour Annette : d'où elle conclut que M. Yves avait décidément — des intentions, — et elle en fut heureuse dans le plus profond de son cœur.

Alors survint dans le caractère d'Annette et dans ses habitudes un changement subit. Son travail, régulier jusque là et irréprochable, vint attester le contre-coup d'une alarmante préoccupation. Annette eut de longues distractions, des heures de rêverie, pendant lesquelles son œil, arrêté sur un point mystérieux dans l'air, ne voyait rien autour d'elle. Rappelée à elle-même par un soubresaut de sa propre pensée ou par une observation amicale de mademoiselle Parfait, elle semblait vouloir

secouer quelque idée pénible, et, pour y échapper, se réfugier dans un labeur fiévreux ; mais bientôt cette ardeur factice s'évanouissait, les mains redevenaient oisives, et le regard s'envolait de nouveau pour planer dans l'espace. Son sommeil n'était plus égal et paisible ; les roses de ses joues s'effaçaient sous le doigt pâle de l'insomnie ; ses yeux s'auréolaient de tons bistrés.

Ses rapports avec Yves et mademoiselle Parfait se ressentaient de l'état de son âme. Il lui arrivait de passer des journées entières sans adresser la parole à mademoiselle Parfait ; à peine répondait-elle à ses questions par quelques mots souvent hors de propos ; puis, subitement, comme réveillée, elle se rapprochait de sa vieille amie avec l'effusion des plus affectueuses caresses. — De toute une longue soirée elle ne pensait à donner un regard à Yves, et même elle le brusquait sans se douter du chagrin qu'elle pouvait lui causer, — et le lendemain, pour réparer ses torts de la veille, elle le comblait d'amitiés et de prévenances. Yves, à qui ces alternatives faisaient perdre la tête, ne cachait pas combien il était heureux à ces retours qui le charmaient ; mais à peine avait-il eu le temps de laisser revenir le calme sur sa figure, qu'Annette l'avait déjà oublié pour retomber dans ses rêves.

Cette singulière disposition ne faisait que s'aggraver de jour en jour. La bonne demoiselle Parfait, sans autre défiance, l'attribua à quelque malaise que le temps devait calmer. Yves en souffrait encore plus pour Annette

que pour lui, et il n'eut pas le moindre soupçon de quelque cause extérieure ; il était trop jeune aux passions pour donner accès à la jalousie. — Ni Yves, ni mademoiselle Parfait n'observèrent donc — et il n'en pouvait être autrement — que les recrudescences du mal avaient une coïncidence remarquable avec les sorties de la jeune fille et que les prétextes de ces sorties beaucoup plus fréquentes qu'autrefois semblaient renaître d'eux-mêmes.

Ni l'un ni l'autre ne se doutaient, dans leur simplicité, qu'Annette luttait en ce moment, se débattait à elle seule, sans soutien, sans guide, contre son plus redoutable ennemi. Le tentateur l'avait surprise hors de la maison de mademoiselle Parfait : Annette, dans une de ses courses, avait rencontré M. de la Mothe-Houdan.

Cette rencontre fut, d'une part comme de l'autre, toute fortuite, et je ne saurais dire si Annette ne l'oublia pas presque aussitôt, ainsi que les quelques paroles banales dont M. Maurice l'avait saluée, ou si l'aspect inattendu de M. Maurice ne vint pas remuer en elle un souvenir d'enfance rafraîchi à l'hôtel Durosnel, souvenir d'étonnement et presque d'admiration.

Une seconde fois Annette rencontra M. Maurice. Celui-ci était de moitié dans ce nouveau hasard. — Annette rentrait au logis ; on était aux approches de l'hiver, et la nuit tombait. Il y eut entre eux une

ébauche de conversation qui fut reprise le surlendemain.

Quelques attentions d'un personnage tel que M. Maurice de la Mothe-Houdan ne pouvaient manquer de produire leur effet sur la vanité d'une jeune fille aussi inexpérimentée qu'Annette. Le ton de M. Maurice n'indiquait rien autre chose qu'une bienveillance comme paternelle. Si elle avait pu s'étonner de cet intérêt subit, les paroles simples, l'accent plein de douceur et l'âge seul de M. Maurice l'eussent complétement rassurée. Elle ne vit rien au delà, et sa pureté même se tourna contre elle en la privant du soupçon, sa première défense. — Explique après cela pourtant qui pourra le silence qu'Annette garda sur ces rencontres auprès de mademoiselle Parfait.

Les transitions furent habilement ménagées par M. de la Mothe-Houdan, et rien ne put éveiller la susceptibilité la plus délicate. La flatterie fut adroite et pénétrante : la compassion affectueuse eut surtout le meilleur air de sincérité. Il ne fallait rien brusquer, rien risquer, rien effaroucher, — ou l'oiseau s'envolait. — Peu à peu ce procédé d'infiltration amena ses premiers résultats. Annette commença à éprouver une tristesse infinie lorsqu'après ces entretiens secrets elle revenait prendre sa place auprès de la vieille fille; elle se sentait comme refroidie en retombant dans les vulgaires détails de sa vie. Les conversations d'Yves et de Parfait ne pouvaient la distraire : ces deux êtres modestes et simples ne di-

saient plus rien à son esprit, car elle avait perdu ce sentiment précieux d'intimité qui lui avait suffi jusque là et qui concentrait pour elle le monde entier dans la petite maison de mademoiselle Parfait.

Elle se trouvait malheureuse. Le souvenir de ses jours passés l'attristait encore davantage. Il lui manquait quelque chose qu'elle ne pouvait définir, mais dont le vague besoin s'était déjà révélé par ses inquiétudes, ses larmes d'autrefois. Devait-elle ne jamais rien connaître au delà de cette existence triviale, insipide ? — Elle, si belle !... lui disait M. Maurice. — Quel avenir ! quel morne horizon ! L'éternelle, implacable pauvreté... Vieillir comme mademoiselle Parfait — et mourir seule ! seule !...

Auprès de M. Maurice seulement elle trouvait quelque oubli, quelque consolation. Cette affectueuse bienveillance lui ouvrait un refuge où sa pensée se reposait avec une douce confiance. Dans une de leurs conversations, il lui parla un jour de Paris — Paris ! ce mot si puissant sur l'imagination d'une fille de province. — Et le soir lorsqu'elle fut seule dans sa chambre, Annette vit, dans un lointain mystérieux, ce Paris enivrant, avec son bruit, son luxe, son éclat !... Comme ces lueurs fulgurantes laissent après elles l'obscurité plus sombre, sa tristesse en devint plus profonde, et elle ne s'acquittait plus de ses devoirs chez mademoiselle Parfait qu'avec une sorte d'indifférence désespérée, s'abandonnant au chagrin qui la minait, sans même faire l'effort de

chercher s'il n'était pas dans l'avenir quelque moyen d'échapper à cette situation sans issue.

Yves eut assurément le plus grand tort de se défier de lui-même et de ne pas demander sans hésitation la main d'Annette. Elle l'eût accepté pour époux avec joie, ses bons instincts lui faisant comprendre qu'il y avait là un bonheur réel pour sa vie entière. Car Annette était une de ces natures heureusement douées qui échappent aux ravages de la passion et chez lesquelles tout un côté d'âme dort un sommeil éternel. Ces inquiétudes, ces mystérieux élans vers l'inconnu n'étaient que les fruits de l'isolement, d'une enfance comprimée et malheureuse, et peut-être, il faut bien le dire, le mécontentement des besoins puérils d'une vanité de jeune fille, besoins que jamais la moindre satisfaction n'était venue calmer. Les âmes de cette sorte, lorsqu'elles sont abandonnées à elles-mêmes, et si l'éducation première leur a manqué, succombent par l'irréflexion de la jeunesse et sont toutes surprises d'être un jour réveillées par le remords que leur droiture naturelle rend plus cuisant, plus terrible. Elles sont sauvées si une voix amie vient au moment donné les soutenir contre les deux ou trois premières sollicitations de l'imagination, leur seul, mais redoutable ennemi. Réconfortées par une affection en qui elles se confient et qui va désormais leur suffire, elles sont

alors admirablement et sans retour disposées pour la vertu.

Enfin, après bien des hésitations, Yves, un jour, — Annette était absente, — vint confier à mademoiselle Parfait, avec le plus grand embarras et force précautions oratoires, le sentiment qui le débordait. Il exposa avec une sorte de solennité sa situation, le bilan de ses espérances. Depuis son retour, il avait pu déjà mettre quelque argent de côté : il comptait travailler deux ou trois années encore chez son patron et il pourrait alors commencer un petit établissement. — Enfin !... dit Parfait, c'était le plus beau jour de sa vie : Yves venait de le lui donner. De bonheur elle l'embrassa. Est-il besoin de dire quelles paroles elle trouva pour relever les esprits d'Yves tout abattu et découragé dès qu'il eut formulé son espoir. Il dut presque confesser, bon gré, mal gré, que les appréhensions de sa modestie avaient tort. — Un homme comme M. Yves ! disait Parfait, si bon, si honnête, si rangé, — et un si bel homme !... Le digne ouvrier était tout confus de ces admirations. Mais quand mademoiselle Parfait, transportée, parla de la joie qu'allait témoigner Annette à cette bonne nouvelle, il frémit et se repentit de sa témérité. Jamais plus qu'en cet instant il ne fut éloigné de partager la bonne opinion qu'avait de lui la vieille fille ; sa frayeur fut inouïe : — Quoi, déjà !.. Qu'allait dire Annette ?...

Mademoiselle Parfait sourit de ces timidités d'enfant. — Mais elle vit bientôt avec chagrin qu'elle ne pourrait obéir à son propre désir. A côté de la sienne était une volonté qu'elle ne put ébranler, ni par la persuasion, ni par les instances. Yves se défendait contre l'impatience de son enthousiaste amie avec toute l'énergie de la peur. Il fallut à la fin céder, et Parfait dut promettre, sérieusement, de respecter jusqu'au moment d'une détermination décisive un secret qui ne lui appartenait pas. Si elle souffrit de ce délai, elle se consolait au moins par la satisfaction de voir réaliser dans un prochain avenir son vœu le plus cher.

Fatal retard ! Pourquoi Yves n'eut-il pas un de ces pressentiments qui, selon tant de gens, ne manquent jamais, à l'approche de quelque grand événement, de venir vous tirer par la manche ? Pourquoi quelqu'une de ces irrécusables inspirations ne vint-elle pas l'avertir que l'heure, l'heure juste, précise, de se déclarer, sonnait en ce moment pour lui ? — Et pourquoi Parfait eut-elle la force de résister à elle-même et de cacher à Annette le secret de l'ouvrier ?

Annette portait d'ordinaire l'ouvrage en ville. Mademoiselle Parfait, dont les jambes commençaient à redouter la fatigue, l'avait depuis longtemps chargée de ce soin. Ces occasions de sortie étaient, du reste, peu fréquentes, la clientèle n'étant pas nombreuse, et d'ail-

leurs Annette, devenue grande personne, n'avait rien à craindre dans une ville aussi paisible que Limoges et de mœurs aussi douces.

M. Maurice crut alors le moment venu de faire étinceler devant ce faible esprit qu'il jugeait vaincu avant la lutte l'offre d'un bonheur aussi éblouissant qu'inespéré

— Eh bien ! lui dit-il, confiez-vous à moi, à moi qui vous aime. Partons ensemble pour Paris, ce Paris qui vous attend, dont votre beauté va éclipser toutes les splendeurs !

— Quoi ! — dit Annette, qui ne respirait pas, — vous donneriez votre nom à une pauvre orpheline comme moi, vous m'épouseriez !...

Tous deux se turent. Maurice était abasourdi : n'ai-je donc pas fait plus de chemin, se disait-il, et cette folle enfant peut-elle croire à une aussi extravagante espérance ? Ou plutôt ne serait-ce pas une comédie qu'elle joue en ce moment ?

Comment eût-il pu conserver un instant cette pensée ? Il sentait frémir entre ses mains les mains de la jeune fille : il venait de l'entendre suffoquée de bonheur, et il sentait couler dans l'ombre ses larmes de reconnaissance. — Tout serait-il donc à recommencer ? se demanda-t-il, et, après quelque hésitation, il répondit, non sans embarras, à Annette que tous les liens qui devaient consacrer la perpétuité de son amour, lui seraient chers et doux...

— Mais, ajouta-t-il, de graves motifs, des raisons de

famille m'imposent l'obligation de retarder cette union et d'en tenir secret le dessein.

— Et ne pourrai-je pas apprendre à ma bienfaitrice... demanda Annette.

— Ce serait nous perdre, répondit vivement Maurice. Je vous expliquerai de quelle importance il est pour moi de taire à tout le monde un bonheur que la moindre indiscrétion m'arracherait sans retour.

Elle ne demandait pas mieux que de tout croire. — Transportée, ravie, elle ne s'aperçut même pas qu'elle accordait en adieu à son étrange fiancé une première faveur, — faveur sévère, il est vrai, et sérieuse comme le gage d'un lien sacré.

Ses pieds ne tenaient pas au sol : elle s'envola accabler la bonne Parfait de caresses. Ivre de joie, sautant et bondissant autour de sa vieille amie, elle la regardait ensuite avec attendrissement, refoulant les confidences qui gonflaient son cœur. — Cachons-lui, se disait-elle, cachons-lui le bonheur qui va la surprendre : il le faut! — Parfait fut enchantée, sans voir au delà, du changement survenu dans son enfant. Quant à Yves, lorsqu'à son entrée Annette lui fit l'accueil le plus gai, le plus fou, il se demanda si elle n'avait pas un peu perdu l'esprit, et il fut quelque temps à prendre son parti et à tâcher de se mettre au diapason de ces folles gaîtés : — Je l'emmènerai à Paris avec nous, ce bon, ce pauvre Yves! se chantait Annette dans son cœur; M. Maurice l'établira : il est si

bon, lui aussi, M. Maurice! — Et elle comblait Yves, comme Parfait, d'innocentes caresses, le tourmentant de cent façons, le tirant par un bras, par l'autre : — O le bourru! Riez donc! disait-elle.

— Pourquoi donc suis-je si triste à la voir si joyeuse? se reprochait le Dauphinois en étouffant un soupir...

— Singulière fille! folle cervelle! — disait-il deux jours après à mademoiselle Parfait en regardant Annette, — plus sérieuse, plus absorbée que jamais.

Une soudaine pensée était venue glacer tous ses beaux projets d'avenir : M. de la Mothe-Houdan était-il sincère? Elle s'était rappelé l'hésitation de sa réponse; le lendemain, quand elle l'avait revu, il ne l'avait entretenue que de son amour; il lui avait fait attendre un mot qu'il n'avait pas prononcé, un seul mot pour confirmer sa promesse de la veille. Il ne lui avait parlé que des triomphes qu'elle rencontrerait à chaque pas à Paris, des plaisirs charmants qui l'attendaient, — et Annette s'était sentie frissonner à un premier doute sur la légitimité de l'avenir si séduisant qui lui était offert.

Mais il était bien tard déjà pour reculer. Le poison avait eu tout le temps d'assurer ses ravages. L'imprudente avait déjà trop vécu, en espoir, de cette vie brillante et heureuse où son imagination l'avait précipitée, pour s'en arracher sans déchirements. Elle en était venue à vouloir rassurer sa conscience en se répétant

la vague promesse de Maurice, promesse à laquelle elle tremblait de ne pas croire. Épouvantée, elle fermait à demi les yeux pour ne pas voir l'abîme béant.

Car les pauvres filles comme Annette n'ont pas à repousser seulement ce fatal ennemi de toutes et des plus vertueuses : « le secret ennemi de la vertu, » dit Bayle. Elles portent en elles le plus perfide des germes, — l'ignorance, cette ignorance funeste qui leur cache d'abord les piéges et le danger. Elles sont toutes prêtes, toutes livrées à la séduction : il n'y a qu'à couver l'œuf, à faire éclore le bouton.

Que pouvait Annette, dans son ignorance du devoir, privée des principes qui trop souvent, et même pour les esprits les mieux dressés, ne sont que d'impuissantes sauvegardes ! Elle avait seulement quelques bons instincts pour toute défense contre ces autres instincts bien autrement puissants, qui ne laissent ni paix ni trêve.

A qui pouvait-elle demander même un conseil, dans ce trouble, où elle ne distinguait plus sa volonté, où elle entrevoyait à peine son désir ? Parfait la sainte l'aurait-elle comprise, et comment lui avouer ces craintes qu'Annette se cachait à elle-même ? Yves... Elle tourna plus d'une fois ses regards vers lui, lui demandant, dans une muette angoisse, secours et protection. Elle avait peut-être autrefois soupçonné l'amour qu'Yves avait pour elle : la plus jeune, la plus naïve se trompe-t-elle à ces choses-là ? Mais la timi-

dité d'Yves, sa gaucherie, quelques airs d'insouciance et de brusquerie sous lesquels il avait d'abord voulu se cacher à lui-même sa passion, avaient fait oublier à Annette ce doute auquel, si léger qu'il fût, elle n'avait renoncé, il faut le dire, qu'avec un certain dépit. Maurice avait achevé d'effacer Yves, l'ouvrier n'était plus désormais pour elle qu'un ami ; — et pourtant, aujourd'hui encore, un mot d'Yves, et elle était sauvée!

Mais le malheureux Yves avait pris pour de la froideur le silence d'Annette, et, perdant chaque jour l'espoir d'un bonheur auquel il avait fini par ne plus croire, il se renfermait à présent dans son chagrin. Lorsque mademoiselle Parfait, désolée, elle aussi, de ces hésitations, de ces retards qu'elle ne pouvait s'expliquer, et les voyant tous deux auprès d'elle silencieux et sombres, indiquait Annette à Yves par un mouvement de tête significatif, Yves se taisait encore et ne bougeait pas. — Du courage, osez donc! disait le regard de mademoiselle Parfait. — Yves ne répondait qu'en lui montrant avec découragement Annette immobile, dont la pensée était à cent lieues.

Elle attendait encore en tremblant ce mot que M. Maurice n'osait pas répéter, et, sans avoir la force de le demander, elle s'épuisait aux dernières luttes. Maurice, lui aussi, tremblait ; car, au moment où il se croyait le mieux assuré du succès, une soudaine inspiration d'honneur venait illuminer l'esprit d'Annette, et elle reculait avec effroi. Mais, hélas ! ce n'était là

encore qu'un de ces éclairs qui traversent la nuit sans la dissiper.

En quittant un soir mademoiselle Parfait à l'heure du repos, elle se jeta dans les bras de la vieille fille. Les sanglots l'étouffaient ; elle voulait tout lui dire.

— Allons ! allons ! mon enfant, dit la bonne femme avec une caresse, soyez donc un peu raisonnable et dormez bien !

Dormez bien !...

Qui pourrait dire pourtant qu'Annette eût enfin succombé si un événement n'était venu fatalement tomber au milieu de cette crise et en déterminer l'issue ? Annette, ce jour-là, rendait de l'ouvrage à des dames de la ville ; en revenant, comme d'ordinaire, elle devait retrouver à l'extrémité du faubourg, derrière le grand mur, M. de la Mothe-Houdan. — Irai-je ? se demandait-elle.

La première cliente la reçut avec une froideur à laquelle Annette fut d'autant plus sensible qu'elle était habituée partout au meilleur accueil. On lui paya le travail dû sans lui en remettre d'autre. Dans la seconde maison, on lui répondit séchement qu'on verrait mademoiselle Parfait.

La dernière cliente qu'Annette devait visiter était une vieille dame très-indulgente et bonne, qui se plaisait

souvent à faire de petits cadeaux à la jeune ouvrière. Elle confia à Annette d'autres travaux à exécuter, mais ce ne fut pas sans lui adresser des recommandations générales de sagesse inusitées : — Le diable était bien malin ! Une jeune fille devait bien prendre garde ! etc.

Annette, assez troublée, réfléchissait en revenant à ces conseils et aux réceptions si nouvelles qu'elle venait d'essuyer, lorsqu'en passant au coin d'une rue voisine du logis de mademoiselle Parfait, elle entendit prononcer son nom. Il y avait là, au rez-de-chaussée, un atelier de jeunes filles. Annette leva la tête ; tous ces regards étaient fixés sur elle, on chuchotait, et elle entendit une voix fredonner ironiquement le refrain d'une complainte satirique bien connue dans le pays. Seulement, à la fin de l'air, on avait changé le nom de l'héroïne de l'anecdote : la chanteuse, aux éclats de rire de ses compagnes, célébrait : — *Lô filiô dô pay Lassagne !...*

Annette s'enfuit.

Hé ! pourrait-elle jamais supporter cette honte ! Cette beauté qui lui avait fait tant de jalouses devait donner plus d'éclat et plus de retentissement à sa chute. N'était-il pas trop tard pour en appeler à son innocence quand toute la ville savait ses secrets rendez-vous ?

— Vous m'avez perdue !... on me montre au doigt !... dit-elle à Maurice en pleurant amèrement.

Il n'y avait pas de reproche dans sa voix, seulement une déchirante douleur. Elle s'éloignait : Maurice la suivit.

— Ecoutez-moi, Annette ! lui dit-il. — Mais elle ne l'entendait pas. — Où allez-vous ? Qu'allez-vous faire ?

Elle ne lui répondit pas. Que lui répondre ? que lui apprendre ? Son parti était pris : — la malheureuse avait pensé au puits couvert de quelques planches derrière la maison de mademoiselle Parfait.....

M. Maurice la suivait toujours, effrayé de son silence et s'efforçant en vain de la calmer. Au moment où elle allait rentrer :

— Au nom du ciel, lui dit-il, répondez-moi !

Elle se retourna comme indécise sur ce qui lui restait à faire. Il saisit sa main glacée et moite :

— Eh bien ? dit-il.

Comme si elle ne voulait pas encore renoncer à un dernier espoir :

— Eh bien, dit-elle, dans quelques instants je descendrai vous parler. Ne vous éloignez pas.

Elle monta à sa chambre en évitant les regards de mademoiselle Parfait qui était seule. Annette se rappela, et dans sa honte elle en fut heureuse, qu'Yves ne devait pas venir ce soir-là. — Elle refusa de descendre quand mademoiselle Parfait l'appela au souper. — Elle n'avait pas faim ! dit-elle.

Elle s'était jetée sur sa couche et elle pleurait... C'était pour compter avec elle-même, pour réfléchir !

qu'elle avait quitté M. de la Motte-Houdan. Réfléchir, quand sa tête était en feu, quand ses tempes brûlaient... Elle entendit mademoiselle Parfait disposer les apprêts du repas, aller et venir, comme incertaine et troublée par sa solitude inaccoutumée; — puis monter lentement l'escalier de bois dont chaque marche craquait...

— Dormez-vous, mon enfant? dit doucement Parfait à la porte.

Annette eut peine à comprimer ses sanglots, que cette voix amie venait de redoubler. — Parfait s'éloigna à pas discrets. Quelques instants après, elle était endormie.

Alors Annette descendit lentement : — elle ouvrit avec précaution la porte de la maison, et chercha à pénétrer l'ombre de la rue... Maurice s'approcha.

— Que voulez-vous me dire? lui demanda-t-elle sans quitter le seuil de la porte.

— Venez un peu plus loin, dit Maurice, ici on peut vous voir...

— Je n'ai plus rien à cacher, répondit Annette tristement, vous le savez bien!

Maurice se taisait. Annette, même en ce moment, ne se sentait pas la force de lui adresser sa question suprême, son dernier espoir. M. Maurice exerçait sur elle, même à cette heure, cette fascinante domination qu'elle ne pouvait vaincre. Elle l'attendait...

Après un long silence :

— Adieu donc, monsieur, murmura-t-elle avec désespoir.

— Un mot encore, de grâce ! dit Maurice en lui saisissant le bras.

— Non ! répliqua-t-elle avec plus de résolution, l'excès de son chagrin lui rendant le courage.

— Je ne vous quitterai pas ainsi, dit Maurice ! — Elle voulut se débarrasser de l'étreinte : un mouvement involontaire lui fit quitter l'anneau de la porte. — La porte venait de se fermer...

— Ah ! s'écria Annette égarée, c'est Dieu qui se venge !...

Elle tomba à demi morte.

Maurice l'emporta dans ses bras. Tout était prêt, car ce départ était depuis longtemps attendu. — Quelques minutes à peine et la voiture de Maurice roulait vers Paris.

Lorsqu'Annette revint à elle, M. de la Mothe-Houdan employa pour la consoler les paroles les plus ardentes, les protestations les plus solennelles. Annette, dans son irrévocable malheur, sentit le besoin de se rattacher à la vie par quelque espoir si incertain qu'il fût. Elle souleva languissamment sa tête étendue sur la soie des coussins pour voir dans les yeux de Maurice s'il ne devait pas la tromper.

A ses serments, Maurice joignit le tableau de son bon-

heur, de ce bonheur qui le débordait... L'aspect de ces transports si enthousiastes, si vrais, qu'elle faisait naître — elle, l'orpheline !—vint calmer la douleur d'Annette. Pour achever de la distraire de sa honte, de ses regrets, Maurice fit appel aux plus brillantes images de cet avenir qui s'ouvrait devant eux. La séduction apparut là encore plus chatoyante, plus parée, plus dorée : le serpent de l'arbre du mal faisait étinceler ses écailles métalliques. Il fallait fixer encore invinciblement les yeux de la victime sur le croissant mobile aux paillettes miroitantes. Avait-elle assez longtemps tournoyé, fascinée, éblouie, aveuglée, au-dessus de ce croissant fatal, lumineux comme le soleil, rouge comme la pourpre — et comme le sang.

Pauvres, pauvres créatures ! faibles cœurs auxquels il est si facile de faire prendre le change ! — Annette était à peine à quelques lieues de Limoges, — où elle laissait ses deux amis si tendres, son bonheur, sa vertu,— que ses larmes étaient séchées et que sa pensée dévorait l'espace qui la séparait encore de Paris !

IV

Si la passion de M. de la Mothe-Houdan pour Annette était sérieuse et vive, il n'était ni de son âge ni de son caractère de s'en tenir satisfait aux pâles joies d'une intimité qui avait son danger. Il faut une concordance bien rare d'éléments bien précieux, pour que le bonheur renaisse chaque jour de lui-même et sans crainte de s'approfondir, dans la simplicité de cette poésie qui se suffit avec — son Cœur et sa Chaumière : poésie de pratique si difficile qu'elle est tombée du haut de son impuissance, ou de la nôtre, tout en bas, sur une affiche de vaudeville.

Maurice jugea bien qu'il y avait dans sa vie nouvelle, entre Annette et lui, quelque chose à suppléer, et pour combler ce vide le moyen était tout trouvé, il avait servi avant même d'être employé : — le luxe, le plaisir. Maurice, en homme qui a vécu, avait encore prévu l'amertume et le désenchantement qui suivent chez toutes les femmes le sacrifice d'elles-mêmes. Pour sauver cette crise, il ne s'agissait encore que de faire appel au remède héroïque : le plaisir, le luxe. — Et il avait ren-

contré dans Annette une admirable complice qui s'enivrait à en oublier son passé et l'avenir. Tout entière aux étourdissants détails de son initiation, transportée à chaque merveilleuse surprise que la sollicitude de Maurice lui ménageait avec une magnifique profusion, elle accepta, une fois le premier pas fait, une équivoque sur laquelle elle ne revint plus, et leur situation mutuelle resta non expliquée. Elle tremblait de s'éveiller de ce beau rêve. —Ou plutôt, n'était-elle pas bien éveillée, et n'était-ce pas là la vie pour laquelle elle était née, sa vie vraie? C'était le passé qui était le rêve : la silencieuse maison Lassagne, Yves, Parfait, l'hôtel Durosnel étaient si loin déjà qu'elle ne les apercevait plus, perdus dans les brumes de son souvenir. Si elle se rappelait ce passé d'une froide et humide tristesse, c'était avec un serrement de cœur, un frémissement de terreur et d'ennui.

Ce furent là tous ses remords, car elle n'en était pas encore à se reconnaître ; et de fait, elle n'était guère plus coupable d'avoir failli que digne de louanges lorsqu'elle était pure ; elle n'avait pas plus raisonné sa vertu que sa chute.

Il y avait pour Maurice des voluptés infinies à assister au développement de cette jeune âme brusquement transplantée. Son amour trouvait un singulier excitant dans chacune des admirations naïves d'Annette ; elle s'extasiait sur tout, et c'était avec un empressement

égoïste qu'il donnait satisfaction à ses mille désirs à peine éclos.

La délicatesse de Maurice ne lui permettant pas de prodiguer le charmant trésor qu'il avait découvert, Annette ne voyait qu'une société très-restreinte où les femmes apparaissaient à peine. Les quelques amis de M. de la Mothe-Houdan appartenaient à la vie facile et élégante. Annette sut, dès le premier moment, rassurer sans retour la jalousie naissante de Maurice, jalousie qui pouvait bien être la première confession d'un caractère faible. Sans ressentir une de ces passions violentes dont elle n'était pas capable, elle lui était attachée par une profonde gratitude pour les soins affectueux, les attentions dont il la comblait. Il était toujours à ses yeux le gentilhomme accompli, magnifique ; elle l'admirait comme au premier jour et ne voyait que lui au monde. Fière des hommages qui entouraient sa beauté et auxquels la distinction de sa nature se prêtait avec une admirable aptitude, elle ne les accepta qu'au pied de la lettre, et ses grands yeux étonnés déconcertèrent les premières tentatives d'une galanterie qu'elle ne comprit pas. — Lorsqu'Annette se voyait radieuse dans quelque fête, escortée d'hommes aimables et brillants, appuyée sur une protection éclatante qui se courbait en esclave devant elle, elle ne se représentait aucune femme qu'elle pût envier ; et s'imaginant que ses triomphes étaient sanctionnés, elle en jouissait avec calme.

Méprise pleine de bonne foi ; ces cerveaux débiles se

trouvent si fatalement voués à l'erreur qu'ils vont spontanément au-devant d'elle, si faciles à tromper qu'ils se mentent à eux-mêmes en toute sincérité.

Quelques mois s'écoulèrent ainsi.

Le départ d'Annette avait frappé d'un coup de foudre la maison de mademoiselle Parfait. La pauvre femme ne put croire d'abord à la fuite de son ingrate fille et bien longtemps elle s'obstina à attendre un retour impossible. Lorsqu'elle dut, à la fin, abandonner tout espoir et retomber dans sa solitude première, elle éprouva une grande défaillance. La vieillesse ne se prête pas au caprice de l'imprévu : chez elle, la moindre commotion a de longs retentissements. Le cœur de Parfait avait pris des habitudes dont la privation l'accabla. Sa maison lui paraissait désormais vide et triste comme un sépulcre, et les heures lui furent longues. Elle eut besoin souvent, pour accepter sans esprit de révolte cette pénible épreuve, de faire appel à toute sa pieuse résignation ; mais le coup avait été trop rude et disproportionné : Parfait ne traîna plus que des jours désolés, languissants. Combien de fois et avec quelle amertume ne se reprocha-t-elle pas sa funeste condescendance à la volonté d'Yves, s'accusant elle seule, se répétant que si elle avait parlé autrefois, elle n'aurait pas perdu son enfant ! Elle n'eut pas le courage de s'en prendre à l'ouvrier que ce malheur avait anéanti. Le spectacle déchirant de cette autre douleur faisait presque oublier à Parfait son

propre chagrin, et c'était pour Yves plutôt que pour elle que sa pitié s'ingéniait à chercher d'impuissantes consolations.

Yves s'y prêtait avec une condescendance sombre. Il n'avait rien changé en apparence à ses coutumes quotidiennes : comme avant l'événement, il venait chaque soir s'asseoir sur son escabeau réservé auprès de mademoiselle Parfait. Mais où était le joyeux compagnon d'autrefois ? Qu'était devenue cette honnête gaîté qui resplendissait sur sa face ? Au bout d'une heure de silence, il se levait et gagnait lentement son logis. Il ne se plaignait pas ; dès le premier lendemain il n'avait plus prononcé le nom d'Annette. Mais il était irrévocablement atteint jusqu'au fond des entrailles : sa vie était morte, et il tenait sa main crispée sur la plaie éternelle pour l'empêcher de saigner au dehors.

Le premier scandale de la disparition d'Annette pénétra, en traversant tout Limoges, jusqu'à l'hôtel Durosnel. Madame Durosnel proféra un superbe : — Je l'avais bien dit ! Ce ne fut qu'après quelques jours que l'on s'avisa d'un rapprochement entre cette fuite et le départ encore inexpliqué de M. de la Mothe-Houdan : les deux Durosnel s'entre-regardèrent... — Alors commença à sourdre une œuvre muette et ténébreuse.

Annette ne se doutait guère qu'en ce moment s'élaborait, dans une circonspecte lenteur, la pensée qui allait assurer sa perte ; elle ne soupçonnait pas à quels in-

térêts féroces, implacables, son imprudence était venue follement se heurter.

Des avis officieux reçus de Paris, un soir de réception à l'hôtel, provoquèrent une conférence secrète entre madame Durosnel et son mari. Elle le retint auprès d'elle jusqu'à ce que les domestiques fussent éloignés et probablement endormis.

Un spectateur eût jugé, d'après la contenance mutuelle de ces deux époux, que les débuts de leur entretien n'avaient pas déterminé tout d'abord un accord d'opinion bien parfait. M. Durosnel arpentait l'appartement dans sa longueur, la tête basse, le front soucieux ; sa femme silencieuse comme lui, assise contre le foyer, le suivait de son regard froid et vitreux. La transparente profondeur de cet œil gris, au fond duquel on était effrayé de ne rien voir — ce n'était pas là que la dévote mettait sa pensée — les lèvres minces et contractées attestaient l'immuabilité de ses réflexions.

— Plus je pense à ce voyage que vous jugez si indispensable, dit enfin Durosnel, moins j'en saisis la nécessité. Mes affaires en ce moment réclament ici impérieusement, et avant tout, ma présence : voilà ce qui me paraît le plus clair !

Madame Durosnel comprima un mouvement d'irritation ; il lui fallait répéter une troisième fois ses déductions. Mais d'avance elle était toujours certaine, en fin de compte, de l'emporter.

— Vous ne voyez donc pas ce qui se passe? dit-elle sans manifester d'humeur. — Cette fille...

— Eh! bien, Maurice l'a emmenée, c'est sa maîtresse; il paraît qu'elle est jolie; je ne me la rappelle pas. — Il n'y a pas là de quoi vous alarmer comme vous faites toujours. Je comprends bien vos scrupules de religion et de famille, et vous savez que je les respecte infiniment; mais enfin...

— C'est d'autre chose qu'il s'agit, interrompit madame Durosnel. Mon frère, en nous quittant, nous a à peine informés de son départ par quelques lignes, sans donner un mot d'explication; — depuis quinze jours qu'il est à Paris, il ne nous a pas encore écrit. Mon frère n'a pu se dissimuler combien je serais sensible à l'éclat de cette aventure : cela ne l'a pas empêché de s'y jeter à corps perdu.

— Maurice est un homme de plaisir avant tout. Cette petite lui a plu; quand elle ne lui plaira plus...

— Il n'est pas homme à risquer pareil esclandre pour la satisfaction d'un caprice momentané. Je vous dis que vous ne voyez pas, comme moi, toute la gravité de cette affaire et que vous n'appréciez pas de quelle importance il est pour nous de ne pas abandonner mon frère à lui-même en ce moment. Laissez-moi donc agir.

— Vous n'avez guère lieu de vous repentir jusqu'ici, ce me semble, de m'avoir écoutée dans d'autres circonstances, ajouta madame Durosnel avec un sentiment de supériorité qu'elle voulait ne pas rendre dédaigneuse;

— c'est grâce à moi que mon frère a mis dans nos mains sa fortune, qui vous a été si utile, et je ne pense pas que vous vouliez compromettre par une imprudence le fruit de ce passé qui m'a coûté quelques efforts.

— Pourquoi aussi êtes-vous toujours prête à recueillir des orphelines? répliqua Durosnel avec une aigreur qu'il n'osait trop accentuer. Il regimbait contre l'ascendant réel de sa femme et le souvenir des services qu'elle avait rendus à sa maison. — Sans vous, votre frère n'aurait jamais vu cette créature, et je ne serais pas exposé à quitter ma fabrique pour courir après votre frère, qui reviendrait fort bien tout seul!

— Eh! s'agit-il de quelques misérables écus que vos commis ramasseront pour vous! s'écria la dévote en s'animant. Ne comprenez-vous pas, homme aveugle, que vous jouez en ce moment une partie bien autrement sérieuse? — Et si mon frère l'épousait!...

— Maurice... y pensez-vous?

— Vous ne le connaissez donc pas? Vous n'avez donc jamais approfondi cet esprit incertain, irrésolu, sur qui l'impression dernière a toujours raison? Ne saisissez-vous pas toutes les conséquences de ce qu'il vient de faire? Maurice a quarante et un ans : c'est un vieux garçon ; qui peut dire jusqu'où le conduirait l'influence sous laquelle il a agi? Voudriez-vous voir ma famille, qui est la vôtre, déshonorée par une alliance inavouable? Et ne voyez-vous pas enfin cette fortune de mon frère,

qui était le patrimoine de mon père — qui appartient à mes enfants ! dit-elle avec toute l'énergie de sa conviction — exposée à passer en des mains étrangères ? N'est-ce pas un *devoir* pour nous de défendre le bien de nos enfants ?

Durosnel ouvrait les yeux. — Il s'inclinait en lui-même avec soumission sans l'avouer.

— *Je sais mon frère sur le bout du doigt !* — reprit-elle après un temps de repos. Notre arrivée à Paris ne le surprendra pas ni ne l'inquiètera, puisque nous avons l'habitude de passer chaque année à Paris un mois de la saison. Notre voyage est avancé de quelques jours, voilà tout. — Sans brusquer Maurice, tout doucement, je saurai le ramener, je l'arracherai à un égarement indigne de lui.

Elle se tut.

— Nous partirons quand vous voudrez, dit le mari en allumant une bougie pour se retirer.

— Demain ! dit-elle.

L'arrivée des Durosnel à Paris eut un air de naturel et de simplicité qui calma toute appréhension de Maurice. Ils s'installèrent comme de coutume dans la propriété qu'ils possédaient aux portes de Paris, à Meudon. Maurice reçut de sa sœur un accueil des plus rassurants. Il n'eut à défendre la brusquerie de sa fuite que contre une petite guerre amicale, aussitôt finie, où madame Durosnel lui témoigna à peine par une plaisanterie tou-

inoffensive et bienveillante, singulièrement en dehors de ses habitudes de sévérité, qu'elle était au fait d'une faiblesse qu'elle paraissait excuser. Maurice fut presque décontenancé par cette indulgence surprenante, et il en sut le meilleur gré à sa dévote sœur.

Dès lors, il commença à donner, comme aux années précédentes, une grande partie de son temps à la maison de son beau-frère. On ne négligea rien pour lui en rendre le séjour agréable : les attentions, les prévenances les plus délicates, les caresses furent employées pour l'attirer et le retenir.

Annette supporta assez aisément les premières absences de Maurice. Elle éprouva même quelque satisfaction à cette solitude qui lui donnait un instant pour se reposer un peu, et respirer au milieu du tourbillon où elle n'avait pas encore eu le temps de se reconnaître.

Mais bientôt, lorsqu'il lui arriva de passer seule ses soirées, de dîner seule deux jours de suite, elle s'avisa de trouver le temps un peu long. N'ayant à s'occuper de rien, comme la plupart de ces filles qui jouent l'avenir sur le plaisir de l'heure présente, pour se désennuyer elle tâcha de réfléchir.

« Ceux dont la vie a été remplie par les belles actions, assure le moraliste Persan, ne peuvent pas s'ennuyer dans leur vieillesse. » Lorsqu'Annette se mit à évoquer les deux phases bien distinctes de sa vie écoulée, la mémoire de son passé honnête l'importuna ; elle en dé-

tourna la tête. L'autre passé, le passé du plaisir, n'était qu'un éclair dont elle était encore éblouie. Elle vit qu'il ne lui avait laissé ni souvenir, ni espoir, mais sécheresse et lassitude d'esprit. Elle s'impatienta aussi bientôt contre celui-ci et voulut fermer les yeux. — Mais, réduite pour la première fois à creuser sa situation, à s'examiner sans distraction, elle venait de se découvrir une incurable maladie : la satiété.

Elle se trouvait, après tant de fièvres, la bouche amère et pleine de cendres. Le mécontentement d'elle-même l'accablait. Peut-être eût-on pu chercher encore hors de l'ordre moral, ainsi qu'il arrive souvent, une dernière cause de ces tristesses, de ces noires humeurs, dans quelque principe physiologique encore latent, dans le sourd travail de quelque phénomène nouveau. — Ainsi le premier coup du tonnerre vient expliquer tout à coup les accablantes langueurs, le malaise nerveux qui précèdent l'orage. Dans sa terreur de la solitude, Annette en voulait à Maurice de ses assiduités de famille : elle supportait avec impatience, avec une irritation chagrine cette rivalité, dont elle n'osait se plaindre, car elle soupçonnait bien que là était la corde sensible qu'il fallait se garder d'effleurer. L'orgueil de son nom, cette déférence absolue et aveugle que Maurice avait pour sa sœur se fussent énergiquement révoltés au moindre mot de comparaison ou de rapprochement. Jamais il ne prononçait devant Annette le nom de madame Durosnel. Annette avait remarqué déjà cette

preuve de mépris, qui, muette et négative et n'ouvrant pas de champ à la lutte, l'accablait sans qu'elle pût se redresser.

Auprès de sa sœur Maurice subissait les mêmes répugnances délicates : il souffrait à la plus vague allusion. Madame Durosnel avait vu qu'elle avait affaire à un goût assez vif auquel il fallait donner le temps de s'éteindre : elle avait pris le parti de s'abstenir de toute observation, de tout avis si détourné qu'il fût, de peur de froisser son frère. Il semblait qu'il eût voulu lui indiquer lui-même cette conduite par son empressement à paraître sacrifier le sentiment qui l'occupait et à faire bon marché de sa vie intime.

On eût dit aussi qu'Annette devinait l'attitude de Maurice auprès des Durosnel. Elle rougissait aux soupçons qui venaient la torturer. Dévorée par l'ennui, humiliée, elle faisait ressentir à Maurice, même malgré elle, le contre-coup de ses pensées. Il était gêné, embarrassé devant elle, se disant bien que d'elle à lui il avait à se reprocher quelque chose ; mais, se targuant à ses propres yeux de l'impossibilité de formuler ce reproche qu'il ne voulait pas s'avouer, il cherchait à se défendre par l'offensive et arborait un front maussade et taquin. Il subissait à son tour cette espèce de lassitude qui suit toute ivresse, et il en était arrivé déjà à chercher en dehors de lui-même et de l'intérieur fac-

tice qu'il s'était créé, des distractions devenues indispensables. Précurseurs alarmants, des mots d'aigreur, de légères tentatives de querelles annonçaient quelque prochain éclat. Il ne fallait qu'une étincelle pour allumer les poudres.

Une parole d'Annette vint jeter irrévocablement la lumière sur ces deux situations réciproquement inexpliquées. — Un soir Maurice, qu'elle avait attendu toute la journée, arriva à une heure avancée.

Annette ne lui adressa d'abord pas une parole. Maurice ne s'empressa pas de rompre le silence, et ils restèrent ainsi quelque temps vis-à-vis l'un de l'autre, évitant même de laisser rencontrer leur regard. — A la fin, Maurice ayant fait un mouvement, Annette laissa déborder sa plainte et se répandit en reproches :

— Votre sœur prend tous vos instants, dit-elle ; ne pourriez-vous au moins partager votre temps et votre tendresse ?

Maurice se redressa blessé au plus vif ; son sourcil était froncé et menaçant.

— Que parlez-vous de ma sœur ? dit-il avec humeur. Elle n'a que faire entre vous et moi !

Ce fut au tour d'Annette de tressaillir à ce coup et d'élever sa colère à la hauteur de l'injure :

— Qu'est-ce donc que votre sœur auprès de moi, dit-elle imprudente : ne suis-je pas votre femme ?

La brève réponse de Maurice fut atroce. Il ne l'eut pas plutôt prononcée qu'il en eut peur lui-même, — surtout lorsqu'il vit l'effet qu'elle venait de produire.

Annette était debout, pâle. Son regard fixé sur celui de Maurice ne témoignait plus, au lieu de colère, que l'indignation et la plus douloureuse surprise.

Il ne put soutenir plus longtemps le reproche de ce regard : — il sortit, — regrettant le mot cruel qu'il avait laissé échapper.

Au bas de l'escalier, il se demanda s'il ne devait pas remonter. Il n'osa pas. — Attendons à demain ! se dit-il en se décidant à rentrer chez lui ; elle aura tout oublié.

Il ignorait encore qu'il est de ces mots qui ne s'oublient pas. C'est le dard que l'animal blessé secoue en vain et mord en fuyant.

A peine Maurice fut-il sorti, qu'Annette se laissa tomber dans un fauteuil, versant des torrents de larmes : la faiblesse de la femme reprenait ses droits. Annette exhalait son désespoir en sanglots ; dans l'égarement de sa douleur, elle se tordait les mains, elle appelait à son secours sa mère, — sa mère qu'elle n'avait pas connue...

Dans toute union, la première querelle sert de grande épreuve. Entre des caractères nobles, comme une pierre de touche, elle leur apporte l'occasion de se constater mutuellement, et dès lors les liens sont victorieusement

resserrés. Mais lorsque les positions sont fausses et que le vice est de la partie, elle éclate, révélation impitoyable, ne laissant debout ni une illusion, ni une espérance. A cette voix retentissante, et que l'on ne peut fuir, s'écroulent les murailles qui paraissaient le plus solidement établies.

Pour la première fois Annette ouvrait enfin les yeux et comprenait sa faute au moment où le châtiment la frappait : — C'est par lui que je devais être punie ! se disait-elle courbée sous l'expiation. Elle n'en voulait qu'à elle-même : c'était elle seule qu'elle accusait. — J'ai préféré au travail honnête et obscur, se reprochait-elle dans l'amertume de son repentir, les vaines et coupables satisfactions. J'ai passé ma vie à désirer ces six mois qui viennent de s'écouler : où est le bonheur que j'ai cru trouver?... A présent, ma vie est finie !...

A mon âge!... — mais je suis vieille! — et elle se contemplait dans la glace, effrayée de ne plus reconnaître la pupille de Parfait, la chaste fille du vieux Lassagne. — Comme ces six mois m'ont vieillie !...

Elle se rappelait la maison de Parfait, cette maison qu'elle avait abandonnée avec une si lâche ingratitude : — Que font-ils là-bas à cette heure? se demandait-elle en pleurant. Ils détournent leur souvenir de la malheureuse fille perdue qu'ils méprisent!... Elle songeait à Yves, — et, comme la Madeleine, baissait la tête à la pensée de son indignité. La solitude et la nuit exaltaient

sa douleur : il lui semblait voir de la boue et du sang sur chacun des meubles somptueux qui l'entouraient : son angoisse fiévreuse les animait, leur prêtait des aspects menaçants : — Je suis damnée !...

Le médecin appelé la trouva dans l'état le plus alarmant. L'exaltation d'Annette, ses divagations fébriles lui firent presque craindre d'abord d'avoir été prévenu trop tard. Il réussit pourtant à dompter le mal par une abondante saignée : peu à peu Annette subit l'influence de l'énergique remède : elle s'assoupit enfin.

Elle s'éveilla à cette première lueur verdâtre qui ramène le jour et chasse les nocturnes fantômes. Elle ne se sentait même plus la force de penser, et elle s'abandonnait à ce calme qui suit les crises violentes. C'est pendant cette période que l'âme rappelle et retrempe ses forces et se prépare aux luttes nouvelles : il est heureux qu'il en soit ainsi, car la dose de douleurs se trouve, par cette sage disposition, mesurée à chacun, et l'homme autrement serait abattu dès la seconde épreuve.

Elle était dans cet état d'épuisement et de torpeur, lorsqu'on vint l'avertir qu'un homme de Limoges, porteur d'une lettre, demandait à lui parler.

Annette tressaillit, comme réveillée en sursaut. Cet incident venait de la rappeler subitement à elle-même,

d'offrir de nouveau à son esprit sa désolante situation. Elle se demanda avec quelque effroi qui pouvait, dans un pareil moment, venir lui rappeler son pays. — Mais elle ne reconnut pas l'individu qui se présenta devant elle, bien que celui-ci la saluât par son nom comme une ancienne connaissance.

C'était un voisin de mademoiselle Parfait. Il apportait une lettre de la vieille fille qui avait attendu une *occasion* pour écrire à Annette : une des incorrigibles habitudes de la province. Annette, vivement émue au nom de mademoiselle Parfait, rompit le cachet d'une main tremblante : pendant qu'elle parcourait les lignes tracées par sa vieille amie, le Limousin considérait le splendide ameublement. Le respect craintif et embarrassé que commande despotiquement le luxe à ces sortes de gens, s'efforçait sous celui-ci de se cacher sous une fausse assurance. Ce qu'il savait de la source de cette opulence lui inspirait un certain air de familiarité gauche dont Annette eût souffert si elle avait pensé à le remarquer.

« Ma chère fille, lui écrivait Parfait, je profite du départ de notre voisin, M. ***, pour vous donner de mes nouvelles et vous demander des vôtres. Dans quelle situation ma lettre vous trouvera-t-elle, ma chère enfant ? Êtes-vous heureuse ? Chaque jour je me le répète pour le croire ; mais j'ai grand désir et besoin que notre voisin, à son retour, me rassure tout à fait : depuis

votre départ de Limoges, je n'ai rien pu apprendre sur vous que par des personnes qui, je le pense bien, n'en savaient pas plus que moi. M. Yves ne me parle pas de vous (quoiqu'il me l'ait bien promis en partant) dans les deux lettres qu'il m'a écrites depuis qu'il s'est fixé à Paris ; je pense que c'est oubli de sa part, car il vous aime tout au moins autant que moi. Ah ! ma chère enfant, comme je serais morte tranquille et satisfaite, si... mais vous ne l'aimiez pas, vous, j'entends autrement que de bonne amitié, et on dit que cela ne se commande pas : il n'en faut donc plus parler.

» Je crois pourtant que les choses se seraient passées autrement si vous aviez pu voir d'avance tout le chagrin que devait lui causer votre départ. Je suis bien certaine qu'il a toujours jugé, comme moi, que, malgré les apparences, d'honnêtes raisons avaient seules pu vous déterminer, et que vous eussiez repoussé avec horreur les plus brillants avantages sans l'assurance qu'ils seraient bientôt consacrés par la religion, n'est-ce pas, ma chère enfant?

» Fasse maintenant le Ciel que vous ne soyez pas trompée ni réservée à expier ce qui n'a pu être qu'une erreur. Si ce grand malheur arrivait cependant, gardez-vous de vous abandonner au désespoir. Non, quoi qu'il advienne, ma fille ne peut pas être perdue : si vous êtes dans l'affliction, ô mon enfant ! puisse cette parole servir d'abord à vous consoler. Je me dis toujours : Je l'ai connue sage et pieuse ; elle reviendra sur ses pas,

car elle sait que l'infinie miséricorde ouvre toujours un refuge à la brebis égarée. Mais je vous afflige bien inutilement sans doute par ces idées tristes : n'en veuillez pas à ma tendresse trop prête à s'alarmer sur les craintes les moins fondées. Tout me dit qu'au contraire un bonheur mérité vous attend, que celui en qui vous vous êtes confiée rendra justice aux qualités de ma fille chérie, et que Dieu, qui tient les cœurs dans sa main, continuera à le disposer en votre faveur. Il est regardé par chacun, dans la ville, comme un homme bon et plein d'honneur.

» Efforcez-vous donc, ma chère fille, de vous rendre digne par vos mérites de la position élevée qui vous est réservée. C'est le vœu le plus ardent que je puisse faire. Adieu, ma chère fille, je vous embrasse de toute mon âme. »

Annette, immobile, les joues baignées de pleurs qu'elle ne songeait pas à cacher, ne pouvait détacher ses yeux de la lettre. Cette bonté touchante de Parfait, qui ne lui avait pas réservé un reproche, pas une plainte; cette chaste et persistante confiance dont elle se sentait si indigne, la remuaient jusqu'au fond des entrailles. — Elle n'a que trop bien prévu, se disait-elle, le châtiment qui me frappe, quoiqu'elle se refuse d'y croire. — Elle pensait ensuite à Yves : — Je ne m'étais donc pas trompée autrefois : il m'aimait. Ah ! si je l'avais su !... — Il est à Paris, près de moi peut-être, et il me mé-

prise trop maintenant pour chercher à me rencontrer... Pauvre Parfait, qui me croit sage et pure comme elle, malgré tout ce qu'elle a dû apprendre ! — Si elle savait où je suis descendue !...

Pendant qu'elle s'abandonnait à ces navrantes réflexions, le Limousin, quelque peu influencé lui-même par l'émotion d'Annette, lui donnait sur le pays, sur Yves, des détails qu'elle écoutait à peine.

Lorsqu'il fut parti, elle relut encore la lettre de Parfait ; elle sentait que le moment était venu de prendre une décision et elle était toute au sentiment du devoir. Elle n'hésita pas sur le parti qui lui restait : si elle tremblait au moment de se trouver seule au milieu du monde inconnu (car retourner à Limoges, elle ne s'en sentait pas le courage), elle était comme rafraîchie à la pensée de rompre avec sa honte. Elle ne se demandait pas où elle irait : mais elle disposa aussitôt son départ. Quoique brisée encore par tant de secousses, elle s'apprêta à annoncer à M. de la Mothe-Houdan une détermination qu'elle lui ôtait à l'avance toute possibilité de combattre, en cachant le lieu de sa retraite, et lui écrivit ce qu'elle croyait être un éternel adieu. Elle avait hâte d'en finir avec ce passé funeste où elle s'était perdue.

Mais elle comptait sans la justice suprême de l'expiation. Elle n'avait pas encore payé sa dette.

Maurice était de ces hommes, — et son passé le disait

assez, — qui mettent une égoïste sollicitude à disposer leur vie de façon à ce que la plus légère secousse ne vienne point éveiller leur repos. Incapable de supporter le moindre événement non prévu, ils s'effraient et se plaignent si quelque ébranlement dérange, même au profit de leurs passions, les combinaisons de leur tranquillité sensuelle. La scène qui avait eu lieu entre Annette et lui l'avait troublé et fatigué. Il s'endormit assez soucieux : — Cette petite a un mauvais caractère, se dit-il, j'aurais dû m'en douter plus tôt. — Il est à craindre que ceci ne devienne encore plus ridicule qu'ennuyeux ; car *elle me doit tout*, et sans moi elle serait encore dans son trou à coudre des chemises.

Il passa la matinée du lendemain auprès de sa sœur. Dans la journée, en rentrant chez lui à son heure habituelle, il fut étonné qu'on ne lui remît pas de lettre. Cette déconvenue le blessa comme un manque d'égards ou de respect. Il fut sur le point de se rendre aussitôt auprès d'Annette ; mais, après réflexion, il s'abstint : — Cette jeune orgueilleuse en triompherait : quel rôle jouerais-je ? — et suis-je un amoureux de dix-huit ans ?

Et puis il ne pouvait se dissimuler qu'il avait eu le dessous, et il n'était pas sans inquiétude sur cette conférence et l'accueil qui lui était réservé.

Il alla chercher à l'Opéra des distractions qu'il ne put trouver, et il garda contre Annette un ressentiment profond de tout l'ennui qui l'avait accablé pendant cette longue soirée. Il arrêta fermement en lui-même la réso-

lution d'attendre, pour aller chez elle, qu'elle vînt se faire pardonner.

Mais après une nouvelle journée plus vide encore et plus interminable, il se dirigea, la nuit venue, vers la demeure d'Annette, tout décidé à lui témoigner énergiquement son mécontentement.

Avant de monter, il leva son regard vers les fenêtres et ne vit point de lumière : — Où est-elle? se demanda-t-il, et sa colère s'augmentait. Où a-t-elle été pendant que je m'ennuie?...

Lorsqu'il eut sonné, une femme inconnue, en tablier blanc, — physionomie de garde-malade, — vint lui ouvrir la porte. Il allait pénétrer dans l'appartement, mais cette femme l'arrêta. Maurice ressentit une impression fâcheuse à se voir ainsi traité en étranger *chez lui*.

— Madame est malade, lui dit-on.

A ces mots inattendus, tout le thème préparé par Maurice s'écroula. — Mais il lui vint l'idée que ce pouvait bien être là quelque ruse imaginée pour l'attendrir. Il se fit annoncer, indécis.

Annette était alitée : les forces lui avaient manqué, et le mal l'avait une seconde fois clouée sur son lit. — Maurice se repentit aussitôt de son soupçon en la voyant pâle et si abattue qu'elle put à peine tourner la tête vers

lui. La souffrance était si vraie sur ces traits fatigués que, tout ému, ce fut lui qui balbutia quelques mots d'excuse...

Elle ne lui répondit pas... Que lui répondre? Maurice fut blessé : sottise de l'orgueil. — C'est une leçon, se dit-il. — Il rentra bien vite dans sa froide dignité.

En ce moment la garde-malade introduisait le médecin. Maurice se leva et parut se consulter. Il n'affichait pas ses relations avec Annette, et, loin de là, évitait toute démonstration qui pût le compromettre. Il se décida à passer dans la chambre voisine.

Le médecin d'Annette était jeune, et chez lui une longue pratique n'avait pas encore eu le temps d'émousser la pitié. Annette l'avait touché, car il avait tout compris et il avait pressenti la solitude autour d'elle.

Il l'examinait avec attention. — Après quelques questions, auxquelles Annette répondit à peine distinctement, son regard prit une expression de plus en plus sérieuse : il venait de pénétrer un secret dont Annette avait eu quelque vague pressentiment... il se leva et s'adressant à la garde, à voix basse :

— Veuillez prier — la personne — qui est là...

— Mais, répondit la femme, ce monsieur est parti.

Le docteur fit un mouvement chagrin :

— Il faut alors que vous alliez chez lui.

— Mais je ne sais pas... je ne connais pas...

— Cette femme est donc seule! — Elle ne peut pourtant pas rester ainsi : sa position est grave. La crise

qu'elle a supportée a déterminé un accident que je n'avais pu encore prévoir...

A ces mots, en se retournant par hasard, il aperçut avec surprise Annette sur son séant... L'ouïe s'affine dans les maladies : Annette avait entendu, elle allait deviner. Ses yeux étaient ouverts, son âme était sur les lèvres du docteur; — elle l'interrogeait dans un silence haletant.

Il hésitait, craignant que la nouvelle qu'il allait annoncer amenât une secousse trop forte :

— Oh ! je vous en supplie, ne craignez rien — et parlez ! lui dit-elle.

Il fit un signe : elle leva au ciel ses mains jointes, et de ses yeux coulèrent deux longues larmes. — Larmes de joie ! douces larmes ! Le sentiment de la maternité, ce sentiment si pur, l'inondait de bonheur. Tout le reste était oublié : cet enfant purifiait le passé; il était déjà un témoin vivant de sa vie, de sa vie qui serait douce et heureuse désormais : n'était-elle pas mère ! La fille repentie, libre d'aller cacher à l'écart son remords, avait disparu; l'avenir redevenait beau. — Combien Maurice allait être heureux !...

Elle frémit ici et son sang se glaça. En un instant, la pensée s'était mûrie en elle : elle envisageait froidement enfin l'impitoyable vérité, sans l'aveuglement du désir ou de la crainte, et l'anxiété la torturait au premier pas. Non, l'avenir ne s'offrait pas comme elle avait voulu le

voir ; il était sombre au contraire. Elle jugeait à ce moment Maurice, et elle se jugeait aussi. Ne venait-il pas tout à l'heure même de se faire comprendre et de condamner tout espoir ?... Annette voyait déjà son fils, son fils devenu grand, et elle baissait les yeux devant le regard de ce fils... Elle retomba dans toutes ses angoisses. Aux soins que lui donnait la garde-malade elle s'attendrissait, comme si elle y eût vu son isolement, son abandon : elle remerciait avec effusion cette femme étrangère, moins pressée de la quitter emportant son salaire, que Maurice tout à l'heure quand il était parti...

La nuit fut cruelle. — Annette, irrésolue, cherchait avec une sainte obstination l'inspiration qui sauve. Que pouvait-elle faire, pauvre femme ignorante? Et elle s'effrayait des insurmontables difficultés contre lesquelles elle allait se heurter. Elle pria, et jamais prière ne fut plus ardente. — Elle pensa à la lettre de Parfait, et se redit encore que seule elle ne serait pas assez forte : qui donc allait lui tendre la main ?

Yves n'était-il pas à Paris ! Et une inspiration providentielle de la bonne Parfait n'avait-elle pas indiqué sa demeure, pour cette heure juste où on avait besoin de lui ?

TAYLOR INST. OXFORD

V

Lorsque Annette, vêtue d'une toilette modeste, vint frapper de bon matin à la petite chambre d'Yves, située à un cinquième étage, l'ouvrier, qui se disposait à se rendre à son travail, ne songeait guère à qui il allait ouvrir.

Il recula en apercevant Annette, hésitant à la reconnaître. Elle était devenue femme par l'âge et la pensée.

Les traits bouleversés d'Yves témoignaient des mouvements de son cœur, — de ce cœur si longtemps comprimé et qui battait encore en cet instant avec plus de violence que jamais. Il fit un effort pour refouler son émotion. Il retrouvait, brûlants comme aux premiers jours, son amour et tous ses souvenirs qu'il avait crus oubliés en fuyant à Paris.

Yves croyait encore à la fille folle dont la fuite scandalisait encore Limoges; s'il eût pu oublier cependant qu'Annette était la fille de son vieux maître, il l'eût traitée avec le respect noble et plein de pitié que ressentent les hommes comme lui pour les êtres déchus. — Mais

dès qu'il l'eut regardée, il comprit son erreur. Ce visage amaigri, cet œil triste et profond, disaient trop que la souffrance avait éprouvé l'imprudente fille et l'avait suffisamment préparée au sérieux de la vie.

— Ce n'est pas Annette que vous voyez devant vous, Yves, dit-elle tristement. La petite Annette est morte... n'y pensez plus ! C'est une misérable femme qui vient vous demander appui.

A cette voix dont le timbre aussi avait bien changé et qui décelait de si profonds chagrins, Yves eut peine à retenir ses larmes. C'était donc ainsi qu'il la retrouvait, malheureuse, avilie, cette naïve et joyeuse enfant qu'il avait tant aimée... qu'il aimait encore !

Il offrit à Annette un siége et s'assit silencieusement auprès d'elle prêt à l'écouter avec une religieuse attention. — Annette lui raconta tout ce qui lui était arrivé depuis le jour où elle était partie de Limoges, s'accusant simplement et sans ostentation de sévérité, ne se faisant pas grâce d'un jour, d'une pensée. Et Yves, revenant sur ce qu'il avait cru d'abord, se disait : — Voilà une femme qui a du cœur et qui s'est épurée par sa faute. Elle est la fille de mon patron qui m'a élevé, je l'ai aimée (il n'osait interroger au delà de son passé), elle vient à moi : je ne lui faillirai pas. — La démarche d'Annette, cette confiance l'honoraient, et il s'en trouvait digne. Lorsqu'à force d'évoquer sa faute, Annette sentait son courage faiblir, car Yves était pour elle

une conscience, il la releva par de consolantes paroles.

— Vous n'êtes pas aussi blâmable que vous le pensez, dit-il. Après votre enfance comprimée, mal dirigée, sont venues presque à l'improviste les tentations. Combien peu, à votre place, n'auraient pas succombé !

— Non, répondit Annette désolée, vous me jugez avec trop d'indulgence. Je voudrais en vain aujourd'hui me le nier à moi-même, mais j'ai vu le danger, j'ai vu le piége ! j'ai été folle, je me suis bien perdue ! Je ne puis même pas me donner l'excuse d'une passion aveugle, — car, dit-elle en sanglotant, — sais-je si je l'ai jamais aimé ?...

Yves souffrait cruellement : que de bonheur perdu, quels trésors sacrifiés !... Par un dernier et plus pénible effort il voulut chasser sans retour ses propres regrets. — Il s'était depuis longtemps fait le serment de renoncer à un avenir impossible et il se renouvelait ce serment douloureux : il ne s'occupa plus que d'Annette. — Se méprenant sur l'intention qu'il lui supposait et sa situation véritable, il crut qu'elle venait à lui par le repentir et pressée de rentrer dans le bien. Il allait lui soumettre les moyens dont il pouvait disposer pour l'arracher à son séducteur, lorsque, devinant sa pensée, elle lui fit l'aveu complet de sa position.

Il fut saisi en apprenant cette nouvelle — et il allait maudire le fatal lien...

— Ah ! malheureuse femme !...

— N'accusez que moi, lui dit Annette. Si vous me voyez en ce moment devant vous, calme malgré mon

chagrin, si j'ose vous parler malgré que ma honte m'accable, c'est ce pauvre être innocent que je porte dans mon sein qui m'en donne le courage. — Il y a quelques heures je n'aurais pu supporter votre regard. — C'est mon enfant qui soutient mes forces, c'est lui qui me consolera déjà de mon avenir. Aimez-le pour moi, Yves!

L'ouvrier s'inclina : il lui semblait que jamais il n'avait ressenti pour la fille du vieux Lassagne, repoussée par le monde, une estime plus profonde et plus absolue.

— Oui, se répétait-il avec une généreuse joie, je la sauverai.

— Quels sont donc vos projets? demanda-t-il, et qu'allez-vous faire?

— Je pense, répondit-elle, que la conduite de M. Maurice guidera la mienne.

Yves secoua la tête.

— Prenez garde ! dit-il. — Sa pensée n'avait jamais quitté Annette, et son affection lui avait inspiré, il y avait longtemps déjà, des recherches d'un résultat trop certain. — Si vous saviez !...

— Je sais tout ! murmura-t-elle. Elle croyait tout savoir !...

— Sa famille est riche, orgueilleuse ; elle compte sur la fortune qu'il possède,..

Annette fit un mouvement.

— Je sais bien encore, continua-t-il, que cette considération misérable n'est rien pour vous, mais l'avenir de votre enfant... Les engagements de M. de la Mothe-

Houdan doivent être plus sacrés vis-à-vis de vous que s'il vous eût prise dans une famille égale à la sienne ; il vous doit une réparation, — et c'est là que je crains sa sœur... Quoi qu'il en soit, quoi qu'il doive arriver, vous ne vous appartenez plus ; vous ne pouvez plus quitter cet homme, et il faut le ramener forcément à vous ; fût-ce par les prières les plus humbles, il le faut ! — Pauvre femme ! ajouta-t-il avec tristesse, vous n'êtes qu'au commencement de vos douleurs.

— Vous avez raison, Yves, dit Annette ; j'ai pensé comme vous que je dois descendre jusqu'au dernier échelon, épuiser la lie du calice, et qu'il ne m'est pas permis de me retirer en laissant pour enjeu mon déshonneur ; pour mon enfant je serai heureuse encore de subir cette juste expiation.

Yves alors lui donna de sages conseils, et ils arrêtèrent ensemble quelques projets plus précis et d'une exécution immédiate. — Annette, ensuite pour rompre avec ce pénible sujet, questionna Yves sur ses affaires. Comme à Limoges, Yves travaillait chez un maître horloger et son travail fournissait amplement à ses besoins ; il se préparait à faire dans quelques mois son tour de Suisse pour se perfectionner dans l'horlogerie. Yves, en un mot, aurait été heureux tout à fait — s'il avait pu l'être.....

A un soupir qu'il laissa échapper, Annette, faisant un retour sur sa vie passée, faillit laisser tomber une dangereuse parole :

— Si vous vous étiez prononcé avant que !...

Elle s'arrêta à temps, et elle s'applaudit de n'avoir pas ravivé un regret dévorant qu'il fallait laisser se consumer de lui-même.

Puis, achevant de dégager leur pensée des soucis du présent et des anxiétés de l'avenir, un peu consolés et réconfortés l'un par l'autre, ils se rappelèrent, dans une douce causerie, les souvenirs du pays, comme deux amis qui se retrouvent après avoir souffert. Ils confondirent leurs larmes en parlant de la bonne Parfait.

— Adieu, Yves, dit enfin Annette recueillie avec elle-même, je vous remercie et je vous quitte plus tranquille et plus forte ; je sais maintenant que je dois compter sur un cœur dévoué — qui ne me méprisera pas...

— M. Lassagne, votre respectable père, répondit Yves gravement, m'a recueilli et a pris soin de moi, madame ; — il a été mon bienfaiteur ; il a fait de moi un ouvrier laborieux et habile même dans ce Paris où l'on trouve des mains si bien exercées. Il ne vous a rien laissé que moi ; — puissé-je jamais vous payer cette dette !...

C'était la première fois qu'Annette se présentait à l'appartement de Maurice, situé dans un autre quartier que le sien. — Maurice fut surpris de la voir : il ne l'attendait pas en personne. Mais cette arrivée imprévue à laquelle sa préoccupation particulière trouva tout de suite une cause, chatouilla agréablement sa vanité : — Ah !

ah ! se dit-il, je savais bien qu'elle reviendrait. J'ai faibli une première fois, mais, pour ce coup, c'est moi qui vous tiens !

Ensuite, et presque aussitôt, il éprouva une telle satisfaction de ce triomphe de sa petite philosophie usuelle, il se sentit si sûr de sa force qu'il eut la générosité de ne vouloir pas abuser de sa position. Il sourit avec bienveillance à Annette, et lui dit :

— Eh bien ! ma chère enfant, ce n'était donc qu'une indisposition et vous voilà guérie. — Allons, tant mieux ! Je suis content de voir que ce n'était rien.

— Rien, en effet, répondit-elle — mais d'une voix que Maurice ne lui connaissait pas. La résolution singulière de cet organe, si faible pourtant qu'il se faisait à peine entendre, prépara Maurice à quelque nouvelle dont à l'avance il ne se souciait guère. — Il regarda Annette d'un air presque alarmé. — Alors elle lui découvrit en deux simples paroles ce qu'elle venait lui apprendre — et à son tour elle le regarda.

Maurice était anéanti, comme frappé de vertige ; il n'osait même pas s'entretenir avec sa propre pensée. — Annette, grave et pâle comme le marbre, l'examinait : — elle avait voulu s'attendre de la part de Maurice à quelque élan, bien que la réflexion fût ensuite venue singulièrement ébranler sa foi. Mais à le voir si accablé, si muet, si chancelant, elle comprit et elle sentit son propre cœur défaillir...

Il y eut un long silence. — Maurice enfin balbutia quelques fragments de phrases dans lesquelles il enveloppait son irrésolution et sa peur. Il était facile de voir, dans sa confusion, qu'il n'était pas éloigné de vouloir traiter cette question de la paternité comme il avait fait autrefois la question du mariage.

Annette ne répondit pas un mot : elle le laissait se consumer en banales paroles — et le perçait de son regard, plein d'une douloureuse et méprisante pitié.

Maurice sentit qu'il avait encore le dessous, et finissant par se révolter contre l'irrésistible ascendant qui l'écrasait, il tendait peu à peu à se saisir de l'arme la plus dangereuse : la colère d'un homme faible. — A cet instant allait se décider pour toujours le sort d'Annette et de son enfant. Elle comprit qu'elle était perdue, si elle ne dominait sans perdre une seconde la situation :

— Je ne me trompe plus, dit-elle avec une solennelle lenteur, je suis préparée à tout, car j'ai vu enfin ce que je suis et ce que vous êtes. — Ce que je viens vous apprendre vous a frappé d'épouvante : cet enfant que vous n'avez pas appelé va se placer entre votre famille et vous. Vous tremblez déjà devant la réprobation terrible de votre sœur... (ne craignez pas, s'interrompit-elle sans qu'il eût relevé son front courbé, ne craignez pas que je m'oublie jamais à prononcer son nom avec tout le respect que lui doit une créature comme moi ni que je lève la tête du fond de mon humilité)... Au lieu

du plaisir qu'ainsi que moi, hélas! vous aviez cherché, vous frémissez de trouver le devoir, et vous vous demandez quel est le plus sûr moyen et le plus prompt d'en finir avec ce devoir importun qui vous pèse et qui vous irrite. — Que vous dirai-je encore? Ne vous représentez-vous pas que cet enfant haï vous séparera du monde, qu'il fera obstacle à quelque lointain mariage auquel, sans lui, vous ne songeriez pas? Ne vous révoltez-vous pas, ne vous indignez-vous pas en ce moment même, tandis que je vous parle, contre cette faiblesse que vous n'osez vaincre, qui vous empêche de vous lever pour aller secouer au dehors le fatigant souvenir de mes plaintes et de vôtre conscience? Est-ce tout, répondez-moi, et n'ai-je pas bien lu dans votre âme?

Elle ne se trompait pas, en effet, et Maurice n'osait protester contre cette divination étrange qui suivait pas à pas sa pensée et illuminait les plus secrets recoins de sa conscience. La métamorphose subite d'Annette, ce caractère hier indéterminé, tournant au gré de puérilités fantasques, et qui surgissait aujourd'hui d'un jet vigoureux, le fantôme des nécessités morales qui apparaissait menaçant, toute cette péripétie inattendue glaçait son esprit et en embarrassait les ressorts. Ce qu'il voyait le plus distinctement au milieu de ce chaos, c'était qu'il ne fallait pas songer à se tirer des difficultés de sa position nouvelle en libertin odieux : qu'au lieu d'une enfant crédule et facile, il se trouvait en face d'une femme forte

par son malheur même et d'une faute provoquée par lui. Il était vivement ému, et une pitié sincère pour cette femme qu'il avait perdue, qui sans lui fût restée honnête et heureuse, ajoutait encore à son trouble.

Annette pénétrait cet homme irrésolu : elle le voyait se débattre entre sa faiblesse et un mouvement de justice, d'honneur. L'égoïsme de son salut ne l'empêchait pas de prendre la place de Maurice, de comprendre toute l'étendue et la difficulté de ce qu'elle attendait de lui. En ce moment même elle avait assez de sens et de cœur pour le plaindre. — Mais avant tout, plus haut que tout, parlait son enfant, et elle frémissait ; car la décision de M. de la Mothe-Houdan ne tenait qu'à un fil, qui heureusement ne s'était pas rompu encore. Mais qui eût pu lui dire, l'assurer qu'un imperceptible effort n'allait pas, dans une seconde, rompre avec ce fil sa dernière espérance?

Maurice en cet instant la regarda : — il fut vaincu. Ces traits altérés, l'anxiété déchirante de ce regard l'attendrirent et ouvrirent enfin largement son cœur aux sentiments généreux :

— Viens, pauvre femme! dit-il en lui ouvrant les bras! viens! Il serait indigne de moi de t'abandonner ainsi!

Annette sentit son âme déborder de reconnaissance sous cette étreinte paternelle. Les saints transports

qu'une parole lui avait suffi pour faire naître furent pour Maurice une bien douce récompense. Il était heureux et fier de sa courageuse résolution : son affection ne lui semblait que plus profonde encore pour cette femme qui venait de l'emporter, de lui faire accomplir un devoir qui lui avait coûté tant d'efforts. Il voulut faire oublier à Annette, par de bonnes paroles, sa première hésitation, et l'accompagna chez elle.

Dans la voiture, il avait pris entre les siennes les mains d'Annette. Elle le remerciait du regard et pleurait encore.

C'est que le malheur l'avait soumise à une trop rude épreuve pour qu'elle pût jamais s'abuser : elle savait gré à Maurice de sa généreuse détermination, mais elle n'avait plus d'illusion sur ce caractère impuissant et sans volonté ; — et elle soupira tristement en voyant Maurice se rejeter tout à coup dans le fond de la voiture, par un mouvement involontaire — mais trop tardif.

Deux personnes de Limoges l'avaient reconnu et salué...

VI

Annette s'était trop bien aperçue que, sous le coup d'une révélation qui attendrit et bouleverse même les cœurs les plus durs, Maurice était resté froid. Il n'y avait pas à en douter, Maurice était insensible au sentiment de la paternité, source puissante d'attendrissements; la faiblesse de son esprit ne le devait rendre pourtant que plus accessible aux émotions tendres. — Par quelle contradiction bizarre le sentiment paternel se trouve-t-il souvent faire défaut dans les natures les plus généreuses, les plus honnêtes, les mieux douées?... — Maurice n'avait cédé qu'à l'appel trop impérieux de son honneur et à une sorte d'entraînement presque physique au moment où il avait levé son regard sur Annette.

Il la quitta en paix avec lui-même et le cœur léger, comme il arrive quand on s'est bien tiré d'un pas difficile où la conscience était en jeu, et fier de sa victoire en toute bonne foi. Il n'était pas encore à réfléchir sur la gravité des engagements qu'il venait de prendre,

et d'ailleurs Maurice était incapable de revenir sur sa parole. Cependant peu à peu, lorsqu'il ne fut plus sous l'influence immédiate qui l'avait exalté, de même que l'eau éloignée du feu, dont l'ébullition s'apaise aussitôt, il commença à éprouver je ne sais quel arrière-frisson, et toute son ardeur d'enthousiasme se refroidit singulièrement.

Il avait marché droit devant lui, et il se trouvait en ce moment dans le Palais-Royal. — Le coup de canon de midi le fit tout à coup et tout à fait retomber à terre :

— Et ma sœur qui m'attendait pour déjeuner ce matin! se dit-il avec effroi.

Il se surprenait en flagrant délit d'oubli, et cette pensée le rendit aussi honteux qu'un écolier buissonnier qui vient en courant se heurter contre son maître. Qui aurait pu croire que cet homme de quarante ans, homme de plaisir, comme l'avait dit Durosnel, libre par sa fortune, tremblât devant une sœur plus jeune que lui de deux années et qui le traitait avec les égards les plus affectueux et la déférence la plus marquée?

— Irai-je, malgré l'heure passée? se demandait-il inquiet, ou n'irai-je pas? — Si je n'y allais que ce soir pour m'excuser?..,

Dans le doute, il s'abstint — et rentra chez lui.

Il n'était pas trop tard cependant, car son couvert l'attendait encore, et le déjeuner n'était pas servi.—M. Durosnel battait, avec impatience, une marche sur les vitres, tandis que madame réfléchissait.

Cette soumission craintive dont Maurice ne pouvait se défendre devant sa sœur était inspirée sans doute par le caractère plus fortement trempé et le rigorisme assez despotique de madame Durosnel. Jamais il n'avait seulement essayé de vaincre cet insurmontable sentiment. Lorsqu'elle avait épousé, il y a dix ans de cela, M. Durosnel, Maurice, qui ne songeait guère pour lui-même au mariage, habitué qu'il était à sa vie libre et toute faite, avait consenti, pour faciliter cette union, à placer sa fortune dans la maison de son beau-frère. Il avait trouvé à cette combinaison le double avantage de n'avoir plus qu'à dépenser sans autre inquiétude ses revenus et de voir ces revenus s'accroître par les soins de son beau-frère dans une proportion considérable.

Il n'avait pu cependant accepter ce mariage sans déplaisir ; et s'il effaça sa volonté devant celle de sa sœur, il ne lui en coûta pas moins de la voir changer son nom contre celui d'un simple industriel. Maurice avait au plus haut degré l'orgueil de la famille, qui fait faire de grandes choses aux caractères vigoureux, et qui, avec moins de portée, est encore tout au moins un préservatif pour les hommes secondaires.

Durosnel avait constaté à part lui l'hostilité de M. de

la Mothe-Houdan, dont la distinction et l'ampleur l'écrasaient. Celui-ci avait renoncé à ses préventions, une fois le fait accompli. Mais si Durosnel, lié d'intérêt avec son beau-frère et redoutant de heurter les susceptibilités de sa femme, n'avait rien témoigné de son ressentiment, il concentrait dans son âme ces rancunes jalouses qu'une fois conçues les esprits étroits n'oublient jamais.

A vrai dire, personne n'avait su le mot du mariage de mademoiselle de la Mothe-Houdan. Il eût été difficile de lui supposer l'intention de rétablir, par l'apport de sa dot et des biens de son frère, les affaires de M. Durosnel, que l'on disait, à cette époque, un peu dérangées : elle n'avait pu jamais ressentir pour personne ni pour son mari, qui l'eût moins que tout autre justifiée, la passion qui enfante le dévouement. Rien ne motivait donc cette union disproportionnée. — Il y avait en cela un de ces mystères inexplicables qui déroutent l'observation et démentent d'une éclatante façon ces caractères poursuivis et tout d'une pièce qu'on s'obstine toujours à vouloir trouver partout, et qui chercheraient vainement à se reconnaître dans le miroir de vérité que l'Expérience leur tend à chaque pas.

Maurice, par un premier acte de négligence qui devenait presque, dans les circonstances, de l'insubordination, venait de dessiner sa situation vis-à-vis de sa sœur avec une involontaire franchise. Les soupçons aux aguets, les défiances inquiètes de madame Durosnel se

trouvaient justifiées; et le Durosnel lui-même, toujours rebelle d'ordinaire aux appréhensions de sa femme, et qui, comme les intelligences bornées, avait besoin, à chaque alarme nouvelle, d'une explication pour comprendre, se trouvait cette fois du premier coup convaincu. Dans cet événement si indifférent en apparence, il y avait pour Durosnel lui-même quelque chose de tellement inouï, qu'il allait au-devant de la pensée de madame Durosnel, sentant le besoin de se laisser guider par cette volonté plus adroite et plus ferme.

Mais si les Durosnel, de leur côté, pâlirent à tracer un plan définitif de défense et d'attaque autour de leurs intérêts menacés, Annette évoqua naïvement, sans s'en douter, le plus habile, le plus victorieux artifice. Jusqu'alors, enfant capricieuse et inattentive autant qu'ignorante, elle s'était tout au plus laissé aimer. — Pour que sa transfiguration fût complète, elle fit d'instinct appel aux caresses, aux recherches d'une coquetterie subitement révélée, dont les nécessités de sa position, ses préoccupations maternelles lui donnèrent le secret sans qu'elle eût pensé à le chercher. Sans doute elle obéissait encore ainsi à ce respect spontané, involontaire, de la mère pour le père de l'enfant; sentiment impérieux et extraordinaire ! Les filles séduites qui traitent d'égal à égal l'homme auquel elles se sont données, qui ont réservé vis-à-vis de lui toute leur indépendance, — parfois même insouciantes et toutes disposées par leur pre-

mière faute à quelque entraînement nouveau, dès que tout à coup elles se sentent mères, dès que l'homme a constaté sa virilité c'est-à-dire sa puissance, ces êtres tout à l'heure impatients de toute contrainte et de toute domination, se soumettent et s'inclinent devant lui. Elles le suivent, — c'est le père! — obéissant à quelque loi sacrée dont je ne sais quelle impulsion animale et invincible est la manifestation. Qui n'a été à même d'observer ces étranges et presque toujours constantes différences des rapports réciproques dans les unions fécondes et dans les unions stériles?

Il était nécessaire que, dans cette transformation, vînt s'effacer l'impression qui était restée à Annette du sérieux et froid examen qu'elle avait fait de Maurice. Lui-même il subissait la réaction de cette influence nouvelle qu'il était presque surpris d'exercer et il en remerciait Annette par les plus tendres égards. Il trouvait un attrait inépuisable à la contempler disposant avec une prévoyante sollicitude les préparatifs pour le jour attendu. — Dans ces mille accessoires minutieux et charmants, les détails du petit lit, les toilettes diverses et graduées où elles parviennent à glisser des coquetteries dont nous n'avons pas l'idée, et qu'une autre mère va dépister du premier coup d'œil, — au milieu de ces précautions infinies, soins délicats, labeurs infatigables et presque futiles, prodigués à un petit être tout grave et insensible, on dirait presque que les très-jeunes femmes cherchent encore et poursuivent le jeu enfantin des pen-

sionnats. Chaste et touchante duplicité, vous retrouverez dans la mère sérieuse, recueillie, la jeune fille avec sa candeur d'enfant et l'auréole de sa virginité.

Annette s'efforçait de regarder l'avenir avec confiance : elle avait rappelé sa gaîté d'autrefois qu'adoucissait une teinte de mélancolie. Elle avait d'un coup rompu avec les habitudes brillantes du monde où M. de la Mothe-Houdan l'avait d'abord jetéeet où elle eût été à présent complétement étrangère, pour se consacrer tout entière, sans distractions, à l'unique pensée qui l'occupait. Hors Maurice, pour toutes relations de monde extérieur, elle n'avait plus que ses insignifiants rapports avec la femme de service qui l'approchait. Mais, dans cet isolement même, toujours douce et simple et d'une humilité digne, car elle était pénétrée du sentiment de sa position, elle était arrivée, par cette vie retirée et discrète, à obtenir dans la maison qu'elle habitait une considération qu'elle n'avait rien fait pour solliciter.

Madame Durosnel, dans son anxiété, avait fini par se lasser d'attendre la solution d'une situation trop prolongée et par se demander s'il n'était pas temps, pour rappeler son frère à l'ordre, de lui faire sentir un peu rudement, sans trop positivement s'expliquer encore, le joug qu'il paraissait vouloir oublier. Mais elle s'aperçut bientôt qu'elle ne réussissait ainsi qu'à lui donner de l'ombrage et à l'irriter. Elle

changea alors de ton une fois encore, renonça aux grands airs, et affronta sans scrupule sa rivale sur un nouveau terrain, bien résolue à accepter toutes les luttes. Là encore, ainsi qu'il arrive souvent, sous l'empire trop absolu des préoccupations personnelles, elle força les doses et dépassa le but. — Le répertoire des câlineries feminines est limité ; les variantes chez certaines femmes en sont à peine sensibles. Maurice fut amené à certains rapprochements où Annette ne pouvait manquer d'avoir l'avantage. L'empressement trop évidemment interessé de sa sœur, ses démonstrations affectées le gênaient ; sans qu'il pût encore se défier, il se trouvait constamment choqué par quelque chose de criard et de faux. Je ne craindrai de froisser aucune susceptibilité en ajoutant que l'âge et la figure de madame Durosnel, que, machinalement, Maurice s'avisa alors d'examiner à peu près pour la première fois, eurent leur part d'influence dans la prédilection qui le détermina. Le jeune et sincère visage d'Annette présentait un si radieux contraste ! Maurice venait se délasser auprès d'elle : — dans le joli nid d'Annette aimante et vraie, il se sentait là seulement heureux, libre, chez lui.

Yves continuait à Annette ses conseils et son amitié, Tout ce qu'il avait pu voir, en approfondissant cette âme régénérée, avait cimenté la réconciliation. Dans leurs entretiens, ils faisaient de grands projets d'éducation pour

l'enfant qui allait bientôt naître ; Annette s'était déjà préparée, par des études que pour elle on avait négligées, à ces premières leçons dont les lèvres maternelles peuvent seules donner les précieux et infinis commentaires. Pour instruire son enfant, elle s'était faite écolière.

Yves, lui, avait un grand chagrin. « — Quel malheur, disait-il, — et cette pensée se rattachait encore à des regrets qu'il ne pouvait oublier, — quel malheur que cet enfant se trouve justement avoir pour père un homme riche ! Je ne pourrai donc pas faire pour lui ce que le vénérable M. Lassagne a fait pour moi ! — J'aurais été si content de lui apprendre l'état d'horloger, ce bel état !... Jamais il ne m'eût quitté : j'aurais fait de lui le plus adroit et le plus brave ouvrier, et je lui aurais préparé plus tard cette noble satisfaction qu'éprouve un honnête homme devant une fortune amassée par son travail !...

— Et il eût été bien plus heureux peut-être, mon pauvre Yves ! » répondait Annette d'un accent profond...

Rien en effet n'était décidé, et elle attendait encore que M. de la Mothe-Houdan se prononçât sur le sort qu'il réservait à cet enfant, dont l'avenir reposait uniquement sur une promesse vague due à un élan de fugitive expansion.

Or, cette promesse — Annette ignorait cela — n'a-

vait jamais voulu dire autre chose que ce qu'elle avait dit : Maurice la prenait à la lettre, comme le jour où elle lui était échappée. Il avait eu assez de mal pour se décider alors à ne pas quitter une maîtresse, désormais embarrassante, en la désintéressant par quelques sacrifices. Il comptait ne pas l'abandonner, avait-il dit; mais entre cette résolution négative et un mariage, il y avait un abîme. Pouvait-il penser qu'Annette eût l'espoir que jamais il lui donnerait son nom ?

Il s'en tenait à ne pas choisir officiellement entre les exigences de la société et cette liaison, à se laisser flotter entre sa famille et cette autre famille qu'il s'était donnée, jouissant au jour le jour des voluptés intimes et calmes qu'il y trouvait.

Annette n'osait toucher à cette question si grave, car elle pressentait bien que tous ses projets, toutes ses espérances n'étaient qu'un édifice de cendres, prêt à s'écrouler si on l'effleure... Elle bornait sa sainte ruse à enlacer Maurice dans des habitudes chères ; elle s'efforçait de l'intéresser par des communications, des initiations familières à un sujet — que de lui-même il n'abordait jamais.

Yves alors, dont la généreuse complicité s'ingéniait sans relâche, engagea vivement Annette à provoquer une explication décisive. Il ne consentait plus aux délais ni aux remises ; comptant quitter Paris au premier jour pour son voyage projeté, il demandait à partir rassuré,

le cœur tranquille... — Tranquille !... Yves ne disait pas tout : hélas ! il n'avait rien oublié, malgré ses efforts. Annette ne se doutait pas du supplice qu'elle infligeait chaque jour au malheureux ouvrier : il paraissait si calme, en effet, lorsqu'elle lui développait, avec les raffinements de son innocente cruauté, ses pensées, sa vie de chaque jour, — cette vie et ces pensées, dans lesquelles il n'était plus rien, lui, tout au plus qu'un ami que l'on savait assez fidèle pour en faire un confident. Elle ne soupçonnait pas que, de la rue, pendant les longues heures des soirs, un regard ardent sondait l'espace derrière ses fenêtres éclairées, et que l'âme d'Yves la suivait et était avec elle dans cet appartement où il n'avait jamais pénétré... — Yves avait grande hâte de partir, d'aller chercher au loin la force qui l'abandonnait auprès d'Annette.

Lorsqu'il lui eut annoncé ce qu'il exigeait d'elle, — à l'idée d'interroger M. de la Mothe-Houdan sur cette question de mort ou de vie, question imminente qu'elle voulait toujours éloigner, — Annette eut peur...

Cependant, du côté des Durosnel, cette même question allait être attaquée, et là, pour Maurice, l'explication devait être bien autrement embarrassante. — Madame Durosnel, étonnée de cette persistante résistance opposée à ses manœuvres, venait d'apprendre quel lien nouveau attachait son frère à cette créature, qu'elle avait toujours si pieusement exécrée.

Cette nouvelle lui porta le coup le plus sensible ; la sœur était vaincue ! Maurice, soumis pour toujours à une influence perfide, allait frustrer ses neveux d'une fortune attendue et caressée dans tout le calme de la certitude !... — Ce n'était plus le temps des observations amicales, des allusions détournées ; elle attaqua directement son frère avec violence, prononça les noms détestés, se répandit en reproches sanglants. Maurice, étourdi du choc, ne trouva rien à répondre à cet emportement, à ces humiliantes accusations, aux ironies impitoyables et outrageantes qui le traversaient pour arriver à une femme — qu'il aimait, après tout ! autant qu'il pouvait aimer. — Les blessures de l'amour-propre sont empoisonnées : Maurice emporta de cette scène, à laquelle le beau-frère assistait avec une irritante impassibilité, le plus amer ressentiment.

Un des moments les plus pénibles de la vie, une des épreuves les plus difficiles, c'est assurément lorsque l'homme se voit amené à rompre avec une affection sur laquelle il s'était accoutumé à compter. Le cœur saigne de toutes parts à ces séparations ; moins amer peut-être est le ressentiment contre l'ami perdu, pour les griefs de la rupture, que pour cette contrainte de ne plus l'aimer où il vous réduit. Lorsque cette affection est née de la famille, du sang, et à mesure que l'on est plus avancé dans la vie, le déchirement est plus douloureux ; n'est-ce pas encore peut-être qu'il vient se joindre alors

aux souffrances de la blessure un vague sentiment de crainte à voir démanteler autour de soi cette protection de tendresse sur laquelle on se confiait ? L'homme se pénètre de sa faiblesse à cet instant où il se voit prêt à marcher seul. — Maurice était incapable de se soumettre facilement à cette secousse ; il en fut accablé et ce fut Annette qui en subit le contre-coup, car les chagrins de cette nature sont les plus égoïstes de tous. Il faisait retomber sur Annette la responsabilité de son mal, aveuglé qu'il était encore, dans sa trop noble confiance, sur les secrètes et véritables causes qui l'avaient déterminé. Elle supporta avec résignation les regrets dolents et répétés, les récriminations que Maurice ne pouvait préciser, — se réservant la seule consolation d'aller verser ses plaintes dans le sein d'Yves.

Yves l'engageait à laisser passer l'orage indifféremment, sans chercher à le conjurer ; mais elle était loin d'obéir à ce conseil. Aussi bien, bonne et dévouée, elle s'efforçait de soutenir Maurice contre un mal dont elle souffrait en lui, avec lui ; elle tâchait d'adoucir et d'atténuer ce mal, dont l'effet pourtant ne pouvait être que propice à ses propres intérêts qu'elle oubliait. — Et il arrivait, loin de là, que ces calmants irritaient Maurice, semblable à tous les esprits faibles qui s'exaltent lorsqu'on les veut apaiser. Il y trouvait, au contraire, — et Dieu sait si la pensée d'Annette était loin de ce but ! — comme un prétexte à se retrancher derrière la justice

de ses griefs et les droits offensés de sa liberté. Tout en échappant chaque jour peu à peu à l'influence des conventions et des devoirs des relations pratiques, il puisait dans les vaines tentatives d'Annette le sentiment toujours nouveau de sa personnalité et de l'indépendance.

Vers ce temps-là, l'heure venue, Yves annonça à Annette, à qui sa santé ne permettait plus que de rares sorties, son départ pour la Suisse. Par une coïncidence d'heureux à-propos, le maître horloger chez qui il travaillait partait lui-même dans l'intention d'établir avec Genève des relations commerciales. Il avait offert à Yves de l'emmener, non sans lui laisser deviner qu'à ce voyage se rattachaient, dans son intention, certaines combinaisons tout à l'avantage de l'ouvrier dont il avait su apprécier la probité et l'intelligence.

La nouvelle de ce départ consterna Annette comme s'il n'eût pas été depuis longtemps prévu et annoncé.— Elle fit un mouvement instinctif pour s'approcher contre Yves, et les larmes aux yeux :

— Que vais-je devenir si vous me laissez ?... dit-elle.

Yves, attendri lui-même sans en pouvoir mais, lui répondit que c'est un devoir de profiter de pareilles offres quand elles se présentent. — Pour lui-même, il n'était que temps de s'éloigner... — Il n'ajouta pas non plus que les efforts de sa modeste ambition étaient inspirés encore par une pensée secrète : plus d'une fois il s'était dit qu'il lui fallait au plus tôt se trouver prêt à

parer à il ne savait quel événement — dont il voulait toujours repousser l'appréhension vague...

Il saisit les mains d'Annette.

— Vous ne croyez pas, mon amie, lui dit-il, que je partirais si j'avais quelque inquiétude présente sur votre sort. — J'aurais préféré, il est vrai, emporter la satisfaction de le savoir assuré sans retour et régularisé ; mais il eût été peut-être imprudent dans ces dernières circonstances de vouloir brusquer une détermination qui maintenant, j'en ai l'espoir, arrivera d'elle-même à son heure. M. de la Mothe-Houdan — (c'était la seconde fois seulement qu'Yves prononçait ce nom qui avait toujours trop coûté à ses lèvres) — est à votre point de vue dans le meilleur esprit qu'il nous soit permis de désirer. Ne changez rien à votre conduite vis-à-vis de lui : restez ce que vous vous êtes montrée, douce et attachée, — et vous verrez qu'à mon retour les choses auront pris un tout autre aspect.

Il ne croyait pas dire si vrai !...

— Mais votre voyage sera long ? reprit Annette que rien ne rassurait.

— Non, répondit Yves, — qui n'avait qu'un aperçu assez confus des projets de son patron. — Il avait, au surplus, obtenu un délai qui lui permettait d'attendre, ainsi qu'il le fit entendre à Annette, le dénoûment prochain de la crise où elle se trouvait.

Yves put en effet partir bientôt. Quelques jours après cette conversation d'adieu, Annette était mère. — L'at-

titude de Maurice en cette occasion fut parfaite ; il prodigua les soins les plus tendres et les plus attentifs. — Mais la mère l'empêchait de voir l'enfant ; — et cette enfant même qu'elle baigna des plus douces larmes ne vint pas soulager les anxiétés d'Annette. C'était une fille : et Annette se disait que les obstacles lui seraient plus difficiles à surmonter, qu'elle ne pourrait, comme elle se l'était promis, invoquer avec autant d'autorité auprès de M. de la Mothe-Houdan cette nécessité, qui passe pour être plus sacrée, de légitimer la naissance d'un fils.

L'événement se serait d'ailleurs accompli sans autre péripétie si un accident n'était venu affecter péniblement Annette. Elle reçut, coup sur coup, deux lettres anonymes. — Ces lettres, de la même écriture toutes deux, renfermaient, comme toujours, des injures terminées par des menaces terribles. On traçait à Annette un tableau repoussant de sa vie actuelle et passée, avec une crudité d'expressions qui lui avaient été jusqu'alors inconnues : on l'écrasait impitoyablement sous la faute qu'elle avait déjà si chèrement payée. On lui demandait avec une sanglante dérision si elle comptait sérieusement se faire épouser par M. Maurice ; auquel cas on voulait bien la désabuser en lui rappelant d'abord qui elle était et qui était M. de la Mothe-Houdan, en lui faisant part des intentions de celui-ci, — intentions attestées par les propos authentiques qu'il avait tenus en nombreuses circonstances, et que la lettre n'oubliait pas

de consigner pour la complète édification d'Annette.

L'effet d'une lettre anonyme quelle qu'elle soit, et même inoffensive, — celles-ci sont si rares ! — est toujours assuré. Ceux qui ont le lâche courage de se livrer à cet ignoble passe-temps de coupe-jarrets peuvent jouir d'avance, en toute confiance, du saisissement, des moiteurs de la victime. — Dans la position d'Annette, les lettres qu'elle reçut étaient calculées peut-être sur la plus odieuse présomption, car l'effet pouvait en être homicide. Elles jetèrent Annette dans une stupeur palpitante qu'heureusement la réflexion vint calmer à temps. Annette brûla ces lettres sans en parler à Maurice de peur de l'affliger inutilement, et prit le parti de refuser désormais toute correspondance. — Mais elle trouva sur sa cheminée même, un matin, alors qu'elle commençait à se lever à peine, une troisième lettre plus atroce encore que les premières. — Annette était sûre de sa domestique : quelle malice infernale et acharnée la poursuivait ainsi, et sur qui faire tomber le soupçon ?...

Cette dernière lettre, Maurice la surprit avant qu'Annette eût pu la lui cacher — et il n'hésita pas : il accusa son beau-frère. Réellement je ne saurais dire si Maurice se trompait ou non ; mais, quoi qu'il en fût, il saisit avec une sorte d'avidité cette occasion qui venait spécialiser, pour ainsi dire, toutes les rancunes amassées en lui contre Durosnel depuis leur brouille. C'était le Durosnel qui avait tout fait ; c'était le Durosnel, et Maurice n'en

doutait pas, qui avait été l'unique auteur du différend qui s'était élevé entre sa sœur et lui. Comme s'il n'eût pas osé directement s'attaquer à sa sœur, aller droit à cette cause première, c'était à Durosnel qu'il voulait s'en prendre de toutes ces offenses. Cette fois encore il reconnaissait la main : — eh ! quel autre que cet homme de basse origine, de nature envieuse, pouvait être capable d'un aussi lâche procédé? Annette le détourna en vain de cette pensée : la colère de Maurice s'exaspérait, son indignation soulevée s'augmentait de toute la compassion affectueuse qu'il éprouvait pour une femme souffrante et qui ne pouvait même pas recevoir debout le coup dont on la frappait.

Dès lors germa dans Maurice le désir de la vengeance : — un moyen se présenta à lui, qui la lui offrait bien complète ; quelle blessure plus sensible pouvait-il porter au cœur de Durosnel que de lui retirer tout à coup cette fortune qu'il avait autrefois mise dans ses mains? — Maurice ne pensait pas à sa sœur dans cette détermination ; ou, s'il y pensait, peut-être trouvait-il là comme une revanche de sa longue sujetion ; mais il se concentrait d'abord sur un seul des effets qu'elle devait produire et il voyait avant tout que l'instant semblait être choisi pour sa haine, le traité qui unissait ses intérêts à ceux de son beau-frère étant au moment d'être renouvelé. — Avant qu'Annette, qui redoutait pour Maurice, dans un cas aussi grave, tout parti extrême et d'irrévocable effet et qui tremblait toujours de se voir

entre sa famille et lui, -- eût eu le temps de lui présenter quelques observations, Maurice avait déjà annoncé ses intentions à son beau-frère.

Et il ne s'était pas trompé ; — il jetait dans les affaires de la maison Durosnel un terrible embarras. Maurice atteignait même plus loin qu'il n'avait pu se l'imaginer : M. Durosnel préparait depuis deux années une vaste opération, dans laquelle il avait engagé une grande partie de ses capitaux qui devaient sommeiller encore plusieurs mois. Cette entreprise, trop lourde pour ses seules forces, et pour laquelle il avait dû contracter des associations ramifiées, s'écroulait désastreusement si la menace de M. de la Mothe-Houdan se réalisait. Lors même que leur séparation fût survenue dans le cours ordinaire et régulier de ses affaires, Durosnel comprenait bien que de pareilles secousses ont leur ébranlement et leur portée ;—il avait calculé déjà quelle atteinte pourrait recevoir son crédit.

Connaissant le caractère de Maurice, il ne désespérait pas, malgré la forme absolue de la déclaration que celui-ci lui avait transmise, de le voir revenir sur un premier mouvement. Maurice n'attendait qu'un mot : la plus insignifiante démarche de madame Durosnel eût suffi peut-être pour le ramener ; — mais l'orgueil de la dévote, le ressentiment de sa domination méprisée pour la première fois, la conviction d'avoir pour elle la raison et le bon droit de son devoir accompli, l'empê-

chaient de provoquer un retour — qu'elle attendait d'ailleurs spontanément de son frère, en toute confiance. Elle arrêta même son mari, tout disposé à faire en son propre nom les premiers pas : Maurice ne devait-il pas avoir hâte de venir se faire pardonner ? Durosnel ne se soumit pas sans résistance ; mais, en même temps et en tout cas, pour parer d'abord dans l'opinion le premier effet d'une scission annoncée, il commença à ébruiter dans le monde commercial les motifs, jusque là cachés, de la rupture. Il eut soin de gémir partout sur son malheureux beau-frère, — ensorcelé, disait-il, par une fille de rien ; — il déplorait de toutes ses forces l'aveuglement de Maurice qui se brouillait avec des parents dévoués, pour de justes observations inspirées par son intérêt seul. Il chargea énormément, comme de raison, Maurice, contre lequel il n'y eut qu'une voix. — La figure attristée de madame Durosnel, ce que tout le monde savait de sa tendresse sans bornes pour Maurice, le respectable motif qui avait dicté ses avis de sœur, avis que Maurice avait reçus avec une si inintelligente et déplorable irritation — étaient là pour attester encore combien il était coupable vis-à-vis d'une si digne famille. — Pendant que se développait préalablement cette stratégie, Durosnel s'occupait activement de donner satisfaction à son beau-frère sans compromettre, en retirant les fonds exigés, la grande spéculation qu'il avait tentée, ni froisser, s'il était possible, le moindre de ses autres intérêts.

Pour gagner du temps, il offrit d'abord à M. de la Mothe-Houdan des marchandises. Il ne comptait pas les voir accepter ; c'eût été trop de bonheur, car il n'ignorait pas, alors, tout le parti qu'il y aurait eu à tirer de l'ignorance de Maurice en ces matières. — Maurice refusa péremptoirement et renouvela sa mise en demeure d'une façon tellement pressante que Durosnel vit qu'il fallait s'exécuter et se résoudre à demander au crédit ce dont il avait besoin pour sortir de cette difficulté. Madame Durosnel, quoi qu'il pût dire, s'obstinait dans l'immobilité et la roideur d'attitude qu'elle avait d'abord prise.

La réputation de la maison de M. Durosnel était assez bien établie pour qu'il ne doutât pas à première vue de réussir dans cet emprunt, sans découvrir même à quel moyen il avait recours. En homme de ressources qui cherche à tirer quelque fruit d'une mésaventure inévitable, et pour être plus madré que le renard qui se résout à abandonner simplement sa queue, Durosnel se dit que le sacrifice qu'il s'imposait devait lui rapporter tout au moins ce résultat de mieux asseoir dans l'opinion publique, au lieu de l'ébranler, une maison comme la sienne. Il n'eût pas été mauvais en effet de faire dire : « Voyez comme les Durosnel ont les reins solides ! comme ils ont porté ce remboursement ! Il n'y paraît même pas. »

Mais il rencontra des difficultés inattendues. C'était une fin d'année et M. Durosnel tombait dans un de ces

moments où, sans causes apparentes le plus souvent et sur toutes les places, les affaires se resserrent par quelque subite panique et les capitaux disparaissent. — Il arrivait en outre que l'industrie drapière spécialement se trouvait alors alarmée d'une grande question économique qui commençait à s'agiter : on disait qu'à l'exemple du gouvernement anglais, le ministère avait l'intention d'abaisser les tarifs protecteurs, et les spéculateurs paraissaient avoir quelques raisons de supposer que le premier essai d'application de cette mesure serait supporté par les tissus. — Si ce bruit était fondé, si les draps étrangers devaient bientôt lutter en libre concurrence sur notre marché avec les produits français, une révolution, dont on prévoyait diversement les résultats, était imminente dans les intérêts qui se rattachent à cette industrie. Cette révolution, M. Durosnel devait plus qu'un autre l'appréhender, sa fabrique, comme la plupart des usines du Limousin, produisant principalement ce qu'on appelle dans le commerce — des *droguets* — et d'autres espèces inférieures, de fabrication trop facile pour que la France ait pu s'en réserver le monopole. — Les confrères de M. Durosnel, qui le savaient encombré, l'attendaient là.

Au lieu de trouver sous sa main ce qu'il cherchait, Durosnel se vit donc forcé de tenter successivement plusieurs essais infructueux à Paris et à Limoges, et de découvrir ainsi ce qu'il avait intérêt à cacher; le premier effet dont il avait voulu se prévaloir par contre-partie

était donc manqué. En poursuivant sa recherche, Durosnel commença à s'effrayer sérieusement de l'issue de cette affaire, et il tâcha de nouveau, mais en vain, de vaincre la résistance de sa femme, — moins décidée que jamais à céder. — Les plaintes qu'il répandit contre Maurice n'en furent que plus amères; car à mesure que ses craintes augmentaient, la passion se mettait de la partie : « La conduite de mon beau-frère vis-à-vis de nous est indigne, disait-il partout. C'est nous qui lui avons fait cette fortune qu'à présent il nous retire, sans respecter même les formes les plus vulgaires, brusquement, brutalement, sans s'inquiéter s'il ne va pas, par un déplacement aussi considérable, jeter quelque trouble dans des intérêts qui lui sont si proches et que tout lui devrait faire un devoir de ménager. — Mais il ne peut manquer de trouver sa punition dans le mal même qu'il veut nous faire : incapable qu'il est de conserver seulement cette fortune, loin d'être à même de la faire fructifier, car sa coopération dans nos affaires était tout illusoire, il va la gaspiller dans le plus scandaleux désordre, pour une fille méprisable dont il serait le père, et qu'il a été chercher on ne sait où!... »

Durosnel n'oubliait qu'une seule chose dans ses doléances : — c'était que si les capitaux de M. de la Mothe-Houdan entre ses mains s'étaient effectivement améliorés, ils avaient d'abord servi à le sauver.

Un proverbe dit que les oreilles vous tintent quand

on parle de vous quelque part. Je serais assez porté à croire que ce n'est là qu'une parabole pour signifier que ce que l'on dit de vous, le mal surtout, vous est toujours définitivement rapporté. — Maurice s'exaspérait des propos tenus par son beau-frère : les représentations stimulées ou officieuses de quelques amis achevaient de l'ulcérer. — « Vous devez beaucoup à votre famille, lui disait-on, votre sœur vous aime tant ! votre beau-frère est un si honnête homme ! Qu'allez-vous faire ? Réfléchissez, — afin de ne pas avoir à vous repentir par la suite ! »

Ce qui irritait surtout Maurice, c'était de voir colportées et affichées sa vie intime, ses relations avec Annette, — péchés véniels sur lesquels le monde consent assez volontiers à fermer les yeux, tant qu'on ne s'avise pas de les déclarer ouvertement. On avait arrangé pour le lui prêter un rôle presque niais et assurément des plus ridicules : le thème ne pouvait manquer de commentaires. Maurice, aigri, harcelé, tressaillant à ces mille piqûres d'autant plus sensibles que l'on n'en peut tirer une vengeance directe, ne pouvait s'empêcher d'en témoigner son impatience à Annette qu'il accusait, en lui-même, comme cause première. Quoiqu'elle souffrît de ces injustes représailles, Annette les supportait avec abnégation et en silence, de peur d'envenimer les choses ; mais elle sentait en ce moment plus cruellement que jamais l'absence d'Yves, qui, par ses bonnes paroles, aurait soutenu sa résignation. Pour oublier ces

amertumes, elle se réfugiait et s'absorbait dans les soins et les tendresses maternelles, consolations puissantes, généreux dédommagements. — Et encore bien eût-elle pu, si elle avait été capable alors d'envisager autre chose que le triste état de M. de la Mothe-Houdan, trouver quelque adoucissement dans cette espèce de consécration publique de leur situation réciproque inavouée jusque là.

Tant d'émotions violentes et continues avaient entièrement changé le caractère de Maurice, et sa physionomie en portait l'empreinte. Annette ne retrouvait plus en lui ce calme noble, ce geste large et imposant, cette parole châtiée et élégante, tout ce séduisant ensemble d'autrefois. Maurice avait perdu en quelque sorte toute symétrie : c'était à présent un homme irascible et sombre, de maladive humeur, oubliant de s'arrêter devant une expression dure. — Ces épreuves semblaient vivifier le dévouement d'Annette : elle était presque étonnée de se découvrir pour Maurice une affection aussi ardente et qu'elle n'avait pas encore ressentie. Maurice était malheureux, — et Annette obéissait sans s'en rendre compte à ce sublime instinct de la femme qui sollicite et brave les douleurs, trouve toute sa force dans sa faiblesse même, et va chercher sa récompense dans la tâche pénible qu'elle est heureuse de s'imposer.

Elle eut encore à s'effrayer d'une nouvelle alerte. Maurice s'avisa subitement de la plus fatale résolution, ins-

pirée par l'espèce de défi que lui avait porté Durosnel de poursuivre dans l'industrie les commencements heureux qui avaient si bien servi sa fortune. Maurice, à cette accusation d'impuissance, et s'attendant encore peut-être, d'après les premières offres de son beau-frère, à se voir forcé d'accepter, faute de mieux, une partie du remboursement en marchandises, — Maurice s'emporta à l'idée d'accepter le défi, d'élever trône contre trône, et d'anéantir le Durosnel par ses propres armes. Le sentiment de sa supériorité sur Durosnel lui ôtait tout doute sur son aptitude commerciale, et il était convaincu du triomphe.

— Oui ! s'écria-t-il en prenant tout à coup entre ses mains son enfant par un mouvement qui effraya Annette, — oui, je donnerai à cette enfant des richesses qui les écraseront et les feront sécher d'envie ! Ses deux cousins ne seront pas même un jour dignes de la servir !

Annette s'efforça de calmer cette exaltation :

— Si votre beau-frère est un ingrat, mon ami, — lui dit-elle d'une voix douce et pénétrante, — abandonnez-le à lui-même et ne pensez plus à lui. Que ferez-vous, mon cher Maurice, des satisfactions d'une vaine vengeance ? — Vous êtes assez riche : vivez donc pour vous-même, conservez votre liberté, oubliez les tourments que l'on vous cause, — et soyez heureux !

Elle réussit difficilement à lui faire abandonner ce projet et attendre la solution du différend qui lui coûtait, à elle aussi, tant de peines. Elle souhaitait, plutôt

qu'elle n'osait l'espérer, une réconciliation, sans ignorer pourtant qu'elle aurait tout à en redouter.

Enfin Maurice reçut un jour une lettre de sa sœur. — Sa main tremblait en rompant le cachet... Lorsqu'il eut fini de lire, il tendit la lettre à Annette :

— Tiens ! dit-il, regarde !

Madame Durosnel annonçait à son frère l'impossibilité absolue, que M. Durosnel avait dû à la fin s'avouer, de réaliser les fonds réclamés. « Elle exposait franchement, disait-elle, cette impossibilité, et elle demandait à Maurice ce qu'il allait décider. Il était à sa disposition de compromettre gravement une maison honorée jusqu'alors : mais s'il n'avait pas tout à fait oublié que cette maison avait été la sienne, s'il se souvenait encore de l'amitié d'une sœur qui n'avait pas un seul instant cessé de penser à lui depuis le jour malheureux où cette amitié même, peut-être imprudente ou exagérée, les avait séparés, — il était attendu avec l'impatience la plus ardente. — Avec quelle joie on apprendrait de lui qu'il consentait à ensevelir dans un éternel oubli ce déplorable dissentiment... »

Annette leva alors les yeux sur Maurice. Il était bouleversé :

— Eh bien, lui dit-elle heureuse, — allez vite !...

— J'étais bien sûr de ma sœur ! dit Maurice avec enthousiasme. Voyez si je me trompais !

Il n'avait pas besoin du mot qu'Annette avait prononcé : il courut à Meudon. — On le reçut à bras ouverts : ce furent les plus doux épanchements. Chacun voulait s'accuser seul ; on revenait sans cesse sur ce qui s'était passé pour se répéter qu'on n'en parlerait plus.

Maurice passa une heureuse journée !

VII

Maurice, ravi, jouissait des douceurs de ce raccommodement. Devant les prévenances, les tendresses de sa sœur, il avait oublié aussitôt son ressentiment contre Durosnel, auquel il avait généreusement serré la main. Il était presque attendri lorsqu'il venait raconter à Annette les attentions délicates, les soins dont sa sœur le comblait : il avait retrouvé cette excellente sœur plus aimante encore, plus ingénieusement tendre qu'autrefois. Elle voulait accepter désormais Maurice tel qu'il lui plaisait d'être, et sans la moindre arrière-pensée de blâme : ses préventions contre un penchant où son frère, en fin de compte, trouvait sa satisfaction, n'avaient déjà que trop coûté à son cœur. Elle avait eu même cette inspiration exquise de faire à Maurice la plus charmante

querelle sur ce qu'il n'avait pas encore pensé à brûler la lettre où elle sollicitait son retour, et elle avait voulu anéantir aussitôt, avec cette lettre, le dernier souvenir de leur querelle.

Lorsqu'il fallut parler affaires, Maurice rougit. C'était lui rappeler un reproche qu'il s'était déjà trop adressé. — Il s'empressa d'accorder de cœur, et tout honteux de paraître seulement écouter les explications de son beau-frère, les délais et arrangements que celui-ci lui proposa. Il eût certes bien volontiers rengagé de nouveau les capitaux qu'on s'engageait à lui rendre dans un bref délai.

Mais Durosnel ne les aurait pas acceptés. — Il avait d'autres projets.

Annette croyait que tout nuage était, de cette part, à jamais dissipé, et cette pensée l'empêchait de se plaindre des fréquentes absences de Maurice.

Tel était l'aveuglement de Maurice qu'il ne s'aperçut pas dès l'abord du changement qui survint dans les manières des Durosnel à son égard dès qu'il eut irrévocablement consenti aux attermoiements sollicités.

Le refroidissement de Durosnel fut, du reste, gradué : il fallait se donner tout le temps d'assurer le coup qu'ils préméditaient. Mais à mesure que l'on approchait du dénoûment, ce refroidissement se manifesta par des procédés tellement significatifs que Maurice dut enfin s'alarmer. Il s'examina, il chercha quelle pouvait être la

cause d'un pareil changement ; l'accueil que reçurent ses instances et ses plaintes timides le navra.

Maurice s'était livré tout entier en toute confiance : à ce rapprochement, il avait retrouvé sa tranquillité d'esprit perdue, — et il se voyait souffrir d'une désunion nouvelle, plus douloureuse par cela même qu'il n'en pouvait pénétrer les causes. L'imprudent avait cru que les Durosnel lui pardonneraient l'anxiété où il les avait jetés et que l'orgueil de sa sœur pourrait perdre la mémoire d'une humiliante concession. — Il fallut bien qu'il cédât enfin devant les réceptions glaciales qu'on s'appliquait à lui ménager : il se replia sur lui-même avec le profond chagrin d'une âme froissée et non sans inquiétudes sur les intentions réelles de Durosnel.

Le temps se passa, et arriva enfin le jour où les deux intérêts réunis allaient être définitivement séparés. La dernière transaction était établie sur des bases simples et sans interprétation, et elle semblait devoir garantir l'impossibilité d'une contestation quelconque.

Mais Durosnel avait eu le loisir d'arranger des difficultés — qui apparurent tout à coup.

Ces difficultés ne portaient pas sur l'impuissance d'exécuter les engagements pris. Durosnel avait triomphé des dangers de sa position première, et la grande entreprise sur laquelle il comptait, arrivée à maturité, lui avait donné de magnifiques résultats. Il était donc largement en mesure de satisfaire son associé. — Mais,

indépendamment de comptes particuliers sur lesquels il se fondait pour réduire préalablement les prétentions de Maurice, il n'avait pas manqué de se dire qu'il serait d'une gestion bien inhabile de se dégarnir de numéraire, tandis qu'il pouvait offrir, pour la majeure partie de la somme réclamée, des valeurs équivalentes. Or, M. de la Mothe-Houdan ne pouvait refuser des effets garantis par sa signature première, effets que M. Durosnel mettait à sa disposition.

Pour comprendre la stupeur dans laquelle tomba Maurice à cette offre, il est nécessaire de savoir comment ces effets souscrits par lui se trouvaient entre les mains de Durosnel.

Ce manufacturier, ainsi qu'il arrive trop souvent dans les affaires, s'était vu, à la suite de quelques commotions commerciales, dans la nécessité de suppléer à son insuffisance du moment par les ressources fictives du crédit. Maurice, que son désintéressement et l'affection fraternelle identifiaient trop complétement aux intérêts de la maison Durosnel, s'était prêté à ses besoins, sans défiance ni scrupule, pour l'aider à franchir des embarras passagers. Maître de propriétés encore considérables indépendamment des capitaux placés sur la maison de son beau-frère, dans un pays où son nom était vénéré depuis deux siècles, ce nom avait cours comme l'or. — En d'autres circonstances, et peut-être même sans une nécessité pressante, le Durosnel fit appel à la complaisance de M. de la Mothe-Houdan. Il arrivait seulement

ensuite que ces valeurs une fois émises, le fabricant n'avait même pas à prétexter des difficultés, des nécessités de renouvellement, pour se dispenser de les faire rentrer aux mains d'où elles étaient sorties, car Maurice se reposait sur lui, avec la plus généreuse confiance, du soin personnel de les retirer. — Or, M. de la Mothe-Houdan n'était pas, à proprement parler, l'associé de la maison Durosnel dont la raison eût pu être engagée, dans ce cas, par sa signature : il n'en était que le commanditaire. Donc pas d'équivoque, pas d'interprétation possible sur la valeur expresse, absolue, légale de ses engagements personnels. — Et c'était ces billets, conservés par le Durosnel, que celui-ci représentait en ce moment.

La plus grande partie de la fortune de M. de la Mothe-Houdan se trouvait ainsi compromise, et cela le touchait moins encore que l'impudence d'une telle infamie. — Pâle d'indignation, il fit appel aux souvenirs de sa sœur même, car ces arrangements secrets ne s'étaient pas conclus sans qu'elle en eût eu quelque connaissance, et Maurice se rappelait qu'ils avaient été parfois traités en sa présence.

Mais madame Durosnel, — étrangère aux affaires, — se trouvait avoir oublié ces souvenirs que son frère invoquait. Elle répondit froidement que sa mémoire ne lui rappelait rien.

Etait-ce vrai? Etait-elle complice? Cet égoïsme si

féroce à garder les intérêts de la famille, — dans ces familles, le mari et les enfants chassent le frère dont on boirait le sang, — cet égoisme allait-il jusqu'au crime ? — Cette femme, dévote sans moralité, osait-elle donc mentir devant Dieu pour des biens terrestres ? Ou bien était-elle poussée par cet aveugle et vorace instinct qui se ment à lui-même, en toute conscience, fort de s'appuyer sur le sentiment pharisaïque du devoir ? — En cette impénétrable alternative, Durosnel lui-même interrogé n'eût su que répondre.

Maurice était attéré. Les écailles lui tombaient enfin des yeux, et le mépris et le dégoût tuaient en lui tout vain reste d'égards ou de considération. Le procès que Durosnel avait voulu provoquer s'engagea, et ce fut Maurice qui supporta l'odieux de l'initiative. Il le comprit : mais qu'était un grief de plus ?

Les Durosnel furent presque intimidés d'abord par l'incroyable ardeur avec laquelle Maurice attaqua l'affaire. Ils virent bien que, cette fois, le révolté serait irréconciliable et qu'il fallait s'apprêter à une guerre à mort.

Annette, que cette catastrophe venait arracher au laborieux repos qu'elle avait à peine eu le temps de goûter, dut détourner une partie de ses préoccupations maternelles pour s'inquiéter du paroxysme alarmant où se

trouvait Maurice. Surcroît de craintes : Maurice s'acharnait sans trêve ni sommeil à la poursuite de ce procès son idée fixe. Il étonnait et effrayait ses gens d'affaires assiégeant son avoué, apportant chaque jour à son avocat un nouveau dossier chaque jour plus volumineux. Poussé à bout et rappelant tous ses ressentiments passés, blessé à la fois dans sa dignité, dans sa liberté, dans ses affections, dans ses intérêts, — torturé par les plus perfides, les plus venimeuses atteintes, — tout son honneur se révoltant et se soulevant à cette dernière horreur, — dévoré par l'âcre soif de la vengeance, il s'y précipitait avec une violence sauvage : il invoquait le châtiment céleste lui-même !

Le jour du jugement, pendant l'audience, il attira tous les regards par son agitation. Tantôt assis, tantôt levé, lorsque enfin sa cause fut appelée, il interrompit son avocat au milieu du plaidoyer pour parler lui-même. Le président du tribunal fut obligé de le rappeler à l'ordre, et on eut beaucoup de peine à l'empêcher de se compromettre davantage.

Il perdit ; le cas était élémentaire.

Annette le vit revenir tout en désordre et dans une surexcitation extrême. Il n'entendait pas les quelques paroles qu'elle lui adressait et arpentait l'appartement à pas précipités. Son regard épouvantait Annette... Une plainte de l'enfant la fit retourner : aussitôt elle entendit un bruit retentissant : — Maurice venait de tomber roide

sur le parquet. — Au cri perçant d'Annette on accourut...

Quelques secondes plus tard et aucun secours humain n'eût pu sauver M. de la Motte-Houdan.

Mais les premiers soins, si prompts qu'ils fussent, ne purent le préserver des conséquences de cette atteinte : chez les complexions lymphatiques, ces secousses sont souvent plus redoutables encore que pour un tempérament sanguin. Maurice en quelques minutes avait vieilli de dix années ; il devait garder à jamais les traces indélébiles de l'attaque de paralysie apoplectique à laquelle il avait échappé : une hébétude vague éteignit son regard ; le tremblement des mains et quelque difficulté de s'exprimer, difficulté qui devenait plus pénible sous l'empire de la moindre émotion un peu vive, furent les seconds et incurables symptômes de son mal funeste.

Sa maladie fut longue et continua les rudes épreuves d'Annette. Son dévouement d'une admirable opiniâtreté se dédoublait entre ces deux êtres chers : Maurice, son enfant. — Quel enseignement pour quelque autre imprudente prête à s'égarer que le spectacle du rude martyre de cette jeune femme qui avait cru, elle aussi, choisir la vie la plus facile et la plus heureuse ! Quelle année venait-elle de passer, dans son sévère isolement, en proie à toutes les angoisses ! Et maintenant, jeune encore et belle, elle donnait ses

veilles à un malade abattu par la maladie et aigri par ses souffrances, vieillard avant l'âge, rempli d'exigences acerbes : elle en était arrivée, pour tout résultat, à se consumer, dans toute leur trivialité de détails, aux pénibles et ascétiques fonctions d'une sœur de charité!

Mais Annette ne pensait pas à elle-même...

La plupart des billets offerts comme valeurs réelles par Durosnel à son beau-frère, avaient été souscrits par celui-ci à Paris. Ç'avait donc été devant le tribunal de commerce de Paris que Maurice avait repoussé sans succès ces billets comme *sans cause*. — Ce n'était jusque là qu'une simple contestation entre deux intérêts différents, Maurice n'ayant pu se résoudre à appeler sur le mari de sa sœur le scandale d'un procès correctionnel, et il lui restait la ressource d'un appel en cour royale. — Mais, après son premier revers, cette faible et douteuse vengeance ne pouvait plus suffire à son âme ulcérée : foulant aux pieds tout lien qui pouvait l'attacher encore à une famille parjure, Maurice résolut de lancer contre son beau-frère une plainte en abus de confiance, réservant néanmoins cette dernière arme pour ne s'en servir qu'après avoir en vain tenté l'appel qui lui était réservé...

De son lit de douleurs Maurice appela de sa condamnation. A peine était-il en état de sortir, qu'il recommençait son implacable combat avec une animosité nouvelle.

Il vit confirmer la décision du premier tribunal.

Il faut dire ici, épisodiquement, que dans une de ses longues stations au palais, il se rencontra — pour la première fois depuis bien longtemps — avec Durosnel, dont la tenue toujours calme et modérée contrastait fâcheusement, pour les intérêts de Maurice ,avec l'exaspération habituelle de celui-ci. Maurice, hors de lui à cet aspect détesté, ne put retenir l'élan de son indignation, et provoqua son ennemi dans les termes les plus insultants. Durosnel recula et refusa le cartel. — Pouvait-il se battre contre son frère ? dit-il, — et il eut encore cette fois raison. — Nouveau levain.

Alors repoussé par ses juges, et comme si toutes ces déconvenues ravivaient sa haine, Maurice se prépara à accomplir son dernier projet, et pour mieux assurer sa vengeance, en même temps qu'il dresserait toutes ses batteries de ce côté, il voulut en appeler à la suprême justice de l'opinion publique. — Il rédigea un exposé de ses griefs contre les Durosnel : verbeuse amplification dont la chaleur passionnée et les invectives détruisaient comme à plaisir toute la portée. Les faits qu'elle renfermait auraient écrasé les Durosnel s'ils n'avaient été présentés avec cette funeste exagération.

Maurice commença à répandre par milliers cette circulaire à Paris, puis à Limoges, où il courut lui-même, ne voulant se reposer de ce soin que sur lui. Tout scandale porte son fruit, et, dans la situation où se trouvait

M. de la Mothe-Houdan vis-à-vis de sa famille, ses accusations claires et formelles présentaient, malgré les exagérations de la forme, un éclatant caractère. — La libelle de Maurice produisit un tumulte inouï : on s'arrachait la brochure dans Limoges; Durosnel se voyait démasqué et frappé au cœur de son crédit. — Alors enfin peut-être la dévote elle-même s'effraya de son œuvre. Etourdi par ce coup inattendu, et pressé de trouver quelque remède immédiat qui arrêtât en même temps l'intention ébruitée de Maurice de porter une plainte infamante, Durosnel pensa tout d'abord à un procès en diffamation. Il en parla à sa femme. — On pouvait intenter l'action à Limoges, où l'influence du manufacturier lui assurait le plus éclatant succès, sans compter même la certitude que donne partout la jurisprudence en ces matières.

— C'est un moyen, en effet, répondit madame Durosnel après avoir silencieusement réfléchi, mais il est encore insuffisant. — Si le gain de ce procès n'est pas douteux, vous allez éveiller une publicité nouvelle et dangereuse; et vous sortirez de là vainqueur, mais blessé... En outre, la plainte correctionnelle de Maurice suspendra, avant tout, votre action en diffamation... Il faut autre chose — ajouta-t-elle avec un regard sombre — pour réhabiliter complétement notre maison qui a ses envieux, déjouer les calculs de mon frère et nous soustraire à jamais à sa rage...

Son œil s'anima tout à coup.

— Et rien n'est encore irréparable! dit-elle. La fortune de M. de la Mothe-Houdan n'est pas perdue pour nos enfants...

Quelques jours après, madame Durosnel partit pour Limoges... — Elle ne se trompait pas, en effet; il était un moyen bien plus sûr!

Madame Durosnel fut accueillie à son arrivée avec des condoléances toutes sympathiques par la société dévote de la ville. D'avance elle avait compté sur cet appui, qui était de bon augure. — Son maintien et sa figure témoignait d'une tristesse amère et profonde quelque sceptique du parti indévot aurait peut-être bien pu tirer parti, au profit de la médisance, de cette espèce d'affectation à porter officiellement le deuil de son frère. Mais toute insinuation eût échoué devant le rempart qu'élevèrent autour de l'affligée ses bonnes amies, la femme du président, plusieurs épouses de conseillers à la cour et de juges, la sœur du grand-vicaire — et ses partisans de l'autre sexe qui venaient à la suite de ces dames. Cette propagande féminine, combinée et groupée, en province surtout, sur un mystérieux concours des intérêts les plus futiles en apparence et même les plus disparates, est toujours sur pied et prête de pied en cap, lorsque l'intérêt commun se trouve attaqué dans un de ses membres. — « Quel exemple des coups impénétrables de la Providence! disait-on, et sur quoi nous est-il permis de compter? Que manquait-i

aux Durosnel ? Ils étaient riches, considérés ; deux enfants leur étaient venus pour recueillir après eux l'héritage de ces prospérités ; tout allait à leurs souhaits, — et voilà que l'égarement d'un frère vient tout à coup empoisonner cette tranquillité et désoler cette famille hier si heureuse ! Combien avait raison l'abbé *** de dire que la vie ne nous a été véritablement donnée qu'un jour et qu'on l'achète le reste du temps qu'on en jouit !...

Parmi les soutiens les plus chaleureux de madame Durosnel était la femme du président, — femme influente qui était avec madame Durosnel à la tête de la coterie bigote. La présidente avait accaparé tout d'abord les épanchements de la douleur de madame Durosnel ; c'était en vérité un spectacle touchant de la voir, attentive et persistante, soutenir, consoler cette affliction qu'elle n'eût voulu quitter d'un pas. Le sujet de leurs entretiens était incessamment le même : quel autre eût pu les intéresser ! — Cependant, comme si elle se trouvait trop cruellement vengée de Maurice par cette désapprobation générale, madame Durosnel ne put s'empêcher de se plaindre un jour à son amie de voir accabler ainsi son malheureux frère. La présidente se récria, — et après l'avoir laissée dire :

— N'accusez pas mon frère, ma digne amie ! reprit madame Durosnel, et que votre affection pour moi ne vous rende pas injuste. Mon frère est bon, généreux, plein d'honneur : vous n'avez pu comme moi juger son

noble cœur. Il s'est laissé emporter par une irascibilité inconsidérée, et peut-être ai-je eu tort de n'avoir pas assez tenté tous les ménagements pour le ramener.

— Trop généreuse femme ! dit la présidente en lui prenant les mains, vous pardonnez les offenses et vous voulez encore vous accuser !

— Non ! reprit la Durosnel, mon pauvre frère serait près de moi comme autrefois en ce moment si je n'avais eu l'imprudence de le laisser à ses réflexions et d'attendre de lui-même son retour. Vous me faites meilleure que je ne suis : j'aurai peut-être un grand reproche à me faire un jour, — car, ajouta-t-elle comme pénétrée, notre malheur est plus grand que vous ne pensez...

— Que voulez-vous dire, au nom du ciel ? Vous me mettez dans une inquiétude mortelle...

— Oui, notre malheur est affreux, poursuivit madame Durosnel comme parlant à sa propre pensée — et puisse-t-on jamais n'en soupçonner toute l'étendue !

— Achevez, je vous en conjure...

Alors madame Durosnel, qui paraissait se défendre avec peine contre un irrésistible besoin d'épanchement, ne put résister plus longtemps et elle avoua ses tristes craintes. — Le caractère faible, irrésolu et parfois fantasque de Maurice avait dès sa jeunesse donné sur son état mental des inquiétudes qu'on avait depuis voulu oublier : une femme indigne avait pu en effet s'emparer par des manœuvres de cet esprit faible et l'ex-

plosion d'un mal longtemps concentré venait d'avoir lieu. Les derniers actes de Maurice, — ses transports extraordinaires,— ses épouvantables accusations contre son beau-frère, — la fureur qui éclatait dans son libelle décelaient trop sûrement la terrible atteinte !... On ne pouvait malheureusement plus douter lorsqu'on avait assisté aux premiers symptômes, à l'invasion de cette frénésie...

La présidente, de saisissement, joignait les mains. — Madame Durosnel alors voulut revenir sur une confidence qu'elle avait laissée échapper dans un de ces moments où le chagrin fait oublier les nécessités de la discrétion. — Si ce cruel secret venait à se répandre, quels effets en résulteraient pour l'infortuné Maurice, pour les intérêts maternels même de madame Durosnel ! Elle supplia son amie d'oublier ce qu'elle venait de dire. La présidente la rassura : — son amie pouvait-elle craindre de voir trahir une confiance ainsi placée, lorsque les conséquences d'un mot imprudent devaient être si pernicieuses ?... Ce serait trop indignement reconnaître une aussi belle et franche amitié !...

— Le lendemain, tout Limoges était au fait de la prétendue folie de M. de la Mothe-Houdan : cent histoires couraient sur cette nouvelle et s'embellissaient, en courant, de détails et de complications, toutes romanesques et sentant leur littérature, qui faisaient le plus grand honneur à l'imagination limousine.

Madame Durosnel se plaignit à son amie, qui nia : elle n'était pour rien dans ces bruits, — et on savait déjà depuis longtemps dans la ville, dit-elle, ce qu'elle avait appris seulement la veille de madame Durosnel.

Cet incident ne pouvait manquer d'amener à madame Durosnel la visite d'un certain magistrat, ami particulier du fabricant, — personnage fort pénétré de son importance et serviteur assidu de la dévote dont la vertu lui inspirait un respect stupéfiant. L'intimité familière dont une femme aussi parfaite et d'habitudes si réservées daignait l'honorer, formait son plus beau titre de gloire. Il se signait presque lorsque sa bouche s'emplissait du nom de madame Durosnel dont il eût canonisé les pantoufles. Avec la sévérité rude et craintive d'un serviteur dévoué qui parle à son jeune maître étourdi, il adressa des reproches à la femme de son ami : — la présidente se trouvait encore là.

— Comment ne m'avez-vous pas encore parlé de cela? dit-il. — Et Durosnel qui ne m'avertit de rien!— Mais cette affaire est très-grave, et vous êtes tout à fait dans votre tort. On ne doit pas laisser aller ainsi les événements au hasard dans une pareille circonstance. Vous êtes mère : vous avez à défendre des droits sacrés, et la loi vous donne les moyens de conserver dans votre famille une fortune qui lui appartient.

— Ne me parlez pas de cela ! murmura madame Durosnel abattue. Jamais je n'aurais le courage de proclamer notre malheur, cette honte!.

— Si ce malheur, — tout accidentel et personnel,

car votre famille est connue dans le pays, — poursuivit le magistrat, — si ce malheur de M. de la Mothe-Houdan était encore secret, je comprendrais peut-être, sans les approuver, vos honorables scrupules. Mais il est loin d'en être ainsi : ce mystère est aujourd'hui de notoriété publique. Vous avez à sauvegarder vos intérêts et les siens mêmes, — car il vous remerciera, s'il revient un jour à la raison, — et vous ne porterez aucun tort à votre frère en accusant une maladie que personne n'ignore...

—.... Et, poursuivit la présidente, vous aurez même la satisfaction d'excuser, par la divulgation de cette maladie, le scandale que les désordres de M. Maurice ont causé parmi les honnêtes gens.

— Cruels amis, dit la dévote émue, que me demandez-vous ?...

Après un silence :

— Et qui sait, reprit-elle avec une ironie amère, si on n'irait pas nous accuser d'avidité...

Ses deux interlocuteurs firent le même geste d'indignation, — mais c'était le président qui avait commencé...

— Qui oserait émettre un aussi odieux soupçon ? déclama-t-il. — Et ne serions-nous pas là, nous !

Les instances redoublèrent. L'argument des devoirs maternels fut surtout ramené avec une éloquence fort magnifique de la part du conseiller. — Mais on ne put rien obtenir de cette sœur sublime.

— M. Durosnel, dit-elle, avait pensé à ce que vous venez me proposer ; mais je lui ai répondu, comme à

vous, que mon cœur ne pourrait jamais se résigner à une pareille détermination.

C'était assez pour une première fois : — le courrier de ce jour emporta pour M. Durosnel une lettre de quatre lignes ; il fallait qu'il arrivât à Limoges — immédiatement.

A son tour il allait paraître en scène, et le terrain était assez bien préparé.

M. Durosnel fut de l'avis de tout le monde contre sa femme. — Voici peut-être, dit-il, le seul point sur lequel, depuis notre mariage, nous n'ayons pas été d'accord ; elle ne veut rien entendre.

La ligue générale contre madame Durosnel se fortifia, avec une nouvelle énergie, de l'assentiment du mari : chacun blâmait cet excès de délicatesse. — En même temps, les amis de Durosnel lui reprochaient de ne pas savoir vaincre une détermination si déraisonnable. — Force fut enfin à madame Durosnel de se soumettre et de laisser faire.

La demande en interdiction fut lancée près le tribunal civil de Limoges.

Il serait difficile de peindre l'effet que produisit sur Maurice l'assignation qu'il reçut à Paris. — Ce dernier coup lui manquait !... — Annette frémit : elle crut le voir succomber à une nouvelle attaque qui n'eût pas sans doute pardonné. Elle voulait le suivre à Limoges ; elle n'osa insister après un refus sec et absolu : trem-

blante, elle le vit partir le jour même sans délai ni préparatifs. A peine Maurice, dévorant son humiliation et en proie à toute l'indignation de sa haine, lui donna-t-il un adieu.

Annette alors sentit son cœur faiblir : le malheur, plus fort qu'elle, la terrassait. Elle n'avait plus qu'à craindre et elle devait tout craindre. Sa pensée ne quitta pas Maurice : déchirée par ses cruelles anxiétés, Annette oubliait presque sa fille...

Maurice s'était dit qu'il n'avait qu'à paraître à Limoges, que sa présence seule allait écraser, réduire en poudre ses ennemis. Par malheur, la prévention, — la prévention terrible ! l'avait devancé. Sa brusque arrivée étonna : l'étonnement, en province, c'est déjà de l'hostilité. -- « Encore un coup de tête ! » dit-on. De ses amis, les uns étaient passés aux Durosnel et les autres l'évitèrent ; il avait refroidi les plus dévoués par ses imprudentes violences. Au lieu de trouver l'accueil au moins impartial auquel il s'attendait, il vit que sa présence était embarrassante, que l'on cherchait à esquiver ses explications et ses plaintes. Chacun l'observait curieusement, à la dérobée. Ces mille regards, braqués sur lui avec une insultante et insupportable opiniâtreté, l'irritaient, comme les moucherons du lion, et lui portaient la plus sensible blessure. — Trop haut de cœur pour mendier ce qu'on lui refusait, la simple permission de se défendre, Maurice se replia sur lui-même et concentra les froids dédains qu'il ressentait de cette injustice stupide. — Il attendit avec impatience

le moment de se justifier d'une manière éclatante devant ses juges.

Il ne se doutait pas des amertumes qui lui étaient réservées là encore. Il avait arrêté qu'il se défendrait, cette fois enfin, lui-même, et, pour mieux assurer son éclatante réhabilitation, il s'était promis de modérer les élans comprimés de sa colère, de ne plus fournir d'armes contre lui. Ses juges, il les connaissait. Avec plusieurs d'entre eux il avait eu des rapports familiers. S'il ne pouvait, hélas! s'attendre à les trouver comme autrefois disposés à une bienveillance affectueuse, tout au moins n'avait-il pas de raison pour suspecter leur bonne foi et leur équité. — Lorsqu'il comparut dans la chambre du conseil, devant le magistrat chargé de l'interroger, lorsqu'il lui fallut répondre à une série de questions humiliantes, d'une puérilité honteuse, si simples parfois qu'elles en devenaient embarrassantes, Maurice soupçonna alors les difficultés réelles et effrayantes de sa position. Il sortit de cet interrogatoire, abattu, presque découragé. — Ce qu'il put apprendre des dispositions présumées des autres membres du tribunal et surtout sur le président dévoué aux Durosnel, ne dut pas contribuer à le rassurer.

Au grand jour de l'audience publique, la salle ne fut pas assez grande pour contenir un public nombreux et non moins impatient au dehors qu'au dedans : Limoges entier était là.

Lorsque Maurice parut, pâle et grave, tous les regards se portèrent sur lui. Ceux des assistants qui ne l'avaient

pas revu depuis l'année précédente, témoignaient leur étonnement du changement de ses traits. — Maurice s'assit — et l'avocat des Durosnel commença sa plaidoirie.

Après un exorde insinuant, — comme dit le manuel, — l'avocat débuta par expliquer la situation de la famille qu'il représentait. Il s'étendit longuement sur le formulaire des vertus et mérites de la maison Durosnel. Ce ne fut qu'après avoir obtenu pour cette première partie, terminée par une péroraison sans fin, un murmure approbateur de l'auditoire, qu'il passa au fait de la cause. — Là, dès le principe, il développa cette tactique de tirer parti des moindres faits, des circonstances les plus insignifiantes pour les présenter, avec une apparence de concordance, en préliminaires alarmants. Il représenta peu à peu l'existence entière de M. de la Mothe-Houdan dissipée dans une inaction dangereuse et inexplicable vu les avantages qu'il aurait pu déjà tirer de sa fortune, de son nom et des propositions renouvelées de son beau-frère, de prendre, ne fût-ce que par considération pour l'opinion publique qui s'étonnait, quelque part à d'honorables travaux, — propositions chaque fois obstinément repoussées. Il tira de cette inaction, mais sans trop appuyer sur ce point, la déduction d'un appel forcé, inévitable, à de dangereuses distractions, à des excitants pernicieux. — Venant ensuite à ce brusque départ de Maurice pour Paris, qui avait si justement étonné et inquiété sa famille, il raconta les détails d'une séduction opérée, non par Maurice, mais

sur Maurice par une fille — domestique de sa sœur — que la charité elle-même de madame Durosnel avait dû abandonner et dont la suite des événements ne démontrait que trop la funeste habileté. Au milieu des désordres de cette liaison honteuse et plus honteusement encore affichée, qui attestait l'oubli de tout sentiment des plus vulgaires convenances sociales, des égards dus à une famille honorable et de toute dignité personnelle, on choisissait au hasard, à l'appui de l'argumentation, une note facturée, de total assez élevé en effet, et l'une des pièces curieuses du procès. Cette note, — je ne sais comment on avait pu se la procurer, — constatait la satisfaction donnée par M. de la Mothe-Houdan, dans le premier enivrement de sa passion, à quelque fantaisie originale dont l'inspiration n'était venue véritablement que de lui. Si la bizarrerie de ce caprice choquait d'abord les idées provinciales, la somme considérable — et assurément sans proportion avec la fortune de Maurice — qu'on y voyait affectée semblait surtout quelque chose de monstrueux, d'énorme. La demande y trouvait le texte le plus fécond pour attaquer, sur ce premier aveu, le chapitre trop long de dilapidations insensées dont il était encore impossible de constater d'un coup d'œil ou même seulement de prévoir les désastreux effets, et qu'il était surtout si nécessaire d'arrêter.

Mais c'était lorsqu'elle arrivait à la première scène entre M. de la Mothe-Houdan et sa sœur que l'accusation avait beau jeu. La fureur incompréhensible avec laquelle il avait premièrement accueilli les affectueuses observations de sa sœur, cette persistance

sauvage à rester sous sa tente lorsque la plus généreuse tendresse se désolait à attendre et à solliciter inutilement son retour; enfin, cette subite résolution de se venger de cette tendresse par une manœuvre aussi perfide que cruelle, — l'acrimonie de ses moindres discours, ses attaques pleines de fiel et sans pudeur contre des parents qu'il aurait dû bénir, sa conduite frénétique devant les juges consulaires de Paris qui s'étaient presque vus forcés de le faire expulser du tribunal, la rage impuissante d'un horrible pamphlet que son beau-frère avait généreusement pardonné, ce spasme permanent, tous ces scandales inouïs qui avaient soulevé une réprobation unanime, n'attestaient-ils pas suffisamment l'égarement de cet esprit marqué du doigt vengeur? Quelle autre preuve voulait-on que cette provocation abominable, impie, éclatant dans le sanctuaire même de la Justice, pour mettre à l'abri de ses propres fureurs un homme si dangereux que la vipère s'empoisonnerait à le mordre? Quelle autre pensée pouvait ici animer une famille honorée par tous, dont le désintéressement était trop connu, et lui faire vaincre ses légitimes répugnances, pour soulever ce procès malgré les rejaillissements d'un éclat honteux? — Fallait-il invoquer enfin cet accès terrible, dont les traits contractés de ce malheureux portaient encore la trace et qui semblait ne l'avoir abattu que pour achever, par une sorte de justification matérielle, de constater que la colère divine l'avait irrévocablement frappé!...

L'avocat du roi — un ancien ami de M. de la Mothe-Houdan — reprit ensuite un à un tous les arguments de

la demande, ajouta quelques développements, — et conclut, avec l'accent d'une conviction sincère et grave, à la nécessité de l'interdiction.

Maurice, livide, les lèvres crispées, se demandait si ses oreilles ne le trompaient pas, si ses yeux étaient sûrs, s'il était en ce moment devant un tribunal appelé à prononcer sur lui. — Et un doute épouvantable finissait par se glisser dans son esprit... — Il entendait, pour la seconde fois, ces accusations, proférées d'une voix soutenue, dans un ordre bien logique, par un homme qu'il connaissait raisonnable et sérieux, auquel il n'avait jamais donné le moindre motif d'inimitié. Le sang bourdonnait à ses tempes : il fermait les yeux pour bien interroger face à face sa pensée : « — Voyons, se disait-il en frissonnant au début de cet examen, raisonnons de sang-froid !... » Et il se répétait encore cette exhortation effrayante : « — Raisonnons !.... Tous ces hommes qui sont là et bien d'autres qui sont hors d'ici, tous s'accordent contre moi seul, et mettent ma raison en suspicion, s'ils n'ont pas prononcé déjà que je l'ai perdue. Qui doit avoir raison, — *raison !* — d'eux ou de moi ?... Il faut bien me dire que mes idées, à moi, sont quelquefois confuses : sans m'occuper de la difficulté de les exprimer, qui peut n'être rien, — à moi, pour moi-même, elles ne s'offrent pas toujours sans quelque indécision, sans une espèce de lutte intérieure, je l'ai remarqué !... En outre, j'ai été dernièrement frappé d'une maladie qui atteint l'organe où on met la pensée... Je vois ma famille, — même ma sœur, qui m'aimait tant ! — m'ac-

cuser les premiers. Pourquoi suis-je seul contre tous ? — tous !... Je souffre horriblement : il est impossible que je souffre ainsi sans quelque cause, sans l'avoir mérité... — *Est-ce que, en effet, je serais fou?* se demanda-t-il terrifié. Peu à peu ce soupçon absorbait toutes ses facultés pensantes, annihilait tout autre effort de sa volonté ; bientôt ce devint une conviction : — Maurice se sentit fou : il fut au moment de cesser la lutte déchirante, atroce, de s'abandonner à l'irrésistible tourbillon qui l'entraînait, — et de pousser un grand cri qui s'échappait malgré lui du fond de sa poitrine... Puisqu'il était fou ?... — Jamais il ne fut de plus héroïque effort que celui qu'il s'imposa lorsqu'à la première question du président, Maurice de la Mothe-Houdan concentra toute son attention pour écouter et répondre...

La secousse intérieure qu'il venait d'essuyer l'avait utilement distrait de ses autres préoccupations : il énonça ses premières réponses avec une netteté, un calme qui parurent étonner l'auditoire. Mais lorsque les questions du président le rappelèrent peu à peu au sentiment de la situation et que son cerveau fatigué fut de nouveau sollicité par la fièvre de ses souvenirs, Maurice enfourcha tout à coup celle de ses idées qui ne craignait pas de rivale auprès de lui. Il commença à expliquer à ses juges ses plaintes et ses griefs en termes qui devinrent si virulents que le président l'arrêta par une première observation.

Il se fit un mouvement dans l'auditoire.

Maurice, qui n'entendait plus qu'une voix en lui, poursuivit sa narration avec une exaspération croissante ; il fut interrompu de nouveau :

— Je vous invite, monsieur, dit avec sévérité le président, à ne pas oublier en quel lieu vous êtes : je ne souffrirai pas qu'ici vous fassiez de la diffamation.

Maurice tressaillit : une de ses blessures était touchée...

— Et moi, je ne suppose pas, monsieur le président, dit-il avec aigreur, que vous veuillez étouffer ma défense ou me dicter ce que j'ai à dire. Comment pourrez-vous établir consciencieusement votre décision, si vous m'empêchez de signaler les infamies...

— Monsieur, dit le président...

— .... dont j'ai à me plaindre ? poursuivait Maurice. Puis-je contenir mon indignation lorsque je rappelle tout le mal que m'a causé un misérable, un voleur ?...

— Monsieur, s'écria l'avocat du roi en se levant, je vous enjoins de vous taire. N'ajoutez pas un mot ! — J'aurais dû prendre déjà des conclusions contre vous, si un sentiment facile à apprécier ne m'avait arrêté.

Maurice, qui écoutait les yeux dilatés et fixés sur la figure du président, les poings fermés et agité d'un tremblement convulsif, se retourna alors vers l'avocat du roi, et reprit avec une voix éclatante :

— Oui ! un misérable et un voleur ! — Et vous, plus misérables encore, qu'il a achetés pour me perdre !...

Le tumulte fut à son comble. On entraîna Maurice.....

L'interdiction fut prononcée.

Cette scène inouïe dans les fastes de la cour de Limoges fut pendant plusieurs jours l'unique sujet de conversation dans la ville. Elle donnait une confirmation éclatante aux droits des Durosnel, qui reçurent, avec une tristesse du meilleur goût, les félicitations condoléantes de leurs amis, c'est-à-dire de tout le monde.

Partout on témoignait un douloureux étonnement en parlant de ce changement extraordinaire de M. de la Mothe-Houdan, qu'on avait vu si doux autrefois, si affable et si brillant, et qui était devenu pour chacun un objet de crainte et même d'horreur.

Quelques-uns le plaignaient, mais alors ceux-là surtout faisaient retomber toute leur haineuse indignation sur la misérable qui avait perdu un si galant homme.— Si Annette, tout à fait oubliée par Maurice, et qui attendait chaque jour des nouvelles avec une inquiétude dévorante, eût suivi la pensée qu'elle eut plusieurs fois grand'peine à repousser, d'accourir à Limoges avec son enfant pour apprendre le sort de Maurice, la population entière se fût réunie pour la lapider.

Une seule voix, mais une voix bien obscure et bien faible, défendait encore avec un courage inutile la fille de l'horloger Lassagne. C'était la vieille Parfait, qui repoussait avec indignation les accusations proférées contre sa fille, et, sans se prononcer contre madame Durosnel dont elle respectait la piété, soupçonnait par la seule intelligence de sa tendresse qu'au fond de cette triste affaire quelque chose peut-être n'était pas éclairci. La vieille Parfait, toute courbée et dont ces malheurs

blanchissaient les derniers cheveux, se redressait pour dire que ceux qui accablaient son enfant absente auraient un jour à rendre compte de leur acharnement. Qui donc, mieux qu'elle, pouvait parler d'Annette? qui l'avait mieux connue, qui avait vu de plus près ce cœur sensible et bon qu'elle défiait le vice de souiller?

Elle allait comme autrefois ouvrir à Annette sa maison, ce dernier refuge contre le monde méchant.

Parfait ignorait qu'Annette ne devait pas même recevoir cette offre impossible...

VIII

Maurice était retenu en prison : les menaces qu'il avait proférées lorsqu'il s'était vu arracher de l'audience, le soin de la sécurité publique prescrivaient cette mesure.

Elle n'était, hélas! que trop sérieusement motivée.— La raison de Maurice avait succombé. Depuis la scène du tribunal il était en proie à une monomanie furieuse. Tout l'espoir qu'on pouvait peut-être conserver, c'était, si sa constitution ébranlée résistait au choc de l'inexorable maladie, de réduire peut-être un jour ce mal en une folie plus douce...

Madame Durosnel alla solliciter des juges l'autorisation de faire transférer son frère dans une maison de santé à Paris. A la satisfaction immédiate de cette demande s'opposaient certaines formalités que madame Durosnel obtint par ses supplications de voir lever. — Est-il nécessaire de dire que la persistance qu'elle mit à arracher ce consentement, avant lequel elle se refusa un seul instant de repos, lui valut les plus respectueux et sympathiques égards et acheva de lui concilier l'estime générale. Le Durosnel, dont sa femme voulut se faire accompagner partout, et qui s'unit à ses instances avec la plus généreuse ardeur, eut aussi sa petite part de ce triomphe.

Lorsque l'on dut transporter M. de la Mothe-Houdan dans la voiture qui l'attendait, madame Durosnel, attentive même à ces derniers préparatifs, l'entrevit qui luttait avec désespoir contre ses gardiens pour ne pas quitter son cachot. Maurice, la figure ensanglantée, fut entraîné enfin. Il n'aperçut pas sa sœur derrière la grille.

La dévote avait pâli : — était-ce le remords?...

On ne pouvait choisir pour curateur de Maurice M. Durosnel, que les convenances, représentées par madame Durosnel, eussent d'ailleurs empêché d'accepter. Il eût été difficile de confier cette mission en des mains plus honorables et plus magnanimes que celles de ce digne conseiller à la cour de Limoges, si dévoué à

la maison Durosnel, avec lequel nous avons déjà fait connaissance.

Le resplendissant conseiller reçut de la main droite de Durosnel ce que celui-ci restait devoir à M. de la Mothe-Houdan, et le réintégra immédiatement dans la main gauche du vertueux beau-frère. Cet important conseiller agissait en homme sage qu'il était : par qui en effet les intérêts de Maurice eussent-ils pu être mieux défendus que par sa propre famille ?

Cela fait, le conseiller prit son essor vers Paris après avoir arrêté ses instructions.

Il tomba de grand matin chez Annette. — Elle était déjà sur pied : les soucis sont matinals et les mères aussi.

Elle avait accouru ouvrir, palpitante : était-ce lui, enfin ?—Mais à l'aspect de ce visage inconnu, tout confit de gravité sotte et sentant la mauvaise nouvelle d'une lieue, Annette s'attendit à quelque malheur.

— Mademoiselle... dit-il.

Mais, à ce début, il s'aperçut, malgré sa clairvoyance habituelle, que la pâleur de la jeune femme augmentait d'une façon inquiétante. — Annette fut obligée de s'asseoir :

— Mademoiselle...

— Vous arrivez de Limoges, monsieur ? demanda-t-elle d'une voix altérée.

— Effectivement, mademoiselle, répondit le magistrat.

Aux nouvelles questions précipitées d'Annette, il ré-

pondit d'abord sans vouloir s'expliquer plus amplement et pour prendre les choses par ordre, que M. de la Mothe-Houdan avait dû arriver à Paris l'avant-veille. — Mais il se vit forcé de renoncer à guider la conversation lorsque Annette dont l'anxiété s'accrut à ses paroles demanda quel motif avait pu empêcher M. Maurice d'arriver chez elle. — Que signifiait cela? Est-ce que M. Maurice était malade? Et encore cette raison eût-elle mieux dû, au contraire, l'amener vers elle.

Le conseiller annonça alors qu'en effet M. de la Mothe-Houdan était malade, — et enfin il nomma la terrible maladie...

Annette tordit ses mains jointes et arrêta sur le berceau de sa fille un regard déchirant, qu'elle ramena ensuite, mais inerte et mort, sur le conseiller.

Elle voulut lui dire de poursuivre son récit : la parole se desséchait au fond de son gosier et n'arrivait pas à ses lèvres. — Elle fit seulement un geste.....

Le conseiller raconta alors en détail les événements qu'elle ignorait.

Elle écouta, immobile et muette, cette longue narration. — En la terminant, le narrateur annonça solennellement que madame Durosnel, qui n'acceptait pas cependant la paternité de son frère, se chargerait de l'enfant.

— Jamais, monsieur! dit Annette en se dressant.

Elle venait de retrouver toute sa force : — après Maurice, elle aussi comprenait tout enfin. Dans le long panégyrique que l'ami des Durosnel avait développé, elle avait saisi la pensée secrète de cette

lutte où l'infortuné Maurice, vaincu, laissait sa raison.

— Pauvre et généreuse victime ! se disait-elle, qu'ont-ils fait de toi ?

Et elle étreignit son enfant sur son sein comme pour le défendre. — Ces monstres voudraient encore sa fille ! — mais ils ne t'auront pas, toi, au moins !...

Le conseiller tombait des nues à ce refus inexplicable. Il détailla à Annette les avantages sans nombre qu'elle retirerait pour sa petite fille — et pour elle-même peut-être — d'une offre aussi belle ; il célébra les vertus, la charité de madame Durosnel, qu'Annette avait été à même d'apprécier.

Il était non moins surpris que mécontent d'échouer dans cette mission, à la réussite de laquelle madame Durosnel lui avait paru tenir beaucoup : quel effet édifiant cela aurait eu dans Limoges ! — Madame Durosnel allait être bien fâchée de ce contre-temps !

Le digne homme jouait de tout son cœur son rôle dans ce dernier acte de la comédie des Durosnel, péripétie qui eût couronné si magnifiquement l'œuvre entière.

— Que ferez-vous donc de cette enfant ? insistait-il, ne pouvant se résoudre à abandonner encore la partie. — Il faut réfléchir un peu dans la vie, ou bien on ne fait que des sottises.

— Veuillez être sans inquiétude à ce sujet, monsieur, lui répondit Annette, je ne crois pas que les privations puissent atteindre un enfant auprès de sa mère.

— Et voilà où vous vous trompez ! Idées romanesques !... Vous vous repentirez un jour de ne pas m'avoir écouté ; car enfin vous ne pouvez pas garder votre fille avec vous?...

— Qui pourrait donc m'en empêcher ?

— Allons donc ! Est-ce qu'une jeune femme qui a votre figure va s'embarrasser d'une enfant qui pleure et crie à la journée ! Si elle était grande, au moins... Mais probablement vous ne comptez pas vivre toujours seule, parce que M. de la Mothe-Houdan n'est plus là. — Eh bien, vous verrez qu'un beau matin votre fille...

— Monsieur ! dit Annette, dont toutes les pudeurs étaient blessées, — vous faites une chose indigne en m'insultant ainsi. S'il vous est trop difficile de vous rappeler que vous êtes ici chez moi, vous pouvez vous retirer à l'instant.

— Chez vous ! — répliqua le conseiller tout rouge. — Eh ! qui vous a dit cela, encore ? Vous êtes ici chez moi, mademoiselle, — chez moi qui représente, comme tuteur à l'interdiction, M. de la Mothe-Houdan !

Annette, sans répondre un mot, se dirigea vers la porte en enveloppant son enfant. Elle descendait déjà l'escalier : le conseiller courut après elle en la rappelant. — Il était fâché de la voir partir ainsi, car ce n'était pas un méchant homme ; mais il ne comprenait pas comment il avait pu la blesser.

— Quelles cervelles ! se disait-il. — Hé ! — hé ! mademoiselle ! remontez donc, s'il vous plaît. Pensez-vous qu'on n'ait pas d'entrailles ?

Mais Annette était déjà dans la rue. Lorsqu'elle se

vit avec son enfant, abandonnée, sans asile, alors enfin elle put pleurer...

— Autre folle ! grommelait le conseiller. Où va-t-elle ? demandez-le-moi ? — Encore si elle avait eu l'idée d'emporter quelque chose !...

Annette avait pris le chemin de la maison de santé où l'on avait transféré M. de la Mothe-Houdan.

Elle s'adressa au directeur de cet établissement pour être admise auprès de Maurice ; mais le directeur, obéissant aux ordres de la famille et que l'on avait mis au fait des antécédents, répondit par un refus poli préparé à l'avance. Il s'excusait sur ses instructions et sur une défense absolue du médecin de la maison, absent en ce moment, qui voulait éviter au malade toute commotion.

Annette se sentait mourir. Quoi ! n'avoir pas même cette consolation de revoir ce pauvre être qui souffrait là, à côté peut-être, derrière cette muraille ! Le séparer même de son enfant ! Et, sans elle, sans Annette, qu'allait-il devenir, privé de sa raison ? Qui pourrait remplacer ses soins d'épouse... — Mais elle ne pouvait invoquer ce titre...

— Je vous supplie, au nom de Dieu ! monsieur, disait-elle au directeur, dont elle inondait les mains de larmes, — permettez-moi seulement de le voir — seulement une seconde ! Accordez-moi cette grâce. — Si vous saviez combien je suis malheureuse, vous ne me la

refuseriez pas... Exaucez-moi, monsieur, par pitié, — et cette bonté vous sera comptée un jour !...

Emu, quoi qu'il fît pour s'en défendre, le directeur finit par consentir, — mais pour cette unique et dernière fois ! — Annette, qu'il conduisit par un couloir sombre, se précipita vers une espèce de lucarne...

Elle aperçut Maurice...

Il était assis, morne, dans une chaise spéciale à pans de bois... Elle lui tendit sa fille...

Maurice ne sembla pas voir l'enfant, — mais il regarda fixement Annette.

Il ne la reconnaissait pas.

— Mon Dieu ! fit-elle en tombant à genoux, étouffée par les sanglots, — mon Dieu ! avec quelle rigueur vous me punissez !

IX

Yves revenait de la Suisse. Son voyage avait eu d'heureux résultats ; son patron créait une maison succursale d'horlogerie qu'Yves devait diriger. Mais son absence

avait été bien longue : une année au moins s'était écoulée, mois par mois, morcelée par les espoirs successifs d'un retour toujours ajourné. Son maître, pour le mettre tout à fait en état de conduire leur entreprise nouvelle et l'initier aux opérations de haut commerce, l'avait contraint à un séjour de trois mois dans la première fabrique de Genève. Craignant alors que sa rentrée en France ne fût indéfinitivement ajournée, Yves avait écrit à Paris plusieurs lettres restées sans réponse.

— Dans quelle position vais-je la retrouver ? se demandait-il inquiet de ce long silence... Sans doute, telle que je l'ai laissée, sans certitude d'un lendemain, exposée toujours avec son enfant à toutes les chances équivoques, — car cet homme n'aura jamais le courage de faire son devoir et d'accepter sa part trop légitime de responsabilité.

Et Yves soupirait... il avait toujours dissimulé à Annette cette peine insupportable — et tant d'autres ! — de voir dégradée et dans une honte probablement sans issue, cette femme à qui il avait prodigué toute la vénération de son amour.

Il fut surpris d'apprendre, par le messager qu'il envoya, qu'Annette avait quitté la maison, et depuis n'avait pas reparu. Il prit le parti d'aller y chercher lui-même des informations. — Alors il apprit tout ce qui s'était passé en son absence.

Où était cette malheureuse fille ? Qu'était-elle devenue ? Avait-elle eu la force de supporter tant d'épreu-

ves? — Yves, dévoré de mille craintes, chercha vainement Annette dans Paris. — Après une vingtaine de jours uniquement consacrés à de vaines tentatives, il se mit à parcourir les environs de Paris, en commençant par les zones les plus rapprochées, décidé à s'acharner sans fin ni trêve à une découverte qui intéressait le repos de sa vie.

Il apprit enfin que mademoiselle Lassagne existait dans une des dernières maisons d'un des faubourgs. Il y courut.

La maison était de piètre apparence. Yves grimpa jusqu'au second étage — le toit s'arrêtait là — et tourna une clef.

Annette était couchée avec son enfant sur un grabat, — presque l'unique meuble de ce misérable logis. — Pâle et décharnée, elle se mourait de chagrin, de misère et de maladie.

A l'aspect d'Yves, — comme galvanisée, — elle se souleva et lui tendit ses bras sans vigueur; — puis elle regarda son enfant avec un sentiment ineffable. — Le sauveur était arrivé à temps : — elle mourrait seule!

Yves, debout, la contemplait, déchiré par ses regrets et sa douleur. — Tel était donc le dénoûment de cette vie qu'il eût si précieusement, si religieusement conservée!

— Pauvre martyre! se dit-il tout bas. — Deux lon-

gues larmes coulaient sur ses joues. Il prit la main d'Annette.

Elle fit un effort pour lui rendre son étreinte.

— Pleurez, Yves ! — murmura-t-elle d'une voix qui s'éteint, — oui, pleurez ma jeunesse perdue... ma beauté perdue... — mon honneur perdu !.., Vous seul et ma sainte bienfaitrice — vous m'avez aimée... toujours !... malgré mon indignité !... Vous venez me consoler... encore même dans ce dernier moment... J'avais peur... je croyais que ma petite fille... elle, — innocente !... Que Dieu soit béni !... — puisqu'il vous envoie,... voudrait-il donc... me pardonner !...

Elle s'affaissa tout d'un coup, on eût dit qu'elle n'avait attendu que l'arrivée d'Yves.

Elle était morte.

Yves ne pouvait le croire... Par ses paroles égarées, par ses sanglots, il voulait rappeler cette âme envolée...

Mais bientôt, — comme si la gravité solennelle de la mort modérait peu à peu l'égarement de son désespoir, il s'agenouilla pieusement, — et déposa sur le front d'Annette le même chaste baiser qu'autrefois un soir, la veille de son premier départ, dans la salle basse de la maison du vieux Lassagne...

Puis il emporta dans ses bras l'enfant endormie.

CLICHY

EN 1850 (1)

A GAVARNI, A LONDRES.

A vous qui, dans votre Œuvre, monument impérissable de nos vices, de nos erreurs et de nos niaiseries, avez fait aumône d'immortalité à cette triste maison que nous verrons s'écrouler demain, — à vous, penseur aussi ingénieux et profond que peintre charmant, — à vous, Maître, ce souvenir d'un admirateur enthousiaste, d'un ami fervent.

(*Prison de Clichy, le..... 1850.*) NADAR.

I

Comme quoi le soleil ferait tout aussi bien de ne pas se lever pour tout le monde, — et ce que contenait le mystérieux sac vert.

. . . . . .

. . . . . .

— Il me sembla qu'on venait de frapper...

? . . . . . .

— Toc, toc, toc, — toc !

Encore ?

J'entr'ouvris les yeux tout juste ce qu'il fallait pour consulter ma montre, — la grande cheminée d'en face.

(1) Le titre de ces pages indique la date à laquelle elles furent écrites. L'auteur n'a ici, non plus que dans l'étude suivante, presque rien voulu modifier, préférant conserver l'impression du moment et laisser au lecteur le soin d'en faire la part.

Le soleil en dorait à peine l'extrême sommet ; mes pa sionnaires les moineaux se querellaient sur ma fenêtr — la rue était muette.

Les avais-je bien entendus, ces quatre petits coup échelonnés trois par un, saccadés et discrets, ce sign que j'attends si souvent, comptant à mon cœur, - cette autre de mes horloges et qui avance toujou (comme a dû dire l'ami Murger) les tierces de secor des qui m'en séparent?

Impossible. Il n'y a personne encore dehors à cet heure, — et je l'ai quittée très-tard hier au soir. — rêve!... — Et je me rendormais...

— Toc, toc, toc, — toc!

Cette fois je fus d'un bond à bas du lit. — Décidé ment, c'est *elle!* — Et je courus ouvrir.

Ce n'était pas elle. C'était un monsieur que je n connaissais pas du tout.

— Ah!!!... — fis-je en regardant, les yeux écarqui lés, le monsieur, qui se confondait en salutations et e excuses; — et qu'est-ce que vous demandez?

Le monsieur saluait et s'excusait toujours. Moi, j'éta debout, gardant ma porte entr'ouverte, — cette bra porte que les créanciers n'ont jamais vue de dos.

Il me fut enfin donné de comprendre, parmi tous c coups de chapeau, que le monsieur avait, en effet, me parler.

— Assurément, lui dis-je, monsieur, on ne vient pas troubler d'aussi matin le repos des gens.

Encore des coups de chapeau. Je ne bronchais point et ne livrais passage : seulement, les zéphyrs de l'escalier me donnaient avis que mon costume était peu doublé. En outre, n'ayant dans ma hâte trouvé qu'une pantoufle, je ne possédais qu'une moitié insuffisante de mon centre de gravité :

— Permettez-moi, monsieur, interrompis-je, je n'ai pas pour habitude de tenir des conversations à cloche-pied. Vous aurez la peine de revenir.

— C'est qu'il s'agit, monsieur, (toujours saluant) d'une affaire qui vous intéresse fort. — Au reste, je ne demanderais à votre complaisance qu'une minute...

— Eh bien! qu'est-ce?

— Mais, recouchez-vous donc, monsieur, je vous en supplie. Vous allez prendre froid...

Comme si ce n'était pris déjà! Je me recouchai; le monsieur était entré, et il s'assit. — Encore des cérémonies et politesses; la sortie de *Don Bazilio* n'est rien auprès de cette entrée. Il m'écœurait.

— Monsieur, dit-il enfin avec le plus aimable sourire, je viens pour M. L..., auquel vous devez depuis bien longtemps. Est-ce que vous ne pourriez pas terminer cette petite affaire?...

J'examinai alors mon — monsieur. Ce n'était qu'un individu peu brossé et assez piteusement vêtu, quarante-cinq ans à peu près, large d'épaules, d'une musculature des plus respectables selon toute apparence, le

teint allumé, le nez haut de ton, les favoris roux taillés en côtelettes, comme on dit, l'œil émérillonné, la voix cassée à coups de petits verres, des pieds de mulâtre dans des souliers de janséniste; quelque chose du mouchard, de l'avocat de justice de paix et du tambour de la garde nationale. — Enfin, le créancier ou son ayant-cause, — l'ennemi!...

Et moi qui l'avais introduit dans la place!

— S'il y a si longtemps que je dois à M. L..., répondis-je, il ne lui eût pas coûté beaucoup, ce me semble, d'attendre deux heures de plus pour vous envoyer ici. Néanmoins, puisque vous voilà, je vous prie de dire à M. L..., monsieur...

Ici de ma part un discours fort long. — J'avais à établir, d'abord, de ma part, toute bonne volonté, puis les causes d'impuissance et finalement une combinaison récente qui allait me permettre de donner satisfaction à tous mes créanciers à la fois.

Notez que j'étais éloquent, et d'autant plus que je n'exposais là que la vérité vraie.

Cependant, je m'aperçus que mon homme ne me prêtait qu'une attention médiocre : il promenait autour de lui son regard, examinait les localités, et était visiblement distrait par une énorme tête d'Arabe, belle étude de Preault, qui me couvre un grand lé de tapisserie. Je crus n'être pas assez persuasif et je chauffai à toute vapeur ma péroraison.

Je n'avais point terminé encore que j'entendis comme un bruit du côté de la porte. — Mon visiteur se leva, et un nouvel intrus fit irruption.

Celui-ci portait une belle redingote noire, à basques un peu longues, un pantalon noir, un gilet de satin noir uni, une cravate blanche, — et une chemise.

Le premier me dit alors, toujours doux comme miel :

— Ne vous dérangez pas, je vous prie; c'est mon patron.

Son patron? Patron de quoi? Patron en quoi? — Et comment diable celui-ci était-il entré? L'autre l'attendait donc (cela m'en avait tout l'air, d'ailleurs), qu'il avait laissé la porte entr'ouverte?...

— Eh bien! *mon cher monsieur*, dit agréablement le — patron, — cette petite note de M. L..., voyons, qu'en faisons-nous?

— Ah çà! mais, répondis-je, vous auriez bien pu, vous, mon cher monsieur aussi, venir au moins en même temps que — monsieur. Voilà une heure que je lui raconte toutes mes affaires, et il faut que je recommence!

Et je recommençai. Mais, au bout de quelques minutes, m'interrompant :

— Voyons! me dit avec bonhomie le patron, il s'agit d'une misère : ça ne monte même pas à mille francs.

— Une misère!...

— Pour un artiste comme vous, bah!... Les artistes, ça fait ce que ça veut de ses doigts; vous puisez l'argent, vous autres. Ah! j'aurais bien aimé *ça*, moi, mais tout le monde ne peut pas travailler dans la même

partie, donc! — Voyons, mon cher monsieur ***, payez cette petite bêtise.

— Je vous dis que cela m'est impossible.

— Allons! allons! un peu de bonne volonté!

Je commençais à éprouver une impatience féroce.

— Quand je vous répète...

— Eh bien! tenez : donnez moitié, prenez échéance pour le reste, — et nous arrangerons cela.

— Non.

— Un à-compte, au moins?

— Pas un centime!

— J'en suis désolé — (ici, il se leva); mais (ne vous inquiétez de rien, tout ira bien) j'ai reçu des instructions de M. L... (veuillez ne vous point tourmenter; les artistes! nous connaissons ça!) et voici une petite contrainte par corps que je suis chargé d'exécuter contre vous : je suis — GARDE DU COMMERCE!!!

— Bigre!!! m'écriai-je.

Et faisant voltiger les couvertures, je me trouvai assis sur le bord de mon lit, les jambes ballantes, bras tombés, bouche béante.

Mon homme, lui, tirait de sa poche, pour constater son titre, une chose quelconque d'une étoffe bleue, je crois, que je vis à peine.

J'étais abasourdi. Pour la première fois je me trouvais en face du Minotaure, devenu si féroce aujourd'hui et insatiable, que vieux Crétois comme jeunes

lui sont bons, — de la bête apocalyptique qui a nom Contrainte par corps, dont la tête commence par un papier timbré et dont la queue se termine en un verrou bouclé.

— Ne vous tourmentez pas, me dit le garde du commerce; j'ai disposé notre petite affaire pour le mieux : nous allons nous rendre chez M. le président Debelleyme, et comme vous n'êtes pas négociant, il va certainement vous mettre en liberté. C'est l'*histoire* d'une petite heure — au plus. — Vous êtes un charmant garçon, et moi, d'abord, je me mettrais dans le feu pour un artiste. Voulez-vous me promettre de ne pas chercher à nous planter là en route?

— Ma foi oui.

J'avais assurément toutes les facultés pour gagner le large de balcons en balcons; dans la rue même, je pouvais avec mes jambes, ces jambes qui faisaient l'admiration du colonel Amoros, laisser, en deux bonds, à distance des gardes du corps plus agiles que les miens, sans autre désagrément ni scandale à cette heure où les passants ne passent pas encore. Mais j'ai pour la loi, sous quelque habit ou formule qu'elle m'apparaisse, fût-ce sous les espèces d'un garde du commerce et d'un recors, un respect tout anglais. Puis, je ne savais pas ce que c'est qu'une prison; et enfin je croyais naïvement à ce que M. E... — c'est son nom — me disait, et je comptais bien ne pas faire avec lui un voyage de long cours. — Ceci pour excuser ma faiblesse auprès du débiteur puriste et aguerri qui serait tenté de m'en vouloir.

Donc, M. E... dit un mot à l'oreille de son homme qui sortit, — sans oublier de me saluer.

— Nous n'avons plus besoin de lui, du moment que j'ai votre parole ; je l'envoie rejoindre dans la rue son camarade.

— Ah ! vous êtes trois ?

— Ils sont deux ! me répondit E..., un peu susceptible et majestueux. Je n'ai pas voulu faire monter l'autre, pour ne pas éveiller trop la curiosité de votre concierge.

— Obligé !

Je fus bientôt habillé, et nous descendîmes.

Les deux recors causaient en se promenant de long en large sur le trottoir désert.

— Pstt ! fit A.....

Les deux hommes se rapprochèrent, — et voilà que nous descendons la rue en petite caravane.

Cependant, quelque chose me paraissait faire défaut dans toute cette ordonnance : le fiacre traditionnel que j'avais toujours entendu figurer dans ces sortes d'histoires. Je tenais, puisque le sort en était jeté, à passer par les formes régulières, sans faillir à une, à être arrêté en tout selon le rite.

— Permettez ! dis-je à E...., j'ai toujours entendu parler dans ces circonstances d'un fiacre, et je n'en vois pas. Où est notre fiacre ? produisez-le, si l'on ne m'a trompé, ou je déclare que je fais toutes mes réserves. Je ne me sers jamais de ce genre de voitu-

res, mais puisque j'ai une si belle occasion de me voir dans un fiacre, je veux aller en fiacre!

— Votre observation est parfaitement juste, me répondit sérieusement M. A.... Vous avez droit à un fiacre, dont le prix de location rentre dans les frais d'arrestation, que vous paierez plus tard, mais que votre créancier doit avancer aujourd'hui.

— A la bonne heure, et j'y tiens d'autant plus.

— Aussi veuillez remarquer que je vous conduisais à la première place de voitures, et que nous y voici.

— Hé! cocher!

— Mais c'est une citadine, dis-je désappointé.

Un de ces messieurs monta le premier comme par distraction d'homme mal élevé; E..... insista très-obligeamment pour me faire passer devant lui et ne s'assit qu'après moi sur la seconde place de fond. Notre quatrième vint ensuite.

Remarquez en passant, je vous prie, que rien n'est aléatoire dans ces détails; que tous ces petits arrangements de politesse sont combinés d'après un formulaire dicté, revu et corrigé par l'expérience et combiné contre les velléités d'évasion.

— Cocher, rue....., — chez M. le président Debelleyme, me dit E...

Le cocher sourit le plus finement qu'il lui fut possible, de l'air d'un cocher qui dit : Connu! — Et nous voici en route.

J'étais préoccupé. E... aime à causer.

— Je me demande souvent, dit-il tout méditatif,

pourquoi les cochers sont toujours crottés, eux qui ne vont jamais à pied. Ça ne peut donc pas être parce qu'ils se crottent.

— Alors, répondis-je à peu près par manière d'acquit, c'est peut-être parce qu'ils ne se décrottent jamais.

E... est resté pensif.

Je regardais le second recors. C'était à peu près le même type que le premier ; la même allure, le même œil apoplectique, le même *visage vultueux*, — *vultus vultuosus*, — comme dit cette admirable technologie des médecins, qu'on emploierait si souvent, sauf pédantisme — on la savait. Notre — *quatrième* — portait sur ses genoux un paquet enveloppé d'une serge verte, nouée des quatre coins.... Je tenais mes yeux fixés sur ce paquet vert, qui me paraissait, vu les soins du porteur, destiné à jouer son rôle dans le redoutable drame qu'exécutent ces gens-là tous les jours. J'en détournais vainement mes yeux et ma pensée ; il me fallait toujours y revenir, tant il était placé tout juste en face de moi, tant il me paraissait gros de mystères et de terreurs. A coup sûr, le cocher du *Stuhlwagen*, dans cette légende allemande qui m'a fait passer de si mauvaises nuits, était moins désagréablement préoccupé de l'outre de cuir noir que le voyageur inconnu mit sous leurs pieds, qui grouillait et d'où s'échappaient des voix qui criaient : Pour l'éternité ! pour l'éternité !

Pendant que le cher E... s'efforçait de soutenir à lui seul la conversation, que je songeais à mes affaires,

— et au sac vert, — et que les deux recors ne songeaient probablement pas à grand'chose, nous étions arrivés chez le président. — E.... descendit seul, refermant sur nous la portière du fiacre.

Bientôt il revint :

— Il nous faut attendre un petit quart d'heure, dit-il. M. le président déjeune. Vous est-il agréable de descendre?

J'acceptai. — Les deux recors firent comme nous.

Nous nous trouvions devant la boutique d'un pâtissier.

— Mangeons un gâteau ! me dit E...

— Mangeons-le !

Nous mangeons des gâteaux. E... verse deux verres de Madère — et se met en colère lorsque je veux payer.

Chez M. Debelleyme, il se trouve que j'ai tort, et que mon créancier a raison.

— Mais, dis-je...

— C'est entendu! dit la justice.

— C'est entendu! dit E... en m'entraînant. — Et nous revoilà en fiacre.

— Ah bah! au fait, qu'est-ce que cela me fait? m'écriai-je tout gaîment. Je vais passer quelques jours là-bas; je paierai ou je plaiderai quand je commencerai à m'y ennuyer, voilà tout, — et j'aurai vu des choses que je ne sais pas.

J'avais pris tout à coup mon parti, et j'étais complétement au pair de la situation.

— Tout n'est pas encore désespéré, me dit E..., consolateur; nous allons passer chez votre créancier...

— Qu'appelez-vous désespéré ? dis-je. Est-ce que j'ai des airs de naufragé de la *Méduse?* Mon créancier est un imbécile, et une demi-heure de votre aimable conversation, E..., me paraît préférable à une journée d'entrevue avec tous les créanciers de l'univers réunis. A Clichy, cocher! et gaîment. — Mais, avant tout, E..., dites-moi ce qu'il y a dans cet affreux paquet vert qui me porte sur les nerfs?

— Des contraintes par corps.

— Tout plein?

— Tout plein.

— Oh!!!

J'avais raison de m'en défier, du sac vert.

— Il nous arrive souvent, m'expliqua E..., de rencontrer très-inopinément un débiteur que nous cherchons depuis des mois entiers. Dans ce cas-là, vous comprenez que nous avons besoin de notre artillerie pour procéder sans désemparer. Ensuite, attendu qu'une arrestation nous prend toujours une journée, ou du moins nous en écrème la meilleure moitié; comme mon étude — (son étude!) — ne chôme pas, et que je n'ai pas qu'un seul débiteur à qui songer, si je manque mon premier, je vais tomber sur le second.

— Ainsi, si vous ne m'aviez pas trouvé chez moi...

— Oh! pour vous, j'étais sûr de mon affaire; mes deux hommes vous avaient *couché* cette nuit.

— *Couché?*

— Oui, — vous avaient attendu hier au soir jusqu'à ce qu'ils vous eussent vu rentrer. Tenez, en vous trouvant chez vous ce matin, vous avez donné un jour de grâce à un de vos voisins, que j'aurais *pincé* à défaut de vous.

— Un voisin? Qui donc?

— Ça, ça me regarde! — et E... rit.

La glace est rompue, je cause, je cause, — et E..., donc! beaux-arts, politique, modes, — modes! — E... parle de tout et de bien d'autres choses encore. Les deux recors, cependant, tiennent leurs yeux braqués par chacune des deux portières, — à tout hasard et à toute rencontre. L'affreux sac vert danse gaîment aux cachots de la citadine.

Je constate qu'E... est réactionnaire.

— Parbleu!...

— Nous sommes arrivés!!!...

II

Des odeurs. — Aux séparés. — Envoi à l'Académie des in tions. — Une rencontre. — Genre descriptif. — La dette

A part l'effet, — infailliblement produit sur un *nou* — par le nombre et l'épaisseur des portes à trave l'énormité théâtrale et niaise des serrures qui s'ou et se referment sur votre passage, — l'impression la désagréable en entrant dans la maison de Clichy, l'odorat qui la perçoit. Vous vous sentez aussitôt in gné de cette odeur moite, moisie, que l'on retrouve toutes les communautés. Il y a dans cette odeur pe nente et toujours la même, contre laquelle le ventil est impuissant et avec qui le calorifère s'entend à veille, toutes les odeurs humides, fades, nauséabo — pomme, chien mouillé, drap, colle de pâte, vi douves, peinture de M. Ingres. C'est l'odeur de la basse, où on mettait nos paniers à l'école; c'est le r toire du collége, les couloirs de l'hôpital, la cas l'atelier du tailleur. J'ai éprouvé au matin des premières nuits de ma captivité des douleurs de contre lesquelles je n'ai trouvé qu'un remède : do la fenêtre ouverte, — prophylactique universelle

employé d'ailleurs dans la maison tant que durent les nuits d'été. Mais pendant l'hiver, comment ces pauvres gens font-ils ?

E... m'avait accompagné jusqu'au greffe, où je pris congé de lui après avoir donné au greffier mes nom, prénoms et qualité. Après quoi le greffier me commit à un gardien qui me conduisit, en passant devant le parloir et le dernier guichet de la prison, au bâtiment des *séparés*.

C'est un petit corps de logis où les nouveaux venus attendent l'accomplissement des formalités de l'écrou ou plutôt du délai, toujours préalablement ordonné même sans demande, par le président, qui vous laisse, avant l'incarcération définitive et officielle, pour vous libérer — si vous pouvez — les deux ou trois heures qui suivent l'arrestation. Nous verrons ensemble un peu plus tard tous les atermoiements, tous les moyens dilatoires et échappatoires que le législateur a pris comme à tâche de réserver au débiteur. On dirait qu'il veut ruser avec cette immorale loi de la contrainte par corps qu'il semble être honteux d'appliquer.

C'est aussi dans le bâtiment des séparés que l'on relègue disciplinairement le détenu qui a troublé l'ordre de la maison, — cas très-rare.

C'est là encore qu'est confiné le détenu qui se trouve déjà, ce qui se voit quelquefois, incarcérateur d'un autre détenu ; le réglement de la prison s'opposant absolument, dans sa sagesse, à toute rencontre entre l'incarcérateur et l'incarcéré.

Cette partie de la prison est privée de tous les agréments de l'autre. La solitude règne dans les quelques cellules qui la composent et dans la cour qui est petite, peu visitée du soleil, et où les mousses vertes encadrent les pavés qu'elles rongent.

J'ai vu dans cette cour deux inscriptions. La première manque tout à fait de gaîté :

« IL Y A DANS CETTE COUR 3,998 PAVÉS. »

Tout simplement. C'est bref et cela dit beaucoup de choses. J'en tombai tout triste : cette inscription sent son prisonnier. Ce besoin d'une occupation, fût-ce la plus puérile, cet appel aux ressources les plus idiotes contre l'inaction, me donnaient froid au dos. J'aimais mieux l'araignée de Pélisson ; — mais les araignées de feu la Bastille étaient peut-être moins rétives à l'enseignement primaire que les araignées pour dettes.

Seconde inscription : celle-ci stigmatise un séparé disciplinaire :

ROBERT, INSURGÉ, CONDAMNÉ PAR LE JURY A DIX ANS DE FERS, AU PAIN ET A L'EAU, ET A DORMIR QUINZE HEURES PAR JOUR.

SIGNÉ : LE PRÉSIDENT A MORT.

(*Le nom — effacé.*)

J'aime mieux celle-là. Les quinze heures par jour de sommeil forcé sont terribles ; mais cela se sent vivre,

cela a envie de bouger, cela manque de résignation, celle des vertus négatives — et sujette à horions — qui m'est le plus antipathique.

Il y a encore quelques croquis : — un monsieur, — très-laid et qui a des favoris en collier, que je soupçonne beaucoup de personnifier l'incarcération. — Ce monsieur-mythe est accroché à quelque chose qui a bonne envie de ressembler à une potence. — Deux profils peu flattés de ***. — Ceci rentre dans la politique.

C'est tout.

On m'appelait.

— Une lettre, monsieur, me dit un gardien.

— Et qui peut m'écrire ? il n'y a pas dix minutes que je suis ici.

— C'est un détenu.

J'ouvris et je lus :

« Bonjour, monsieur, et bonne venue ! Nous vous attendons impatiemment, mes amis et moi, bien que nous eussions préféré faire connaissance ailleurs.

» Avez-vous déjeuné ? ***.

» (Nous nous sommes rencontrés un soir chez *** ; vous rappelez-vous ?) »

Le nom du signataire m'était inconnu.

— Comment ce monsieur sait-il que je suis ici ?

— Il vous aura vu passer au guichet.

J'écrivis un mot de remerciement, que le gardien alla remettre ; il me rapporta le déjeuner accepté. — Il me

restait encore une heure, mon repas fait, jusqu'à l'entrée : je l'employai à écrire quelques lettres.

Enfin on vint me chercher pour m'introduire. Mon nouvel ami m'attendait à la porte et nous échangeâmes tout d'abord une poignée de main.

Je le reconnus. Nous nous étions rencontrés en effet, l'hiver précédent, chez un ami commun ; c'était un garçon de trente-cinq ans, moitié mathématicien, moitié philosophe, assez indifférent à tout, et, à défaut d'espoir, conservant un regret : celui d'avoir laissé se gaspiller autour de lui un patrimoine assez important.

Je m'excusai de ne m'être pas rappelé son nom.

— Cela ne fait rien, me répondit-il : ici je m'appelle le numéro 33, — et si vous le voulez bien, vous serez, vous, le 37, en prenant une cellule voisine de la mienne, qui se trouve vide et assez bien exposée.

Nous montâmes à la cellule 37, accompagnés du gardien qui me fit reconnaître mon mobilier : — Une couchette en fer, — une paillasse, — deux matelas, — un traversin, — un oreiller et sa taie, — une paire de draps, — deux couvertures, — deux petites tables, — trois chaises, — une serviette, — un torchon.

La location de ces belles choses — non compris une armoire-placard attenant au mur et qui est en partie immobilière — se paie 30 centimes par jour, retenus sur le franc quotidien alloué par l'incarcérateur. Cela fait, au bout de l'an, une location de 108 francs pour des objets qui en valent à peine 70. — C'est payé.

Nous descendons au préau couvert. Dans les escaliers, au préau, des détenus vont et viennent ; il y en a qui rient, il y en a qui chantent. Visiteurs et visiteuses me paraissent fort gais aussi.

Dans le préau, longue galerie soutenue dans son milieu par une colonnade de bois, je vois un billard — toujours occupé, me dit-on, par les détenus ou les gardiens ou les deux, — une table de lecture pour les journaux, une cantine, un cabinet littéraire. On joue aux dominos, on joue aux dames, on joue au trictrac, on joue aux cartes.

Nous passons dans le jardin ; il est spacieux et fort beau. De grands arbres, des bancs peints en vert sous les bosquets, des fleurs. C'est un vrai jardin, et vous pouvez y voir encore contre le grand mur, dans la charmille, les restes d'un nid que les merles y ont maçonné au dernier printemps. — Là encore, des jeux : les boules, les quilles, le tonneau.

— On ouvre à six heures du matin, me dit mon ami le 33, la porte de votre cellule : vous pouvez dès lors, si vous ne préférez rester au lit, aller au préau, au jardin, chez vos voisins, toute la journée. Les visiteurs sont admis depuis dix heures et partent à sept (1). A huit heures, évacuation du jardin, rentrée au préau ou dans les cellules, à volonté. C'est surtout le moment du jeu : les parties s'engagent de tous côtés : piquet, écarté,

(1) Les heures de visite accordées par le règlement et pour la saison d'été, se trouvent ici prolongées par la bienveillance du directeur. — En hiver, les visiteurs sortent à quatre heures.

bouillotte; quelques-uns taillent, sans le dire trop haut, un baccarat ou coupent un lansquenet. Un loto formidable est organisé religieusement pour chaque soir au préau. — A dix heures, rentrée dans les cellules; on vous *boucle* chacun chez soi, et vous pouvez conserver votre bougie allumée jusqu'au matin, si cela vous est agréable. — Et voilà *l'Ordre et la Marche du Bœuf-Gras!* comme on disait du temps où il y avait des bœufs gras. — *L'ordre du bœuf-gras!* quelle littérature!

— Mais tout cela est charmant! dis-je enthousiasmé, et je vois que je ne vais pas m'ennuyer ici.

Le 33 hocha la tête.

— Attendez, dit-il gravement, et vous m'en reparlerez. — Avez-vous remarqué, reprit-il, comme quoi l'Odéon est un théâtre voué à la Tragédie? Architecturé à la grecque, il n'a même pas besoin de décors pour jouer ces choses-là : il n'y a qu'à le retourner, comme une peau de lapin. C'est la prédestination. Vous enverrez là d'excellents compositeurs et les meilleurs musiciens y faire de magnifiques opéras, vous y fourrerez les plus belles jambes du monde pour y danser les ballets les plus ravissants, le résultat, la fin sera toujours la Tragédie, parce que l'Odéon sera toute sa vie une boîte à tragédies, comme Clichy est une cage à prisonniers. Ce qui constitue la prison, — c'est-à-dire la chose la plus attentatoire, la plus humiliante, la plus vexatoire, la plus cruelle que le génie méchant des hommes ait inventée — c'est la grille, c'est le barreau, c'est l'impossibilité de sortir, c'est la privation du droit d'aller et de ve-

nir, comme disait si raisonnablement M. Marrast. Voici bien des jeux, des femmes, des ombrages, des fleurs ; mais supposez un nouveau directeur strict, supprimez toutes ces concessions, — retranchez, surtout, notre Société Philanthropique, — retournez la peau de lapin, — et nos bosquets s'en vont, le pavé reprend sa place usurpée par le gazon, le billard est démoli, le système cellulaire presqu'absolu remplace la vie commune, — et voilà la Tragédie ! Donnez-moi alors des nouvelles de votre gaîté ?

« Je vous assure, — continua mon nouvel ami le 33, — que tous ces faux dérivatifs (ces jardins, ces jeux, ces joies factices) sont de piètres ressources, — *à l'user*, — contre *le Mal du dehors*. Voici tout à l'heure huit mois que je passe ici ; je n'ai trouvé en somme qu'un remède contre l'ennui ; c'est en moi-même. Je pense et je lis. (Il avait, en effet, un volume sous le bras.) — Eh ! qu'est-ce que vous voulez faire de tous ces gens-là qui nous entourent ? — Ils sont tous fous à lier.

J'examinais mon ami le 33.

— Fous à lier. Je vous parle sérieusement. — J'ai fait un peu de médecine dans mon temps, et j'ai suivi la clinique du docteur Leuret. Eh bien ! Clichy c'est Bicêtre.

« D'abord tout le monde ici, comme à Bicêtre, veut s'en aller : premier symptôme. Remarquez cette fausse activité, ce mouvement sur place, hypocrite et sans but. Voyez ces fous se promener de long en large, les uns

avec méditation, les autres à pas précipités, et regardant les barreaux comme oiseaux pris de filet.

« Tous croient toujours qu'ils sont sur le point de sortir : second symptôme, — comme si, ajouta-t-il avec un découragement comique, on sortait jamais de prison une fois qu'on y est entré ! Prenez le premier venu ; à la première question ou observation, vous allez voir arriver l'inévitable : — « Oh ! comme je sortirai probablement » avant huit jours !... » Quelques-uns disent trois jours, d'autres, deux ; beaucoup, demain. Et sans désemparer ils vous le démontrent. Le cas énoncé, les déductions suivent. La logique de ces sortes de raisonnements est parfaite, seulement la conséquence forcée est toujours un bail de trois, six, neuf, — quand je ne dis pas trente-six mois. Vous rencontrerez des indifférences apparentes, des résignations très-bien jouées ; — mensonge ! tous n'ont qu'une pensée, permanente, incessante : la rue ! et ils n'en croient être qu'à une enjambée. Tenez, ce grand 105 que vous voyez là-bas, — un ex-directeur d'une compagnie d'assurances quelconque, — il avait d'abord paru prendre son parti de faire ses trois ans, et il savait bien qu'il les ferait. Mais lorsque l'ennui a commencé à le prendre, la folie du même coup l'a gagné. Il s'est imaginé, je ne sais sur quelles démarches ni quelles espérances, qu'on allait lui ouvrir la porte. Ce n'est pas vrai du tout ; mais allez le dépersuader ! Plus il va, — c'est-à-dire plus il s'ennuie, — plus il est convaincu. Voilà trois jours qu'il fait grande toilette de ville dès le matin ; il va attendre toute la journée, comme hier, comme avant-hier, comme demain, les yeux et la cer-

velle braqués sur le guichet d'entrée, qu'on le vienne prendre. S'il n'a pas mis ses gants et son chapeau, c'est pour ne pas humilier les autres. — Celui-là est au dernier période, à l'état sur-aigu, mais tous les autres sont atteints, croyez-le bien, à profondeurs diverses. — Vous-même, je parierais que vous comptez nous quitter bientôt?

— Sans doute; mais moi c'est bien différent...

Le 33 partit d'un éclat de rire, et je me mis à rire aussi.

— Là! vous voyez! Ça commence! — Et, ce qui est assez caractéristique dans tout ceci, c'est que chacun — tout se sait ici — qui connaît les affaires de son voisin, voit parfaitement clair dans les illusions de ce voisin et tout trouble dans les siennes : c'est le fou qui se moque de l'autre fou et se croit sage. Chacun a la prétention d'être honoré d'une exception tout exprès faite pour lui, comme les malades toujours persuadés que leur mal, fût-ce le plus vulgaire bobo, leur est tout spécial et nouveau dans la science. C'est l'histoire de ces littérateurs départementaux que nous voyons débarquer tous les jours à Paris exprès pour nous découvrir la lune. Maintenant, il y a, c'est vrai, parmi ces pauvres gens quelques désespérés bon teint, quelques sages. Mais, c'est, hélas! comme dans tous les Bicêtres possibles, et cela ne dérange rien à mon analogie. Vous en verrez aussi qui, tout en comptant bien sortir demain, si ce n'est aujourd'hui, croient ne pas s'ennuyer ici; je ne regarde point ceux-là comme les moins malades. Ce n'est là, au reste, que des cas tout particu-

liers; voici bien cet imbécile de G..... qui va s'imaginer, lui, qu'il s'ennuie, comme s'il avait assez d'esprit pour cela. Je vous dis que vous trouverez ici un exemple pour chaque page du très-curieux traité de Brière de Boismont sur les hallucinations. Passons ces détails, et arrivons aux autres diagnostics généraux.

« Tout le monde ici a la rage d'écrire, — comme les faiseurs de conspirations et le feu roi Louis-Philippe, — et d'envoyer des lettres au dehors, comme si lettres et recommandations pouvaient changer quelque chose à ce qui est et doit être, réchauffer un ami tiède, activer un homme d'affaires indifférent. Cette monomanie épistolaire, qui dans les maisons d'aliénés ne s'observe que chez quelques individus, tient tout le monde ici.

— Ma foi! dis-je gaîment, je confesse que là vous avez raison, car la première chose que j'ai faite en arrivant, ç'a été de demander au gardien, papier, plume et encre.

— Je le sais bien, et c'était inutile : il connaît la maladie, comme l'infirmier à l'hôpital, et il vous eût apporté tout cela de lui-même. — Je crois n'avoir pas besoin de vous signaler une autre analogie saisissante : les costumes. Le carnaval est ici permanent. C'est le pays des rédingotes décagénaires, des robes de chambre invraisemblables, des casquettes impossibles. Vous voyez ici des élégants, — le 45 par exemple, qui ne quitte pas ses gants blancs, même dans sa cellule, et qui couche avec, dit-on, — porter de sang-froid des bonnets de coton et des chapeaux de paille cassés, engés, déficelés, qu'un chiffonnier négligerait au bas

d'une borne. Avez-vous jamais rien vu d'aussi inouï et impertinent que ce gros Anglais qui se promène là-bas, intrépide, avec cette manière de veste en bazin blanc, si courte, dont la toute petite queue de morue arrive à peine à la boucle du gilet ?

« Pour passer aux genres et sous-genres, établissons que la catégorie la plus nombreuse se compose — comme dans toutes les maisons d'aliénés — des fous par orgueil, vaniteux et menteurs. Pas un ne veut avouer une position embarrassée ou médiocre, une imprudence, un faux calcul. Quand on vous dira qu'on a été arrêté pour dix mille francs, lisez cinq cents ; c'est le taux des réductions. En outre, pas un n'est ici pour son compte, c'est convenu : on a obligé un ami ; toujours l'éternelle histoire de la signature prêtée. S'ils voulaient, ils paieraient : rien de plus facile, mon Dieu ! mais ils préfèrent s'entêter, ne pas céder. C'est leur affaire. — Cette folie de la vanité est essentiellement humaine, elle devait être ici la plus commune, et je lisais justement, quelques instants avant votre arrivée, dans Jean Paul... pourvu que je retrouve le passage... il est joli... — Ah ! voici :

» Le vaniteux et la vaniteuse surtout sont tout aussi difficiles à corriger que le joueur ; voici pourquoi : la plupart des péchés demandent une occasion, une certaine condition première, depuis le troisième jusqu'au dixième commandement inclusivement. On ne peut pas violer à chaque instant la sainteté du mariage, ni le dimanche, ni sa parole ; il est aussi impossible de calomnier en soliloque que de jouer aux quilles ou de se

battre en duel tout seul. Et d'ailleurs il y a beaucoup de péchés remarquables qu'on ne peut commettre qu'à la foire de Pâques, au jour de l'an, au Palais-Royal ou au Vatican ; d'autres, tels que les péchés royaux, margraviaux et princiers, dans lesquels on ne peut tomber qu'une fois dans toute la vie. Mais se louer mentalement ! rien de plus facile à faire, le jour, la nuit, l'été, l'hiver, incognito, partout, dans la chaire, au prater, sous la tente du général, derrière un traîneau, sur le trône, dans toute l'Allemagne, surtout à Weimar. Et cet arbre à baume immortel d'où s'exhale une fumée d'encens qui nous réjouit intérieurement, on voudrait nous l'enlever, nous le couper ?... Oh ! non... (1) »

« Nous voici arrivés aux plus intéressants de ces fous, aux plus dignes de pitié : aux fous amoureux. Non ! quelle que soit la faute, quel que soit le crime, — fût-il sacrilége, fût-il parricide, — ma main se dessécherait plutôt que de fermer sur le fou, qui aime, la porte d'une prison ; trop lourde est la responsabilité. Trouvez une autre peine : celle-ci dépasse trop et accable la force humaine ; elle devient monstrueuse parce qu'elle est disproportionnée. Comprenez-vous ce qui se passe dans la cervelle d'un prisonnier qui attend toute une journée la femme qu'il aime et qu'il soupçonne ? Heure à heure, minute à minute, seconde à seconde, goutte à goutte de plomb fondu, la journée s'écoule, — et elle ne vien

(1) *Titan*, cycle XVIII (Jean-Paul Richter).

pas! Il y a cinq minutes encore — les dernières — pour l'entrée des visiteurs : va-t-elle venir? — Elle n'est pas venue, je ne *puis* plus la voir aujourd'hui; demain, viendra-t-elle? Et le soir, quand l'affreux soir du prisonnier arrive avec ses ténèbres, ses tristesses, ses angoisses, ses fièvres, il se demande : Que fait-elle en ce moment? Voici l'heure du gaz, des spectacles, du bal, du plaisir : où est-elle? et avec qui? — Et alors les souvenirs, et commence l'*instruction* rétrospective : — Un soir, je me rappelle qu'elle est rentrée bien tard, pâle, Elle s'était hâtée, cependant, et elle venait de courir, car sur sa poitrine sa guimpe était moite... Tel autre jour, elle a fait un geste singulier, à mon bras, lorsqu'un homme a passé... Où avais-je donc déjà vu cet homme?... — Cours après cet homme, mon soupçon! cours après cet autre! cours après elle partout, par les rues, par les alcôves! — Comptez les grincements de dents, comptez les sueurs, comptez les sanglots, comptez les sursauts et toutes les fois que le pauvre fou se retourne sur sa couchette qui gémit — *delirium tremens*, — tous ces transports furieux, d'où il retombe dans les abîmes des pleurs, jusqu'à ce que l'aube vienne distiller, avare, ses lueurs lentes et froides sur ce cerveau qui bout et lui faire la charité d'un instant de trêve et de sommeil. — Aujourd'hui, voyez-vous, il l'attendra encore, comme la veille, celle qui n'est pas venue hier, et demain encore, et après, — et peut-être ne veut-elle plus revenir jamais. Comme la bête fauve blessée et captive, il garde dans sa plaie le dard, sans espace pour le secouer, jusqu'à ce qu'il y

pourrisse et qu'il tombe. — Pour ce misérable, n'y a-t-il pas là de quoi devenir fou, s'il ne l'était déjà ?...

» Nous avons ensuite, et enfin, — la variété des fous à projets. La plupart attestent qu'à leur sortie, leur première besogne sera de tuer leur incarcérateur : malheureusement, les créanciers qu'on assomme se portent généralement assez bien. Nous rencontrons ici quelques accès de folie furieuse. — D'autres établissent dans la maison des amitiés à n'en plus finir, des liaisons à perdre haleine, et quand ils sont guéris, je veux dire quand ils ont fait leur temps, ne remettent jamais les pieds ici et oublient même le nom du Pylade laissé en arrière. — D'autres hallucinés s'ingénient à améliorer — cette manie est respectable — le sort des détenus, se créent ici un univers autour duquel pour eux tout gravite, écrivent à l'Assemblée Nationale, au préfet de police, au président de la République, et combinent les différents procédés de constituer à chaque prisonnier pour dettes trois mille livres de rentes. — Je prends mes repas avec le 48, — que je vais vous présenter tout à l'heure, — homme doux, gai, aimable, d'une humeur toujours égale et d'un bon sens qui m'avait surpris. C'était une résignation complète, et il se trouvait même heureux ici, où il avait enfin connu la tranquillité, ne se voyant plus réduit, me disait-il, comme dehors, pendant toute sa vie, au métier de garçon de recettes, uniquement occupé à porter de l'argent à ses créanciers à mesure qu'il en recevait. — Je me disais, le voyant toujours le même au bout de deux grands mois passés qu'il était ici et que nous vivions ensemble : Parbleu! en voici un au

moins qui résiste ! Mais, ne voilà-t-il pas qu'hier, en dînant, sans motifs, sans provocation, il me regarde fixement entre les deux yeux et me dit : « — Mon cher, » j'ai pensé à une belle affaire, qui peut en huit jours » nous mettre hors d'ici et nous rapporter beaucoup » d'argent : Un *Journal de la prison de Clichy*. Il y a » là cent mille francs à gagner. — Oh ! oh ! — Je sais » bien que ce n'est guère, me répond-il — mais » aussi je n'ai pas compté les annonces ! »

« Eh ! mon cher 37, quelle tête résisterait, pour laisser de côté la cause première, la captivité, cette vie apathique et idiotisante comme la vie militaire, — au loto à perpétuité, qui se joue tous les soirs dans ce préau ? Vous le verrez ce soir ce loto frénétique : ils sont trente, quarante, cinquante, autour de cette grande table, qui attendent un chiffre, ne pensent qu'à ce chiffre, donneraient tout, à ce moment-là, voire leur main-levée d'écrou, pour ce bête de chiffre. Et quelles têtes ! Oh ! les beaux maniaques, et la belle galerie d'hallucinés ! Je vous en montrerai qui, trop pauvres ou trop avares pour prendre leur part à ce grand banquet du loto, se campent tout debout derrière un des joueurs, adoptent sa fortune et ses cartons, et jouent *à blanc*, histoire de se procurer gratuitement de petites émotions. Il y en a d'autres qui font des bassesses pour obtenir d'un joueur ambitieux et trop chargé de cartons la suprême faveur et confiance de lui en tenir un : ces commandités sans intérêt s'animent alors, se passionnent, s'exaspèrent ; et quand le quine attendu tombe à côté d'eux, tressaillent de fureur, bousculent leurs cartons, s'arrachent

les cheveux qu'ils peuvent avoir, — et s'écrient qu'ils n'ont pas de chance !

» Mais allons dîner ; voici qu'on sonne. »

III.

VARIA : — Pourquoi il n'y a jamais d'évasions. — La chasse aux rats. — Le vestiaire. — Histoire populaire d'un Anglais et de sa canne. — Les sobriquets. — Les malheurs de Marolles. — Les inscriptions. — Apophthegme. — Alphonse Karr et les statisticiens, foux dangereux. — Au loup ! — Le soldat assassin. — Une mystification. — L'infirmerie. — Ruses de guerre. — Item. — Les recommandés. — Le déjeuner de Jérôme l'Empereur. — Un cheval de retour. — Les visiteurs. — Des boissons. — Un préjugé. — Le premier quart d'heure, par Gavarni. — Nombre des détenus. — Les outils. — L'incarcérateur malgré lui. — Au voleur !

J'ai remarqué que mon ami le 33, si charmant garçon qu'il soit, — est prolixe. Si vous le voulez bien nous allons le mettre un peu de côté, car avec lui nous n'en finirions pas, — et nous continuerons, sans guide à théories, au hasard, notre revue de Clichy, par anecdotes, observations, aphorismes. Les couleurs reflétées et les formes se fixeront d'elles-mêmes sur notre tableau qui n'en vaudra peut-être pas moins.

Marchons :

— Rien de plus aisé à Clichy qu'une évasion.

Il ne s'agit que de se faire donner une cellule au troisième étage et sur le derrière. Vous dominez de là l'unique mur de ronde, très-rapproché de vous, au delà duquel sont des jardins abandonnés et le quartier désert de la rue Vintimille. Par une nuit noire, vous lancez l'extrémité d'une ficelle, chargée d'une pierre, à un ami qui attend : la ficelle vous ramène une corde que vous attachez solidement aux barreaux de votre fenêtre — et vous n'avez qu'à vous laisser glisser par-dessus la tête du factionnaire. Rien n'est plus aisé, plus élémentaire, et d'une gymnastique mieux mise à la portée de tout le monde.

On citerait cependant à grand'peine une ou deux évasions, — et voici pourquoi.

Il y a d'abord cette première cause de l'espoir d'un élargissement prochain, espoir qui, sans tenir plus de compte qu'il ne faut des exagérations de notre 33, s'appuie toujours cependant plus ou moins sur certaines probabilités, ne fût-ce que sur une distraction de l'incarcérateur qui ne déposera peut-être pas, juste à l'heure qui sonnera la fin du mois, sa *période*, c'est-à-dire les aliments pour le mois suivant, — accident qui se répète tous les jours. En outre, on n'est jamais à Clichy que pour un laps de temps qui ne peut excéder un maximum à peu près supportable.

Or, le procédé que j'ai indiqué comporte subsidiairement la fuite à l'étranger, en prévision d'une arrestation nouvelle, et il se complique forcément du sciage préalable d'un barreau de fenêtre, — cas qui constitue le

délit de bris de prison, délit puni de je ne sais quelle peine, mais assez sévère et beaucoup plus désagréable assurément à subir que la captivité fraternelle de Clichy.

Je suis étonné, seulement, que mon procédé ne soit pas pratiqué davantage par les détenus étrangers, pour lesquels il semble fait exprès, et sans inconvénient, — et je le leur recommande.

J'ai été réveillé ce matin par un grand bruit qui se faisait dans le jardin : on entendait des cris, des éclats de rire, des trépignements, tout le tumulte produit par une certaine quantité de gens qui courent en différents sens.

J'ai mis le nez à ma fenêtre — et dès que j'ai vu ce dont il s'agissait, je n'ai pas été longtemps à descendre.

C'était une chasse aux rats; les chasseurs étaient douze ou quinze. Pour que la battue fût plus complète on avait obtenu la clef des deux petits jardins du directeur et du greffier, qui ne sont séparés du nôtre que par une claire-voie.

Les rats font pendant la nuit des trous en terre. — Ils ne font pas que cela, et j'ai eu de ce jour l'explication de ces petits cris aigus et à peine perceptibles qui m'avaient la veille au soir inquiété et causé des moiteurs. — Il s'agit de remplir d'eau ces trous, à l'aide des arrosoirs, jusqu'à ce que le rat sorte. Alors chacun lui court sus à coups de pied.

Vous pouvez vous imaginer toutes les péripéties d'une pareille chasse et la gaîté des épisodes.

Ce matin, nous avons tué sept rats.

J'ai soumis une observation à l'un des chasseurs : — Pourquoi n'avons-nous pas de bâtons pour la chasse aux rats? Ce serait bien plus commode.

Il m'a été répondu que l'administration ne permettait pas l'entrée des bâtons ni des cannes. Les parapluies eux-mêmes n'ont pas le droit de dépasser le vestiaire. Une galante libre pratique est réservée en faveur des seules ombrelles.

— Et dans quel but cette interdiction des cannes?

— On dit que c'est pour éviter les rixes, — quoiqu'il n'y en ait jamais.

— Mais, d'ailleurs, les queues de billard?...

— Parbleu! — Peut-être, entre nous, cet intérêt si touchant pour les têtes qu'on pourrait casser est-il inspiré par une préoccupation un peu moins Saint-Vincent-de-Paul ; vous savez que la douane du vestiaire prélève un droit de deux sous?...

— Vous m'en direz tant !

La tradition de la prison raconte, au sujet des cannes et des bâtons, une histoire que je vais vous dire :

Les gardes du commerce amènent un jour un Anglais prisonnier. Il répond de fort mauvaise humeur aux questions du greffe, et se met surtout en très-grosse colère lorsqu'on veut lui faire déposer la canne qu'il tient à la main.

— Je veux garder ma canne ! dit-il.

— Mais le règlement ne le veut pas ! répond-on.

— Mais si je reste ici les cinq années de ma contrainte, vous aurez tout le temps, jusque là, de perdre ma canne.

— Votre canne ne sera pas perdue. Voici un numéro qui la représente. Conservez-le ; elle vous sera rendue en échange à votre sortie.

Il faut bien se soumettre. L'Anglais est écroué, bon gré, mal gré, sans canne. Il passe dix-huit mois dans la maison, où il fait de grandes dépenses et s'entoure d'un luxe princier. On savait que sa fortune lui permettait de payer vingt fois la somme pour laquelle il était retenu ; mais il s'entêtait. Un Anglais !...

Au bout de dix-huit mois, cependant, jour pour jour, mais par une belle nuit, à deux heures du matin, voilà que l'Anglais est pris subitement de l'envie de s'en aller, — de s'en aller tout de suite, à la minute. Il appelle, il cogne, il fait un vacarme de tous les diables. Toute la maison est réveillée ; les gardiens accourent.

— Je veux m'en aller ! Menez-moi au greffe !

Le détenu qui paie peut s'en aller à l'heure qu'il veut. Vous payez, vous êtes libre. On conduit l'Anglais au greffe ; on éveille le greffier, qui arrive en bonnet de nuit.

— Faites-moi ouvrir la porte ; je m'en vais !

— Rien de plus juste, — voici votre dossier : nous avons un principal de 28,000 fr., plus 7,871 fr. 80 c. Total, 35,871 fr. 80 c.

— Très-bien ! très-bien ! — Allons, ma canne !

— Mais pour sortir, il faut que vous payiez !

— Très-bien ! je paierai ! ma canne, vite ! je suis pressé de m'en aller. Voici le numéro que vous m'avez dit de garder.

— Mais, milord, on vous dit qu'il faut que vous payiez avant de sortir.

— Parfaitement; ma canne ?

— Payez !

— Ma canne ?

Une scène : le greffier se refuse à rendre la canne que l'Anglais ne doit reprendre que s'il sort de la prison, l'Anglais s'obstine à rentrer dans sa canne avant tout ; l'Anglais est furieux ; le greffier est exaspéré d'avoir été réveillé pour rien : disputes, cris, injures...

Vous voyez d'ici la fin : on apporte la canne, l'Anglais en dévisse la poignée, en extirpe les banknotes demandées, paie et s'en va.

Et le greffier va se recoucher.

Les goûts et les passions s'agrandissent ou se rapetissent, selon leur milieu. Ainsi, une observation générale constate que les hommes atteints dans leur liberté, c'est-à-dire dans le développement de leurs facultés, redeviennent enfants ; à la caserne, dans la prison, sur les pontons, vous retrouvez les jeux du collége. A Clichy, on joue aux barres, à saute-mouton, à *zut-au-berger*. J'ai vu une grosse querelle entre un pair de France, aujourd'hui sans ouvrage, et un vieil éditeur de musique, à propos d'un coup douteux au *chat-coupé*. Depuis cette affaire, qu'on eut du mal à arranger, les deux têtes grises ne se sont jamais reparlé.

Avec les jeux de l'enfance, les sobriquets. J'ai connu à Clichy un maréchal *Ney*, à cause de la longueur de son nez : je vous donne cette facétie pour ce qu'elle ne vaut pas; — *Confessionnal*, — *la Cocotte*, — *Benazet*, celui-ci avait affermé les jeux du jardin : j'expliquerai

cela ; — *Greppo*, — le *Nouveau*, ainsi intitulé obstinément depuis tout à l'heure deux ans qu'il est entré à Clichy, dont il est aujourd'hui le doyen; — l'*Ambassadeur :* c'était un attaché de la légation turque ; — *Levassor*, un Anglais qui parlait difficilement français ; — l'*abbé Faria*, un homme de lettres bien connu par sa manie de vous raconter toujours les dix mille francs qu'il va toucher lundi ; — un jeune Haïtien baptisé *Soulouque*, — *Topinambour*, — *Casse-Carreaux*, — *Marolles*.

Ce — *Marolles* — est un marchand de fromages ambulant. Brave et digne garçon, doux, serviable, poli, Marolles n'a pas eu de chances ; une chute a paralysé sa jambe droite, qu'il traîne difficilement; de plus, il est borgne ; enfin il se trouve à Clichy pour une somme de — TRENTE-SIX FRANCS ! ! ! — Attendez.

Trente-six francs de fromages, que toute la bonne volonté possible et des efforts surhumains, pour un marchand de fromages borgne et boiteux — il faut lui entendre raconter cela — n'ont pu lui faire trouver à l'échéance. Son créancier a fait des frais, frais sur frais. Marolles, un jour, pour arrêter les poursuites et calmer son homme, pour bien faire enfin, a reconnu les frais capitalisés et signé une reconnaissance. Marolles ne soupçonnait pas tout ce que le cœur d'un marchand de fromages en gros, patenté, vindicatif et garde national pouvait recéler de noirceur, et il ne vit pas, sous la fleur du compromis et le gazon de l'arrangement, le serpent de la contrainte par corps, — et Marolles a été mordu : il fait ses trois mois.

La vengeance a germé dans son sein. Il a donné deux francs à un peintre en lettres, — autre pauvre homme qu'on a arrêté un matin dans la rue, travaillant sur son échelle, — et le peintre en lettres a transporté sur le grand mur, à l'adresse de la postérité, en manière de stigmate contre le créancier de Marolles, cette inscription en style lapidaire rédigée par Marolles dans le silence du cabinet.

Je la transcris ici dans son orthographe native et sa disposition textuelle :

..... M. D. DE FROMAGE. RUE.
DE. LA. COSSONERIE. N° .... ESCROT.
POUR. 36. fr. DE. DIFERAN. UNE ABSANCE.
DE. 40. JOUR. LE. 4. FÉVRIER. AU 15.
7 TEMBRE. IL. A. FAIT. 400 fr. DE.
FRAIS. ET. 367. QUE. JE. VOULOIT. LUI.
PAYER. CONTENT. IL MON SERVIE.
POUR. PASSER. 90. JOUR. A CLICHY.
PAR. SA. ROURIE. IL. A. FAIT. VOIR. LE.
TOUR. A. UN. AGAN. DE. CHANGE.

Les deux dernières lignes sont écrasantes. — Je ne voudrais pas que Marolles me dût de l'argent.

Les inscriptions sur les murs sont défendues par le règlement, ce qui n'empêche pas les murs d'en être émaillés dans le préau, dans les escaliers, dans les — *water closet* — partout et sur tout le grand mur du jardin.

La forme en est généralement peu variée, et sans grands frais d'imagination :

UN TEL, RUE N° INCARCÉRATEUR — RUE N° INCARCÉRATEUR, VOLEUR. A BAS LES INCARCÉRATEURS!

De même que, dans les *faits divers* des journaux, lorsqu'il s'agit d'un loup, d'un tigre ou de quelque autre bête non domestiquée, le journaliste ne manque jamais d'accabler d'injures ladite bête : « *Cette bête aussi lâche que cruelle,* » ou bien : « *Cet animal dont la férocité n'a d'égale que sa poltronnerie.* » — De même, ici, le mot INCARCÉRATEUR a toujours son cortége obligé d'épithètes désobligeantes.

Quelquefois on y rencontre en annexe, et pour compléter l'indication, une particularité biographique ou autre sur l'incarcérateur, mais c'est toujours très-concis, — l'inscription en creux étant de sa nature pénible et difficultueuse, surtout sans outils spéciaux.

Voici un exemple de ce genre :

TEL (toujours l'adresse) — INCARCÉRATEUR, USURIER. — SON FILS, ESCROC, FAIT DES DETTES.

O Molière !

J'ai lu celle-ci :

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE; INCARCÉRATEUR.

En vers :

Fiez-vous à ce M..... y
Qui dirige la C..... e
Fiez-vous à ce M..... y.
Le plus honnête homme de France.

Il m'a volé dix mille francs,
C'est très-vrai ; mais en récompense,
A Clichy, douce résidence,
Il m'a nourri pendant deux ans.

Admirez de B... l'extrême complaisance
Pendant deux ans entiers il m'habilla pour rien
Et pour rien maintenant il me remplit la panse.
Que B... est un bon chrétien !

En voici une qui procède *ab irato :*

MAIS QUELLE CANAILLE QUE CE N —, CHEMISIER, RUE —

De la même main, un peu plus loin :

J'ÉPROUVE LE BESOIN DE DÉCLARER QUE MON CHEMISIER N... EST UN FRIPON ET DE PLUS UN IMBÉCILE.

Il ne fait pas bon tailler des chemises pour cet incarcéré-là.

Voici encore quelques inscriptions. Je regrette de ne pouvoir y laisser les noms propres :

DÉFIEZ-VOUS D'ÊTRE MORDU PAR — RUE —, INCARCÉRATEUR !

— INCARCÉRATEUR, EST UN AFFREUX FILOU. IL A ÉTÉ CONDAMNÉ A DEUX ANS DE PRISON POUR USURE (VOIR LA GAZETTE DES TRIBUNAUX DU —)

— USURPATEUR DES DROITS D'UN BON VIVAN, QU'ON LE PEND TOUT VIVAN, QU'IL N'A PAS DROIT DE GARDER UN BON VIVAN DANS CETTE MAISON DE CLICHY.

— INCARCÉRATEUR, SA FEMME EST UNE — (le mot y est).

JE VOUDROIS BIEN M'EN ALLER.

SIGNÉ LEPEINTRE JEUNE.

On m'a cité, parmi les incarcérateurs, une maison de banque du 2e arrondissement, qui, après avoir, pendant plusieurs années, renouvelé une somme de 24,000 fr. à raison de 3,000 fr. d'intérêt par *chaque trimestre*, a fini par loger à Clichy son noble débiteur.

Une autre maison, — très-connue pour ses sentiments royalistes, — retient en ce moment sous les verrous un jeune écrivain dont les services rendus à la cause réactionnaire se trouvent ainsi récompensés. On peut ajouter pour compléter l'anecdote que ce détenu ne doit le malheur de sa situation qu'à l'insuccès d'une entreprise littéraire et politique, conçue et exécutée dans les vues des banquiers ses incarcérateurs. Les légitimistes se mangent donc ?

Il faut dire au reste que la plupart des détenus de Clichy n'y seraient pas entrés, s'ils connaissaient la loi. Vendredi dernier, sur quatre procès portés au tribunal civil pour nullité d'incarcération, quatre ordonnances de mise en liberté immédiate étaient rendues. C'est aussi l'histoire de celui qui écrit ces lignes, et presque tous les procès intentés par Clichy sont gagnés.

Un négociant, à la veille d'une échéance, envoie un ami toucher pour lui une somme importante destinée aux paiements du lendemain.

L'ami ne revient pas : il vole la somme.

Le négociant est protesté.

Surviennent, des deux parts, les robes noires — au civil et au criminel.

Or,

— Comme, d'une part, un jury trouve toujours bien un petit moyen de faire lever le lièvre de la circonstance atténuante,

— Attendu, d'autre part, que le juge qui applique la contrainte par corps n'a pas ce privilége,

Il pourra arriver ceci :

— L'ami voleur sera condamné à six mois de prison pour vol ;

— Et le négociant, insolvable par le fait dudit vol dudit ami, fera ses trois années de prison — pour dette.

Il est juste de dire qu'avant la loi de 1848, au lieu du maximum de trois ans, notre négociant pouvait très-bien en faire cinq.

A propos de cette loi de 1848, ce qui suit a été écrit par un des hommes, que je sache, qui ont le plus d'honnêteté en même temps que de logique, d'esprit, de bon sens, d'équité, — un des hommes que j'estime et que j'aime le plus : Alphonse Karr.

« La loi française ne pourrait-elle permettre au débiteur français ce que la loi turque permet, dit-on, au débiteur turc : à savoir, de ne livrer à son créancier qu'une partie de son corps, c'est-à-dire de lui laisser couper seulement une once ou deux de sa chair, s'il ne paie pas une somme due à l'échéance fixée? La loi turque est beaucoup moins barbare que la loi française : elle ne prive pas l'homme de sa liberté, elle ne l'enlève pas a ux besoins de sa famille condamnée à mourir de faim. — Espérons que cet amendement sera adopté.

» Une des raisons qui ont paru entraîner le vote de la

chambre a été celle-ci : un représentant appelé M. Bonjean est venu dire : La durée moyenne de l'emprisonnement n'excède pas cinquante-cinq jours. — Vraiment ! se sont dit plusieurs députés et entre autres M. Chambolle, qui se montre tout convaincu dans le *Siècle*. Cinquante-cinq jours, ce n'est pas trop, ce n'est guère ; on n'est pas bien malheureux, après tout, de passer cinquante-cinq jours en prison.

» M. Bonjean n'a pas dit comment se partage cette moyenne de cinquante-cinq jours. Quelques-uns sont restés cinquante-cinq jours, c'est vrai ; quelques-uns seulement vingt-quatre heures, c'est encore vrai ; — mais aussi beaucoup y sont restés cinq ans, d'autres dix ans (bien des gens ont tué leur père à meilleur marché) ; beaucoup de prisonniers enfin sont morts dans la prison de misère et de désespoir. »

N'y avait-il pas à s'extasier peut-être un peu plus longuement sur cette éblouissante et homicide bêtise qui a fini par gagner la partie ? Mon ami le 33 aurait eu là de quoi parler pour toute une semaine. — 5e sous-genre. Fous dangereux et incurables : les statisticiens.

Je dois avouer, pour ma part, que je ne sache pas au monde d'exemple où la folie du chiffre (manie de la statistique), le procédé chéri des conservateurs qui parquent l'humanité par A + B et ne décrètent que par zones et catégories, se soit élevée à une aussi étourdissante hauteur. — PENDS-TOI, CHARLES DUPIN ! — mais dépêchez-vous, Monsieur, car il faut tirer l'échelle.

J'ai dit que l'entrée de la prison est interdite aux in-

carcérateurs : on ne leur accorde que la permission du parloir.

Il est arrivé pourtant deux ou trois fois, par mégardes inouïes, que des incarcérateurs peu défiants sont entrés dans la dernière enceinte. La prison en garde encore le souvenir, — et eux aussi sans doute.

Le cri : *Au loup ! au loup !* retentit. — Du préau, du jardin, on répond : *Au loup !* En une seconde, tout le monde est debout, tout le monde accourt : c'est une fourmilière dans laquelle on a donné un coup de pied. Gare au *loup !* les moutons se vengent : toute la bergerie est sur lui.

Le moins qu'il puisse arriver au *loup* dans un cas semblable, c'est — comme une fois — d'être tenu sous le gros robinet de la fontaine pendant une heure.

Un autre *loup* fut pendu, — et il fallut l'arrivée des baïonnettes du poste de la prison pour le tirer d'affaire.

Vous comprenez et au delà, maintenant, pourquoi les *loups* n'ont pas le droit d'entrer dans la prison.

Les autres animaux non plus. Chiens, chats, singes, perruches et perroquets sont proscrits : le ver à soie lui-même n'est que toléré. — Il y a pourtant bien un ou deux simples moineaux en cage ; mais ceux-là n'ont pas demandé la permission au greffe. On les a pris dans le jardin.

Il y a quelques mois, par une exception due au hasard, un détenu parvint à faire pénétrer son écureuil. Ce fut une telle fête pour toute la maison, la petite bête était si douce et elle lia si bien tout de suite commerce

d'amitié avec tout le monde, qu'il y aurait eu une émeute si l'on eût tenté de nous l'arracher : la direction ferma les yeux et l'écureuil eut droit de cité. Il connaissait avec un instinct surprenant tous les prisonniers et se laissait caresser par eux : avec les visiteurs, il usait d'un peu plus de réserve. Il vivait la journée avec tout le monde ; le soir, il choisissait son propriétaire pour la nuit, tantôt l'un, tantôt l'autre, et donnait sa préférence. La cellule privilégiée faisait des jalouses.

Nous avions tous tant d'affection pour le joli petit animal que son maître, lorsqu'il fut mis en liberté, ne put résister aux instances générales et dut nous le laisser.

Un jour, quelques instants avant la fermeture du jardin, l'écureuil disparut par un des conduits d'eau, et alla se promener dans le mur de ronde. Les soldats l'aperçurent et coururent après lui tant et tant qu'un d'eux l'attrapa. Grand souci dans la Dette ; mais un gardien vint nous donner des nouvelles. — L'écureuil est au poste, par conséquent en sûreté. Le soldat qui a voulu le garder ce soir ne pourra pas se refuser à le rendre demain matin.

Le gardien y retourne donc le lendemain. Le soldat ne veut rien entendre, sinon qu'il garde son prisonnier ; et, comme le gardien insiste, — car, enfin, c'était bien un peu, à lui aussi, son écureuil, comme à nous, — le soldat étouffe l'écureuil...

Si nous eussions pu tenir une seconde dans la prison cette brute féroce, on l'eût déchiré avec les ongles : nous ne l'eussions pas rendu vivant, lui, non plus.

Nous adressâmes au commandant du poste une plainte

que les 88 détenus signèrent. L'officier eut assez de cœur pour s'indigner avec nous et comprendre qu'il devait punir sévèrement le bourreau.

Mais cette satisfaction légitime ne rendit pas leur pauvre petit pensionnaire aux détenus de la Dette.

Les relations entre détenus sont généralement familières, mais polies. Cette bienveillance réciproque, cette manière de fraternité, tiennent à ce qu'il n'y a plus lutte dans les intérêts, mais, au contraire, souffrance commune. Quelques-uns, comme dans toutes les agglomérations d'individus, servent bien un peu de point de mire aux plaisanteries, mais ces plaisanteries sont sans insistance ni mauvais goût. — Ce n'est pas qu'il manque, parmi tous ces écoliers turbulents, d'amateurs du vieux genre de la mystification.

Un nouveau vient d'être introduit. Le pauvre diable est dans le préau, seul, penaud, et n'ayant encore osé adresser la parole à personne. — Un — détenu terrible — s'est approché de lui en soulevant sa casquette par manière de salut.

— Monsieur est arrêté d'aujourd'hui?

— Oui, monsieur.

— Monsieur ne connaissait pas encore la maison?

— Hélas! non, monsieur! — Et le nouveau soupire.

— Mais vous étiez appuyé auprès du directeur?

— Non, monsieur, pas du tout. Je ne le connais même pas. — Mais pourquoi cette question?

— Il me semblait... — parce qu'il faut que vous ayez joliment des protections ici, pour avoir la permission

de garder votre chapeau sur la tête. — Alors c'est qu'on se sera trompé!

Le nouveau a quitté son chapeau.

Je n'ai pas vu l'infirmerie.

J'en ai seulement entendu parler, à propos du budget de la maison ; des fonds sont alloués, m'a-t-on dit, pour le service et le personnel de cette infirmerie. — Le budget seul la connaît.

Un médecin attaché à la prison vient tous les jours à onze heures ; un coup de cloche annonce son arrivée. Il monte jusqu'à une cellule réservée, et s'il ne trouve pas de malade qui l'attende à la porte, il n'ouvre même pas et s'en va. — Dans un cas d'urgence, on peut risquer de l'envoyer chercher, s'il est chez lui.

Quelques détenus lui font la cour, et il y a un empressement singulier à lui soumettre la plus légère indisposition. Les médicaments les plus coûteux, quand il en ordonne, sont les mieux accueillis.

C'est le créancier qui paie.

La plupart des détenus vivent au provisoire, se contentent du mobilier plus que modeste de la maison et ne s'occupent même pas de se faire apporter un fauteuil, une descente de lit ou des rideaux, — puisqu'ils vont sortir!...

J'ai vu pourtant des cellules très-joliment meublées et décorées. Ces exceptions s'expliquent : un détenu — riche, c'est le premier point — qui sait avoir affaire à un incarcérateur résolu à le tenir là jusqu'à paiement et exaspéré, appelle les peintres et les tapissiers. Il fait,

— nous disons que son affaire en vaut la peine, — tendre somptueusement son petit nid ; des baguettes dorées pincent le damas ou le velours, le pied foule la mousse épaisse d'un tapis d'Aubusson, Erard envoie son meilleur piano, et Quidant est prié pour un an de leçons, — pour commencer. On s'avise en même temps d'un professeur d'anglais, d'un professeur d'allemand, d'un professeur d'italien — pourquoi pas d'un professeur de Tatar-Mantchoux ? C'est long à apprendre. On commande même le maître à danser. Tout cela se fait avec une mise en scène habile et grand fracas. — Or, tout ce qui se fait à Clichy se dit et se sait, même au dehors. Ce n'est pas qu'il y ait à Clichy de l'espionnage, mon Dieu ! mais enfin, — ça se sait.

Et alors l'incarcérateur, atterré et stupide devant ces provisions de résignation, s'émeut, s'effraie, — et fait des ouvertures. — Et le tour est joué.

Règle générale : une fois arrêté, tenez-vous coi, et pas un semblant de démarche auprès du créancier ! Si vous faites le mort, il viendra de lui-même vous flairer, et, en vous tournant et retournant, il vous donnera, attendez-la, la belle. La raison en est simple : l'intérêt que vous avez à ne pas rester, si vif qu'il soit, est négatif, en somme ; celui de l'incarcérateur qui paie pour que vous restiez, est essentiellement affirmatif et plus pressé.

Un incarcérateur auquel on oppose la force d'inertie peut, sous le bénéfice de ce procédé primitif, revenir à l'état natif de simple créancier ; il ne peut être au plus,

en tous cas, qu'un incarcérateur. Mais l'incarcérateur auquel on accorde la moindre attention, est un tigr mâtiné de hyène et croisé de serpent à sonnettes.

Il y a des détenus *recommandés*. On est *recommand* quand un second, un troisième créancier, avec titres e règle et ayant sur l'incarcéré barre de prise de corp apprenant l'arrestation, viennent, moyennant un ac par huissier, qui leur coûte trois francs, bénéficier cette arrestation. Ils ont dès lors à s'entendre avec premier incarcérateur pour collaborer au dépôt des *riodes* et conserver les mêmes droits que lui sur le tenu.

On cite un détenu, — quel homme *recommandabl* — qui a subi le feu de quatorze recommandations.

Nous possédons à Clichy, en ce moment, un lou de voitures, Jérôme D..., surnommé *Jérôme l'Empere* parce qu'il a été décoré sous Napoléon. Il a respectu sement détaché son ruban de la boutonnière en franch sant la porte de la prison : d'ailleurs très-fin, avec be coup de bonhomie, et ancien crâne, et qui ne doit a rien perdu, lui, à la bataille. Pendant des années il a te toutes les ruses avec les gardes du commerce, n toutes ses brillantes manœuvres et l'habileté de sa st tégie n'ont pu faire qu'il ne fût pris sans vert un b matin. Force a bien été de s'exécuter ; nos hommes vaient de reste à quel gaillard ils avaient affaire, e vous garantis qu'on le tenait de près.

Une fois pris, donc, et bien pris, Jérôme l'Empe s'est avoué vaincu de bonne grâce, et a même fait

compliments au garde du commerce. Comme il est plein de rondeur et bon vivant, on est bientôt devenu ami, et avant d'entrer dans la prison, Jérôme l'Empereur n'a pas voulu se séparer sitôt de ces braves gens : — il faut déjeuner ensemble, là, chez le marchand de vins du *Rendez vous de la Dette*, situé en face de la prison, et où se tiennent les quatre ou cinq commissionnaires privilégiés qui, moyennant deux sous, vous font une commission dans l'intérieur; ne pensez pas qu'ils fassent de mauvaises journées. — Les recors se passaient la langue sur les lèvres, le garde du commerce hésitait, mais Jérôme l'Empereur a si chaleureusement insisté — le dernier déjeuner de sa liberté ! — qu'on a accepté. Jérôme avait fait au préalable sa soumission complète, et déclaré qu'il renonçait à toute tentative de retraite.

Jérôme l'Empereur fait grandement les choses. Il envoie commander *au Père Lathuille* un déjeuner de premier ordre : on dit même qu'on vit figurer à ce festin deux bouteilles de Médoc première, retour de l'Inde de 1814 : prix, quinze francs la bouteille. C'était superbe.

Mais, hélas ! les heures s'écoulent : il faut se séparer. Les quatre nouveaux amis en sont navrés. Jérôme l'Empereur est le plus ferme : un souvenir des adieux de Fontainebleau... — Il demande l'addition :

— Cent trente-deux francs ! s'écrie-t-il. Ce n'est pas trop cher ! — Eh bien ! mes petits agneaux, reprend-il tout aimable, ça vous fait trente-trois francs chacun ; voici mon écot. — Et à l'écrou, maintenant !

On vous racontera dans la prison vingt anecdotes de ce sac, dont les gardes du commerce font les frais.

On vient de me présenter L...., l'un des détenus les plus considérables de la prison, j'entends par son expérience des créanciers, par les grandes luttes qu'il a soutenues et les grands triomphes qu'il a remportés : un coquin émérite.

Cet homme fort étant encore au lit un matin, sa femme, qui regardait dans la rue sous le rideau soulevé, rabat tout à coup ledit rideau en se rejetant en arrière : — Voici le bottier ! s'écrie-t-elle, et du ton dont elle avait parlé on pouvait deviner que ce bottier était quelque chose de terrible.

— Où est-il ? demande L...

— Au coin de la rue.

— Alors nous avons le temps, et puisqu'il s'obstine à venir tous les jours et qu'il se plaint au portier qu'on ne lui ouvre pas....

L.... s'est précipité en bas du lit, a jeté dans le feu, au plus ardent du foyer, la clef de l'appartement, et au bout de quelques instants, à l'aide des pincettes il la retire rougie à blanc, court la glisser dans la serrure en dehors et se recouche, toujours calme.

On entend un pas lourd et hâté dans l'escalier... Le pas monte et se rapproche... — puis tout à coup un hurlement, — et le bottier qui s'enfuit quatre à quatre...

Le lendemain, à la même heure, L..... était occupé à coller des bandes sur des prospectus d'une affaire qu'il *montait*.

— Ah ! — crie la femme, toujours à son observatoire, — voilà le bottier ! ! !

— Va chez la voisine, et laisse la porte entr'ouverte, dit L... impassible.

Et il se met à coller les unes au-dessous des autres des bandes sur la jointure de l'unique fenêtre.

Entrée du bottier, la main enveloppée ; injures, cris, menaces :

— Je suis à vous dans une minute, lui répond doucement L... qui achève sa besogne.

— Je ne sors pas d'ici sans mon argent !

— C'est juste ! dit L..... — Je ne vous demande qu'un instant.

Et ce disant il va fermer la porte à double tour, laissant toutefois la clef dans la serrure, apporte un fourneau bien garni de charbon, s'asseoit à côté, allume — et souffle.

Le bottier regarde tout cela avec quelque surprise et curiosité. — L..... souffle toujours :

— Vous me réclamez, dit-il, de l'argent que je vous dois. Votre demande est légitime ; vous avez travaillé pour moi et vous devez toucher le prix de votre peine...

Il continue à souffler. Le bottier quelque peu ému par ces étranges préparatifs et la solennité de l'exorde, attend :

— Vous n'êtes malheureusement pas le seul, continue L...., dont j'aie été forcé de retarder le trop juste salaire. Bien d'autres encore viennent ici....

Une odeur âcre commence à se répandre dans la chambre. Le bottier tousse — et commence à considérer ce fourneau avec quelqu'inquiétude. — L.... souffle toujours :

—..... viennent ici, dis-je, et m'accablent de leurs demandes, et quelquefois, comme vous, de leurs injures. — Que faire ? Je ne puis payer, et je suis, d'une part, entre le chagrin profond de ne pouvoir satisfaire à des engagements sacrés, et, de l'autre, des affronts que je ne puis supporter. Vous comprenez qu'un homme comme moi ne peut accepter plus longtemps une semblable situation, et j'ai résolu d'en finir avec tout cela.

— Mais ?.., dit le bottier tout à fait inquiet.

— Mais, — répond L..., soufflant avec énergie, — tout ce que vous pourriez me dire ne changerait rien à ma détermination irrévocable. Vous m'avez tous supplicié pendant ma vie, je vous pardonne...

— S... D....! s'écrie le bottier, qui commence à ne plus pouvoir respirer, faites de vous ce que vous voudrez ; mais ouvrez-moi la porte !...

— Je ne puis vous payer, dit L...., et vous avez dit que vous ne vouliez pas sortir d'ici sans argent. Dans ces circonstances...

— Ouvrez-moi ! hurla le bottier. — Ouvrez-moi, ou je vous étrangle !...

L.... souffle toujours et sans quitter son siége :

— La clef est dans la serrure, dit-il, — et, le bottier déjà en bas, il crie :

— Tirez la porte !

Lorsque L.... est revenu — pour la cinquième ou sixième fois — à Clichy, le greffier a reçu amicalement cette ancienne connaissance :

— Hé ! vous revoilà, monsieur le cheval de retour ! A

la bonne heure ! vous venez vous remettre au *vert ?*

— Comme vous dites, cher greffier : — aux petits *verres !...*

On reçoit généralement beaucoup de visites dans les premiers jours de l'incarcération : les importants, les gens de plaisir, les curieux. Les importants (que le compositeur mette importuns, s'il veut, c'est tout un) qui viennent pour être venus et raconter le soir : Je viens de voir ce pauvre *chose* à Clichy ; — les gens de plaisir, qui ont entendu parler du vin de Champagne qu'on *sable* à Clichy, et qui partent pour ne revenir plus dès qu'ils ont constaté que les dames du théâtre des Variétés et du corps de ballet de M. Roqueplan ne viennent point précisément passer toutes leurs journées à la prison pour dettes ; — les curieux, qui accourent pour visiter la prison bien plutôt que vous, gens qui, tiennent, comme dans les mascarades des bivouacs napoléoniens, à goûter la soupe. Ils l'ont goûtée, ils ne reviendront plus !

Toute cette poussière tombe bientôt, — et, pour peu surtout que votre captivité se prolonge, vous vous trouvez dans un isolement complet.

— Pardonne, sainte amitié ! pardonne, ô ami fidèle, toi qui es venu religieusement chaque jour jusqu'à la fin... de la première semaine.

Je parlais du vin de Champagne. Il n'en entre plus depuis longtemps dans la prison, sauf permission spéciale du directeur. Les eaux-de-vie, rhum et autres liqueurs sont également prohibés. Cette prohibition a été

motivée, m'a-t-on dit, par les libations d'un jeune Anglais, excessives jusqu'au scandale.

Les visiteurs sont maintenant fouillés à l'entrée, et ceux qui tentent de frauder se voient retirer leur permission.

Mais vous avez, en revanche, le droit de boire du vin ordinaire autant que vous en pouvez payer, et la cantine tient même du Madère.

Pour quelques détenus, cette renonciation forcée à des habitudes qui peuvent dater de loin est des plus pénibles. J'ai connu autrefois un garçon d'esprit qui, lorsqu'il n'avait pu prendre sa demi-tasse et son petit verre après dîner, courait les rues comme un chien malade. — C'est alors que le génie inventif du prisonnier, le même que celui de tous les Robinsons possibles, mais plus industrieux encore, a pris l'éveil et a cherché. Comme on laisse entrer librement l'alcool nécessaire à la coction du café et à d'autres usages, un détenu a construit un appareil distillatoire et a établi un débit de son produit. C'était exécrable, mais les plus acharnés s'en contentaient. Par malheur, on a causé, et la direction a supprimé la distillerie.

J'ai oublié de mentionner, parmi les locataires du bâtiment des *séparés*, certains détenus à préjugés qui demandent à ne pas vivre en commun, de peur d'être reconnus.

D'autres se bornent, entrés dans la communauté, à garder obstinément leur chapeau sur la tête pendant les premiers jours et ils circulent ainsi couverts. Ce subter-

fuge leur paraît suffisant : ils espèrent qu'on les prendra pour des visiteurs — et n'être pas déshonorés.

Le malheur est que, sous leur chapeau fallacieux, ces honnêtes gens ne peuvent point changer leur tête — la tête éternelle et stéréotypée de l'homme en cage.

Gavarni s'est attaché surtout, dans sa série des Clichy, au côté jeune, gai, élégant de ce monde des détenus. Etait-ce que son crayon se jouait à l'aise dans cette vie facile et spirituelle d'artiste, d'étudiant ou d'homme du monde, qu'il a fait de son Clichy une œuvre si coquette et sans apparence d'arrière-pensées ?

Un détenu qui me voyait prendre des notes m'a dit un jour : « Si vous publiez quelque chose sur Clichy, faites cela bien gai, Il faut que les créanciers croient qu'on s'amuse beaucoup ici, ça les dégoûte. »

J'avais le mot de l'œuvre de Gavarni.

Voyez plutôt un de ses dessins où la pensée profonde s'est fait jour comme malgré elle : quelle tristesse ! quel découragement ! Cela représente un petit marchand, un ouvrier établi depuis peu, quelque chose comme un ébéniste : c'est jeune, honnête, ouvert, laborieux. Il est dans sa cellule, adossé contre le mur, pensif ; son petit paquet, dans un mouchoir, est à côté de lui. Au bas on lit : *Le premier quart d'heure.*

Un drame émouvant, ce — bonhomme — jeté en trois coups de crayon au milieu de cette feuille de papier !

Le nombre des détenus ne s'est guère élevé au-dessus de quatre-vingts, depuis la révolution de février. — Ils

étaient près de trois cents, quand la *catastrophe* leur ouvrit les portes.

Ce chiffre de quatre-vingt commence à grossir. LA CONFIANCE RENAIT....

Savez-vous que les outils ne peuvent entrer dans la prison ?

Est-ce de peur que le détenu tâche de se libérer par son labeur ? Est-ce tout banalement une précaution contre l'action moralisante du travail ?

Pourquoi, enfin ?

Plutôt que de vous parler d'un naïf vigneron d'Argenteuil qu'on a envoyé se casser le nez au greffe, et auquel on avait persuadé de demander une sortie de trois jours pour faire ses vendanges, son fils le remplaçant pendant ce petit laps, — je vous citerai un pauvre tailleur dont l'histoire est assez exceptionnelle. Cet homme était très-pauvre, chargé de famille et sans ouvrage : un créancier impitoyable le fait incarcérer. Grand désespoir d'abord et grosses inquiétudes : et ma femme et mes enfants ! — Mais voici qu'un détenu lui donne quelques boutons à coudre, — les aiguilles peuvent passer au greffe ; — un autre lui demande un fond de pantalon ; bref, comme c'est un ouvrier habile et laborieux, voilà les réparations qui pleuvent, et enfin des commandes ! Le tailleur a plus d'ouvrage qu'il n'en peut faire ; sa femme vient l'aider la journée, le soir il veille ; — le pain qui lui a toujours manqué dehors, il le trouve ici pour les siens et pour lui, et il peut enfin, à

force de faire des culottes aux autres, donner des culottes à ses petits.

— Mon Dieu ! disait le pauvre homme, accordez-nous la grâce de me tenir longtemps en prison !

Ses premiers trois mois vont expirer, les transes le prennent : pourvu que l'incarcérateur ne se lasse pas et dépose les aliments de la seconde période ! — Et s'il allait l'oublier ! — Notre homme n'en dort pas les deux dernières nuits. A l'heure fatale, il court au greffe : les minutes se passent, l'heure sonne, le créancier n'est pas venu ! Le tailleur s'arrache les cheveux, obtient, à force d'instances, de déposer lui-même, dit-on, de son argent, vingt sous entre les mains du greffier, — pour la journée du lendemain, — et écrit à son incarcérateur, qui ne veut plus l'être, une lettre déchirante et de reproches fulminants : — « Il faut que vous ayez l'âme bien dure, bien noire, pour mettre ainsi en liberté un pauvre débiteur qui, etc. »

Vous imaginez, dans cette bizarre affaire, quelles ressources de comique — avec quelque attendrissement — pour tant de gens à l'entour haletants après la liberté ! — Le créancier n'a pas bronché : alors les détenus ont fait entre eux une collecte, et le prisonnier, ravi, a envoyé bien vite et glorieusement, au nom de son créancier, les trente francs au greffe.

Je ne pourrais vous dire les transports de joie de ce pauvre homme — si heureux de payer de sa liberté son droit au travail, le pain de sa femme et de ses petits — et comme il nous remerciait, les larmes aux yeux...

J'ai vu entrer dans la prison un homme dont le visage était meurtri, les vêtements souillés et déchirés, et dans un état d'exaltation extraordinaire.

C'est un capitaine de navire marchand, de Bordeaux. Il devait partir pour les Antilles le surlendemain : il avait un intérêt très-fort dans sa cargaison, et au retour ce voyage devait réparer complétement ses affaires. Par malheur, il avait dû venir passer quelques heures à Paris pour donner une signature, et malgré toutes ses précautions d'incognito, les gardes du commerce l'avaient arrêté à deux heures de l'après-midi dans la rue Laffitte.

En une situation pareille, la prison c'était la mort, le déshonneur peut-être. Le marin s'était sauvé, — mais les recors, se précipitant à sa poursuite, crièrent : AU VOLEUR ! AU VOLEUR !...

La foule courut aussi : un commissionnaire lança son crochet dans les jambes du fuyard. L'homme tomba, on se rua sur lui, et on le jeta dans la prison, fou de honte, de rage et de désespoir.

Ce procédé est employé au besoin, sans autre scrupule, par les gardes du commerce.

Je m'indignais.

— Mais, disais-je, il faut intenter une action en justice contre ces misérables...

C'était à un vieux détenu à tête chauve que je parlais. — Il me regarda avec commisération pour toute réponse.

IV.

A monsieur Adolphe Thiers. — La Société philanthropique. — Ses statuts et ses résultats. — De la contrainte par corps. — Moralité. — Exeat. — Épilogue.

Demandez-vous ce que peut manger, pour quatorze sous par jour, — les six sous prélevés pour la location des *meubles* que j'ai dits, — un homme en prison, c'est-à-dire n'ayant même pas la liberté de faire ses emplettes lui-même et forcé d'avoir recours à des intermédiaires coûteux ?

Les détenus pour dettes se sont posé un inimaginable problème :

Cette chétive somme étant donnée, qui pour plusieurs ne s'accroît d'aucunes ressources extérieures, et à l'aide d'une cotisation d'entrée minime jusqu'au dérisoire,

— Assurer d'abord à chaque détenu une nourriture suffisante et saine ;

— En fonder les moyens, c'est-à-dire acheter un gigantesque fourneau commun en fonte, et établir un filtre pouvant donner..... litres d'eau par jour ;

— Fournir des bains, et, préalablement encore, acheter et faire disposer le matériel ;

— Créer et entretenir, ces besoins premiers satisfaits, pour les distractions morales et physiques, un cabinet de lecture bien assorti, et un jardin avec promenades ombreuses, siéges sous les bosquets, sable et gazons, et fleurs toujours renouvelées, — sans parler des jeux de toutes natures ;

— Payer subsidiairement un salaire équitable aux employés commis à ces divers départements, cuisiniers, chauffeur, baigneur, jardinier, etc. ;

— Constituer enfin une caisse de secours pour venir, pendant leur détention, en aide aux plus pauvres et payer pour eux à leur sortie, en cas de carence, les frais de levée d'écrou ;

C'est-à-dire, en deux lignes, donner le plus curieux exemple, incontestablement, de la puissance de l'association fraternelle, du *socialisme appliqué ;* le gros mot est lâché. — Ici, laisser un bon quart d'heure à M. Thiers pour s'en tenir les côtes.

Or, ce tour de force a été accompli, et il se continue tous les jours. Et voici comment fonctionne la *Société philanthropique pour l'amélioration du sort des détenus pour dettes* et quelques détails sur les rouages de la machine. — Vous allez voir combien d'intelligence, de sollicitude, de délicatesse, de dignité dans tout ceci. Les statuts sont imprimés ; je me borne, presqu'absolument, à quelques extraits.

La *Société philanthropique* a donc pour but l'amélioration du sort des détenus pour dettes, de donner aux sociétaires nécessiteux les secours dont ils ont besoin,

et — j'avais oublié ceci, — de présenter à ses membres un centre d'action qui facilite leurs relations avec le dehors et d'où l'on puisse faire parvenir à l'autorité les réclamations.

Chaque sociétaire paie deux francs à son entrée et verse en outre une cotisation de 5 centimes par jour.

L'administration de la société est confiée à un comité formé de trois membres titulaires et deux suppléants à voix consultative. Ce comité présente à la discussion et au vote de l'assemblée générale, le 15 de chaque mois, le budget présumé du mois suivant, et le 1er ses comptes du mois précédent.

Les recettes se composent : 1° des cotisations perçues ; 2° du produit des jeux ; 3° du produit des bains, de la bibliothèque, de la location des journaux ; 4° des donations.

Les dépenses : 1° des articles votés ; 2° des secours ; 3 des dépenses imprévues.

Le jour de la reddition des comptes est nommée, au scrutin secret, une *Commission de Surveillance*, composée de 3 membres, à l'effet d'examiner et de contrôler les comptes présentés et d'en faire son rapport.

La *Commission des Secours* se compose des cinq membres du comité. Trois suffisent pour statuer sur une demande. La demande du sociétaire nécessiteux peut être faite par un tiers.

La commission n'accorde que des *avances*, et en se réservant la faculté d'en réclamer la restitution si la personne secourue revient à une position qui lui permette de l'effectuer. « Dans ce cas, le récépissé souscrit

par l'emprunteur lui est rendu, et le numéro pondant est rayé du registre, de manière à ce reste aucune trace de son nom. »

Le *conseil judiciaire*, qui éclaire les détenus questions relatives à la contrainte par corps e conde dans les démarches nécessaires pour l'o de leur liberté, est composé de cinq membres assemblée générale sur une liste présentée par l et choisie parmi les sociétaires qui ont fait de de droit ou qui, par la nature de leurs affaires, on des connaissances spéciales.

On peut supputer ce que produisent au total cettes diverses : cotisations d'entrée, apport qu recette des bains, amendes (exemple : 50 centim qui marche sur les gazons; responsabilité du pour ses visiteurs), fermes de la bibliothèque, d naux et de tous les jeux : billard d'une part, jardin de l'autre, comprenant les boules, quill neau, ballon, etc., et jeu du soir, le loto — dont dans une adjudication, la seule enchère monter pour le mois.

Ces ressources permettent à la *Société* dite *a ments* ou *du pot-au-feu*, qui procède de la *Soci anthropique* et s'y engrène, avec sa direction lière, son comité et ses comptes rendus mens céder aux sociétaires à des prix infimes la so viande et les légumes tout cuits. Notez, d'ailleu rien n'est obligatoire dans tout ce communism eun peut être membre de la *Société philanth*

sans être forcé pour cela d'acheter ses aliments à la *Société du pot-au-feu*. Liberté complète pour chacun dans l'application personnelle en même temps que bénéfice des avantages communs, mais à la condition d'assistance à l'égard du voisin. Cela explique, pour ne pas parler des suppléments des friandises individuelles, les innombrables petites cuisineries particulières qui bouillent, rôtissent, *frisent*, mitonnent et gratinent au foyer commun et fraternel du grand fourneau.

Les dissidents — ceux qui se refusent à faire partie de la *Société philanthropique* — sont exclus de tous ces avantages. Le fourneau leur est interdit, l'eau clarifiée ne leur appartient point ; ils ne peuvent ni s'asseoir sur les bancs du jardin achetés ou construits par l'association, ni même rigoureusement sentir une fleur ; ils n'ont droit de jouer à aucun des jeux de l'association, fût-ce en payant la rétribution au fermier, — et c'est justice. Pourquoi jouiraient-ils du fruit de sacrifices dont ils n'ont pas pris leur part? Il faut dire que les refus de faire partie de l'association sont bien rares, et que le dissident cède bientôt d'ordinaire autant devant l'évidence des avantages que lui offre la société que sous la réprobation morale, — *compelle intrare*, — dont son égoïsme inintelligent est frappé.

Les femmes détenues, qui sont logées dans la première cour, sont forcément privées des bienfaits de l'association organisée, et réduites au chacun pour soi. Le nombre de ces malheureuses est heureusement fort restreint : il n'y en a jamais plus de deux ou trois dans la

tribune du fond qui leur est réservée à la messe du dimanche. — Pour elles comme pour les détenus-hommes, la présence à cette messe est facultative.

Pour revenir aux statuts de la *Société philanthropique*, voici quelques détails encore choisis çà et là.

Outre les assemblées ci-dessus déterminées, le comité peut en convoquer d'autres quand les circonstances l'exigent, ou s'il en est requis par le conseil de surveillance, ou, dans les vingt-quatre heures, lorsqu'il est saisi d'une demande signée du tiers des membres de la société.

Les élections du comité et des caissiers ont lieu, nonobstant les élections partielles et fortuites, six fois dans l'année, de deux en deux mois. Les fonctionnaires sont indéfiniment rééligibles, à l'exception des membres du conseil de surveillance qui ne peuvent être réélus qu'après un intervalle d'un mois. *Les caissiers doivent réaliser la majorité absolue.* Les employés salariés ne peuvent être fonctionnaires ni adjudicataires d'une entreprise quelconque de la société. Des règlements spéciaux fixent la police des assemblées, du fourneau, de la bibliothèque, des bains, des jeux, etc.

Le règlement des assemblées est rédigé avec le même esprit de sagesse et de modération. Il ressemble d'ailleurs aux règlements de toutes les assemblées délibérantes. La pénalité pour les membres qui troubleraient l'ordre de ses discussions consiste en invitation au silence de la part du président, réprimande sévère, enfin exclusion temporaire de l'association. Dans les cas gra-

ves, le procès-verbal mentionnant l'exclusion et les motifs est lu à une ou plusieurs des séances suivantes. Inutile de dire que cette pénalité n'a jamais lieu d'être appliquée.

Je remarque un paragraphe qui me semble un peu entiché de tendances aristocratiques : le membre qui a obtenu la parole doit se tenir debout, — *à l'exception des membres du comité qui peuvent parler assis* — Bah !

En tout soixante-sept articles en dix chapitres pour les statuts généraux. — Le règlement des assemblées générales en contient 19.

Il faut finir, — et je ne vous raconterai point une séance d'assemblée générale sous le grand bosquet, les sociétaires assis, pressée sur le banc circulaire,— le bureau sous la petite tonnelle en face du centre ; — devant le bureau, le *tonneau* qui sert de tribune, sauf qu'on ne monte point dessus; — la *gauche* un peu bruyante et rieuse ; — le rapporteur s'élevant contre un jeu nouveau, — le *rat*, — jeu naïf et sans besoin d'autre mise de fonds qu'un bout de ficelle et deux mouchoirs de poche, mais, par cela même, jeu funeste aux recettes des fermiers du jardin, qui voyaient abandonner leurs quilles et leurs boules pour ce nouveau jeu si divertissant, — et une belle péroraison du même rapporteur, sur ce que nous ne devions pas jouer pour nous amuser, mais en vue de la redevance. Je ne vous parlerai point d'une hausse factice poussée, dans l'intérêt de la caisse commune, par l'*Ambassadeur*, auquel l'adjudication se trouve decernée, aux grands applau-

dissements des *blousiers* spéculateurs, et qui se vendait pour tout un grand mois garçon de billard, — à ses frais encore! — non plus que d'une enchère couverte à un moment par notre ami *Marolles*, que nous retrouvons là, et qu'il retire tout honteux, aux éclats de rire et au cris : A bas l'ambitieux ! à bas Cromwell!

Encore un dernier article des statuts :

« LA SOCIÉTÉ ACTUELLE EST PERMANENTE — SA DISSOLUTION NE POURRA RÉSULTER QUE D L'ABOLITION DE LA CONTRAINTE PAR CORPS.

Hélas! à quand?

Voici une loi inique, et de plus inutile. On s'indigne à la pensée qu'aux époques de barbarie un conquérant ait privé les vaincus de la liberté, et cette liberté, ce premier des biens, ce droit et ce devoir en christianisme, notre civilisation l'arrache au misérable qui manque de quelques écus (1)! Qui peut dire à quoi, à qui cette loi sert? Dans les sociétés anciennes, le débiteur était l'esclave de son créancier; au moins y avait-il travail du second au profit du premier; — mais là, rien qu'une inaction démoralisante, l'impuissance, la ruine, le déshonneur. Et le châtiment subi, — car c'est un châtiment et non une garantie, — la dette existe encore : la prison ne l'a pas payée.

On a invoqué les intérêts du haut commerce de Paris:

(1) Pétition adressée à l'Assemblée nationale pour les détenus de la Dette.

or, il se trouve, en consultant les registres d'écrou, que la maison d'arrêt pour dettes du département de la Seine renferme à peine quelques détenus écroués à la requête d'une maison honorable. Ce ne sont, pour la plupart, qu'acheteurs de créances, hommes d'affaires, trafiquants et usuriers.

Le négociant le plus honnête, qui aura épuisé toutes ses ressources pour éviter la faillite, et qui a tout livré au gouffre du déficit, verra sa position s'aggraver et empirer en raison même de sa plus longue résistance, de son plus de probité. On l'arrachera à sa famille, on lui ôtera même, par le fait seul du discrédit amené par l'incarcération, toute chance de se libérer plus tard. Croira-t-on un jour que les femmes mêmes — en France et au XIXe siècle — aient été jetées en prison pour dettes, et plus cruellement traitées encore que les hommes? Peut-on croire qu'une détenue ne peut voir son mari qu'en présence d'un gardien — précaution honteuse, immorale, que la pudeur n'oserait expliquer et qu'il faut dire : la constatation de la conception implique la mise en liberté.

Pour les étrangers, l'arbitraire est sans limites. L'étranger est arrêté préalablement et préventivement détenu sur affirmation de la dette par le créancier, sans jugement; et s'il veut sortir pour se défendre il déposera un cautionnement!

Si difficilement justifiable est cette loi, que les nouveaux législateurs qui l'ont rétablie ont, comme je le disais, étendu les dispenses, multiplié les moyens dilatoires — quelquefois de la façon la plus puérile. La durée

de l'emprisonnement a été réduite par le maximum de à 3 ans : c'est maintenant trois mois lorsque la det n'atteint pas 500 fr. ; 6 mois lorsqu'elle n'atteint pa 1,000 f. ; 9 mois, 1,500 f. ; un an, 2,700 f. ; 3 ans 6,000 f. et au-dessus, — au lieu d'un an, lorsque l dette ne s'élevait pas à 500 f. ; 2 ans, 1,000 f. ; 3 ans 3,000 f. ; 4 ans, 5,000 f. ; 5 ans, 5,000 f. et au-des sus (1).

En outre, avant 1848, le privilége qui couvrait de l contrainte par corps le mari contre sa femme, et réci proquement, et entre eux les ascendants, descendants frères et sœurs ou alliés au même degré, s'étend main tenant aux oncle, tante, grand-oncle, grand'tante, ne veu et nièce, ou alliés au même degré.

La loi de 1848 décrète l'inviolabilité des septuagé naires.

Elle donne le droit d'appel au détenu, dans les troi jours qui suivent l'incarcération, *même après acquiesce ment au jugement.*

Le débiteur élargi faute de consignation d'aliments n pourra plus être incarcéré pour la même dette. — E pourquoi ? Est-ce qu'un retard ou une erreur de son in carcérateur le rendent moins coupable ? Et si ce n'es pour culpabilité que vous le retenez là, si le privilége d l'incarcérateur a sa raison d'être, comment ce retar peut-il, équitablement et en droit, détruire ce privilége

(1) Ce qui fait toujours que 1 fr. de différence amène une prolongatio de trois mois ; ainsi, 3 mois pour une somme de 200 fr. à 499 fr. : 6 moi de 500 à 999 fr. ; et ainsi de suite jusqu'à 33 mois, de 5,000 à 5,499, et 3 an de 5,500 fr. à...

Puis comptez toutes les chances d'irrégularité de la lettre de change...

Enfin, l'humanité entière proteste contre cette législation. En Angleterre, la loi de l'emprisonnement pour dettes a subi de si profondes modifications et restrictions, qu'elle n'existe pour ainsi dire plus. — En Espagne, elle n'a jamais existé. — Les Etats-Unis la repoussent avec horreur et dédain.

En France, nous l'avons rétablie quelques mois à peine après la révolution de février, qui l'avait abolie.

« — L'emprisonnement pour dettes, — dit encore Alp. Karr, qu'il faut toujours citer quand il s'agit d'humanité et de bon sens, — n'atteint guère que les malheureux. Pour les débiteurs malheureux, c'est trop dur; pour les escrocs, c'est trop doux. — On sait bien qu'il faut punir le malheur et la pauvreté, — du moins cela s'est fait dans tous les temps et dans tous les pays; — mais il faut y mettre un peu de modération. »

J'avais assez vu ces iniquités, ces tristesses et ces désespoirs. Mon ami le 33 avait raison : il fallait attendre pour juger.

Quelques pas d'un homme d'affaires dévoué — je l'ai trouvé! — et quelques mots d'un avocat habile m'ouvrirent la porte dès que je l'eus voulu.

Je lui ai dit adieu, à mon ami le 33, — à lui et à tous ses *fous*. — Il m'a serré la main avec une cordialité mélancolique.

— Je ne vous ai point raconté ma folie, à moi, m'a-t-il

dit : c'est de croire que ceux qui partent — et que j'aime — reviendront me voir?

J'irai.

J'y suis allé — et plusieurs fois — porter des consolations à ces pauvres gens.

Je les ai vus, la dernière fois, singulièrement émus et indignés d'un article sur la prison de Clichy, qui venait de paraître dans le journal le *Droit*. Une assemblée extraordinaire des détenus avait été convoquée à propos de cet article, à l'effet de délibérer sur les moyens d'y répondre.

(Et, à ce propos, je dois ajouter que le principe de la contrainte par corps ayant été discuté encore une fois, l'assemblée des détenus de Clichy a aboli la contrainte — à l'unanimité.)

J'ai lu cet article ; j'ai vu avec regret que l'auteur se prononçât pour la contrainte, et avec surprise que ses chiffres et preuves fussent en contradiction presque absolue avec ses conclusions.

Voici, par exemple, un résultat statistique naïvement avoué par le rédacteur du *Droit* : En 1849, 312 débiteurs sont entrés à Clichy. En sont sortis, même année :

Par expiration de temps	8
Transférement	11
Cession de bien	1
Sauf-conduit (faillites)	27
Arrangements	12
Manque d'aliments	44
Consentement du créancier	111
Par PAIEMENT	19

Ce dernier chiffre est-il assez éloquent?

Si vous désirez savoir sur quelles professions se trouvent réparties ces 312 détentions, accomplies en vertu d'une loi essentiellement dévouée aux dettes dites commerciales, vous trouvez : — 6 avocats, — 6 employés, — 49 propriétaires, — 16 hommes de lettres, — 4 voituriers, — 4 militaires, — 6 ouvriers, — 35 sans profession, — 3 serruriers-mécaniciens, — 2 porteurs de charbon, — 1 étudiant, — 66 négociants, — 6 entrepreneurs, — 6 tailleurs. — 65 industriels, — 9 professeurs, — 5 artistes, — 2 médecins, — 6 ingénieurs, — 1 architecte, — 5 fabricants, — 9 courtiers. Résumé : — 157 négociants patentés, — 155 divers non patentés.

Et quelles tristes réflexions ne suggère pas ce tableau des âges des détenus, encore fourni par l'article du *Droit :*

De 21 à 25 ans,	23
De 25 à 30	30
De 30 à 40	100
De 40 et au-dessus,	159

Ainsi c'est à ce moment de la vie où l'homme, après avoir vu s'évanouir les espérances, les forces et les ressources de la jeunesse et après avoir perdu l'appui de ses parents, se trouve lui-même obligé de pourvoir aux besoins de la famille qu'il a créée à son tour, c'est à ce moment surtout que la contrainte par corps vient exercer contre lui ses rigueurs !

Mais tout n'eût-il pas été dit contre cette législation, l'auteur de l'article du *Droit* n'avait-il pas sous les yeux une éclatante et triste manifestation de vérité et de jus-

tice dans ce fait inouï, qu'il semble raconter lui-même avec quelque complaisance :

— Lorsqu'en février 1848 un des premiers actes de souveraineté du peuple fut, comme en 1830, la délivrance des prisonniers pour dettes, plusieurs détenus refusèrent obstinément de sortir, invoquant le bénéfice de la loi qui leur donnait le droit de profiter des aliments déposés par leurs créanciers. Privés de toutes ressources, sans asile après une longue détention, ces malheureux reniaient la liberté et se cramponnaient aux barreaux de la prison où ils trouvaient du pain !

Débiteurs de bien mauvaise foi, assurément, que la loi a bien raison de livrer aux tortures de la contrainte par corps, jusqu'à ce qu'ils se soient décidés à livrer leurs trésors !...

Quelles que soient vos rancunes légitimes contre un débiteur de mauvaise foi, en quelque circonstance que vous vous y trouviez, n'oubliez jamais que la morale est une, et qu'il n'y a aucune raison, fût-elle d'Etat, qui puisse vous absoudre de faire la chose qui ne DOIT pas être faite.

N'oubliez jamais qu'il est à terre des couteaux que, même contre son plus mortel ennemi, l'honnête homme ne ramasse jamais !

ZIGZAGS

DANS LONDRES

ET PARTOUT PENDANT L'EXPOSITION

To the author, unknown to me, of a spacious drawing published, by the most willy journal THE PUNCH, *and intilled:* The great Exhibition of Industry, *master piece of philosophical caricature,*

Token of admiration and sympathy.

A l'auteur, inconnu pour moi, d'une grande page publiée dans le très-spirituel journal PUNCH, et intitulée : *The great Exhibition of Industry,* chef-d'œuvre de caricature philosophique,

Hommage d'admiration et de sympathie.

NADAR.

« Pendant un premier mois de séjour à Londres, j'essaie de noter au jour le jour sur des feuilles éparses ce que je vois et ce que je pense.

» Peut-être ce mode a-t-il quelques avantages. J'imagine qu'un nouveau débarqué doit avoir le coup d'œil prompt et investigateur. Il est trop avide pour rien perdre ; toute saillie l'arrête, tout angle le heurte, toute particularité l'intéresse.

» Je désire que le lecteur trouve dans ces notes, — sans se déranger, — ce qu'il aurait pu penser et voir lui-même, en quittant ses occupations et en s'exposant

aux ennuis du voyageur, terreur d'un vrai Français, — qu'il doit être.

» Je tâcherai de ne rien oublier, sans jurer pourtant de ne jamais me tromper en rien ; — mais je ne parlerai ni du Tunnel, ni de la Tour, ni de Windsor, ni de la salle du Parlement. J'ai, d'habitude, le tort de ne pas m'intéresser trop vivement aux obélisques ni aux puits de Grenelle, la curiosité objective m'ayant toujours fait défaut. — On trouvera, d'ailleurs, ces estimables détails dans tous les — *Guide à Londres* — de la nature. »

Perfidie des rues anglaises. — Comme quoi Londres pourrait bien n'être pas plus grand que Paris. — Poivrières et cornets. — Sur les trottoirs. — *Shoking !* — Le droit à l'assistance et M. Thiers. — La Vierge à l'oie. — Deux ivresses. — Du péché d'orgueil. — Quais et forêts. — Lampe et chandelle. — Une pierre dans les vitres. — Les *horse-guards* et leurs casques. — *Lovely Morning*. — A propos d'un lavabo. — Ce que c'est qu'un *Singleman*.

Se défier avant tout des rues de Londres, qui, comme les rues de Munich et de Berlin, se ressemblent si souvent entre elles, avec leurs éternelles maisons à trois étages, à grilles, à cuisines-caves en saut de loup, à petites portes, que, plus d'une fois, perdu dans ce pays insidieux (voir les mémoires de Las Cazes), — j'ai cru que ces rues perfides s'amusaient à changer de place ou tout au moins de nom pour me tromper.

A propos des maisons et quant à l'étendue de Lon-

dres, dont un Londonnien se targue si volontiers pour humilier un Parisien, veuillez couper en deux tranches horizontales, — par votre pensée, — nos maisons de Paris à six et sept étages ; posez-moi ces tranches à côté des premières, et sans trop nous inquiéter même de défalquer les squares et les immenses emplacements des parcs, je crois qu'alors, avec ses sept lieues de tour, Paris ne serait pas trop loin de compte avec Londres.

Je n'y tiens guère, du reste, et, bien que le choléra dans ses visites ne les traite guère plus amicalement qu'il ne fait pour nous, je suis tout disposé à croire, — tant pis pour les piétons ! — que les Anglais sont, en cette affaire, comme en d'autres, beaucoup mieux avisés que nous.

Le premier aspect de Londres monumental est bizarre. Depuis Saint-Paul jusqu'à la dernière chapelle, tous les édifices y affectent des formes hétéroclites. Ce ne sont que poivrières, gourdes, cornets. Plusieurs affectent des allures pointues et suraiguës, comme s'ils n'avaient point été mis là pour avoir affaire à des visages.

Ce que dit, en parlant de la critique, Rivarol, — un homme d'éloquence en dépit de son style précieux, — peut se généraliser aussi pour toutes les formes de l'art. — « Pour critiquer, il faut du jugement et du goût. Le jugement se contente d'approuver et de condamner ; le goût jouit et souffre. Il est au jugement ce que l'honneur est à la probité. »

Combien de fois en ces matières nous verrons les Anglais se contenter d'être strictement honnêtes !

Ce qui m'a le plus surpris, comme tous les voyageurs, en débarquant, c'est l'innombrable quantité de pauvres. Il y en a plus encore que de filles, bien qu'en vérité, à voir Londres le soir et ces myriades de malheureuses foisonnant sous le gaz, on croirait que la moitié de la population en veut au tempérament de l'autre. La police, en bonne protestante, trouve qu'il est immoral et au-dessous d'elle de s'occuper de ces détails.

Quant aux pauvres et pauvresses — en habits, robes à volants et chapeaux comme on vous les a racontés tant de fois, le tout de guenilles que la plume ne décrit pas, — ils haïssent surtout les Français, qui seuls leur donnent quelque chose. Jamais vous ne verrez un Anglais faire l'aumône dans la rue. Outre que l'Anglais se trouve suffisamment dégagé par la taxe des pauvres qu'il paie sous tant de formes, il n'est pas convenable qu'un — *gentleman* — touche du cuivre. Les boutiquiers vous rendent la monnaie de billon enveloppée de papier.

Ce très-grand nombre de pauvres et leurs détresses incroyables, l'avilissement, la dépravation et la brutalité sauvages des classes inférieures s'expliquent par un seul mot, — qui fait comprendre en même temps que ces misères inouïes vivent, sans sourciller, soumises même et déférentes jusqu'à la bassesse servile,

côte à côte avec l'opulence sans bornes et le luxe le plus insolent.

Je veux parler du *Droit à l'Assistance*, qui existe réellement en Angleterre. Les conséquences de cet étrange Droit sont toutes simples.

L'ouvrier se dit : « Quand l'âge ou la maladie m'auront mis hors d'état de travailler, ma paroisse sera forcée de me nourrir. A quoi bon m'imposer des privations pour faire des épargnes sur un salaire toujours si modique? J'aime bien mieux vivre selon ma guise et ma fantaisie : je suis sûr de ce que je tiens et demain n'existe plus pour moi. Je satisfais mes penchants, je jouis de toutes mes ressources, et si, — quoiqu'on ne m'ait jamais dit que l'homme puisse penser, — s'il me vient quelque tristesse vague, quelqu'inquiétude de l'avenir, quelque mécontentement de cette vie ou soupçon de la possibilité d'une autre plus digne, — je boirai du *gin* que j'aime tant. »

Il ne se dit même rien : il exécute. Dès lors, la propriété, cet élément si nécessaire en civilisation dans la succession des phases, est supprimée ; toute moralité s'évanouit ; la famille est suppléée par la débauche crapuleuse. La bête féroce s'accouple au hasard, et de cette race pourrie, la génération qui sort va naître comme elle, grouiller et croître dans la boue, le vice, l'ignorance, la honte et les ténèbres.

Et donnez à ce peuple-là, désormais, le sentiment d'un droit!..... Buvez, mangez et dormez tranquilles, lords et pairs : la Révolution ne vient pas encore.

M. Thiers avait bien ses raisons quand il déployait

toute son infernale stratégie de ruses et de sophismes, pour imposer à notre pays l'opprobre du *Droit à l'Assistance*.....

Le mal n'existe pas qu'à Londres, vous pensez bien.

C'est dimanche. Il fait presque du soleil. Les rues sont désertes, la ville muette comme un tombeau; on vous a dit ce qu'est un dimanche à Londres : il n'y a peut-être à cette heure dans tout le quartier Saint-Paul que deux passants, mon ami T... et moi.

Nous voyons venir à nous une figure fantastique et inexplicable. Elle approche : c'est une enfant de treize ans à peu près, uniquement vêtue, — mais comment y croire sans l'avoir vu? — de ses cheveux longs et emmêlés et d'un lambeau déchiqueté et couleur de suie qui a pu être autrefois un châle tartan. Les jambes comme les pieds sont à l'air; le corps nu et blanc se fait voir çà et là par les déchirures sans nombre et les éraillures du lambeau. Elle pousse devant elle une oie qu'elle guide avec une gaule.

T..... lui parle : elle vient d'arriver, il y a un quart d'heure à peine, par le bateau qui tous les dimanches matin apporte d'Irlande ceux qui n'y peuvent plus vivre et qui ont de quoi payer le passage. Elle a mis à cette dépense toute sa fortune depuis longtemps amassée. — Elle ne connaît pas une âme à Londres. — Pour tout avoir, elle a son oie, sur laquelle elle paraît compter beaucoup. — « Mais, lui dit T....., quand vous aurez dépensé le produit de votre oie?... » Elle le regarde comme s'il lui parlait de 1960. — « Avez-vous vos pa-

rents ? » — Ses parents sont là-bas, dans son pays ; elle est leur septième enfant ; ils n'y peuvent rien ; ils sont peut-être plus pauvres qu'elle.

Nous lui avons donné chacun quelque monnaie, qu'elle s'est laissé mettre dans la main sans paraître y croire.

Nous nous sommes retournés plus d'une fois : elle regardait son argent.

Comme je ne parlais plus :

— Ce n'est rien, m'a dit T....., qui vit depuis plusieurs années à Londres. S'il fallait, à souper, se rappeler tout ce qu'on a vu ici dans la journée, le gosier s'étranglerait au premier morceau de pain. Habitue-toi !...

Comparez seulement l'ivresse chez nos deux peuples. C'est facile et dès le premier jour de votre arrivée, car les exemples vous arrêtent à chaque coin de rue : hommes, femmes, vieillards et enfants, tout se soûle ici, les femmes surtout. L'ivresse de l'Anglais est sombre, morne, désespérée. — Rappelez-vous maintenant notre *pochard* des barrières ; même à la dernière période, il est bon enfant, allègre, braillard — et Français.

J'ai un gros reproche à faire aux Anglais et je veux m'en décharger le cœur tout d'abord : l'Anglais est orgueilleux. Je sais des gens qui établissent des différences entre l'orgueil et la vanité ; mais avec tous les égards dus à ces délicatesses de dictionnaire des synonymes, orgueil, morgue ou vanité sont un vilain défaut et haïssable. L'orgueil m'a paru être le péché capital des pé-

chés capitaux anglais. L'onction manque chez ce peuple protestant, l'orgueil ayant pris et desséché toute la place. La timidité même chez l'Anglais est orgueilleuse. Ils dédaignent et vont jusqu'à haïr un peu ce qu'ils ne peuvent avoir.

Quand vous voyez les pieds noircis des Docks plongeant impunément depuis des siècles dans les flots impurs de la Tamise, — plus malpropre encore que la Sprée, cette rivière qui exclut toute idée de suicide, — quand vous regardez l'affluent des boues et des impuretés de Londres, s'il vous vient ce regret, tout naturel, de l'absence des quais dans une ville de cet ordre. l'Anglais vous répond sans avoir l'air de s'en soucier, mais n'en croyez rien : Nous n'avons pas le temps! — Si dans les vastes et vertes prairies anglaises, coupées pour toutes forêts de haies vives, vous paraissez désirer voir un peu plus nos grands bois, l'Anglais répond dédaigneusement : — Nous n'avons pas de place! *No room!*

Tout semble être fait dans ce pays pour l'extérieur, pour la montre, comme disent les marchands. — Toutes les fenêtres sur la rue ont des vitres convexes ou concaves qui par le luisant paraissent encore plus propres; mais voyez les croisées des cours!

Et les miroirs, à cadres ornés richement et dorés à faire mal aux yeux. Approchez-vous : vous êtes vert, votre figure se présente en losange, de ce côté elle s'affaisse, de cet autre elle s'allonge. Ces miroirs sont là, non pour qu'on s'y voie, mais pour qu'on les voie.

Le *parlour*, le salon, est propre, luxueux : tâchez

maintenant de pénétrer dans ces chambres à coucher où le visiteur n'est jamais admis, et vous saurez ce qui en est de la propreté anglaise !

J'ai vu, hélas ! qu'en Angleterre comme en Hollande et en Allemagne, — et cette fois, ce n'est pas pour les hommes que je parle, — que les gens si occupés à nettoyer leur vaisselle et leur maison n'ont guères le temps de penser à leur personne.

C'est l'Anglais qui a inventé la chemisette : vous trouverez dix chemisettes pour une chemise aux étalages des lingers, — et c'est l'Anglais, j'en suis sûr, qui a inventé le faux-col, ce semblant de linge à l'usage des gens qui n'en ont pas.—Je n'en sais rien, comme disait M. Guizot, mais je l'affirme !

Voilà le mot des habits noirs, et des robes à volants, et des inexorables chapeaux des mendiants et des balayeuses.

Je viens de voir une lampe magnifique en bronze ciselé, à globe d'albâtre et du plus riche effet. J'ai demandé, remarquant qu'il n'y avait pas de réservoir apparent, quel en était le système. Le propriétaire, — ils en sont à tricher cartes sur table, — a enlevé naïvement le globe et m'a montré, plantée dessous... une chandelle !

Ainsi, pour un peu, de la tournure martiale et de la fière allure des *horse guards*. Vous avez vu, en image au moins, ce brillant costume, porté par ces hommes choisis entre les plus grands et les plus beaux, et, si vous ne les avez pas vus, vous vous figurez ce que l'on peut faire avec l'habit de drap écarlate, doublé de

blanc, passementeries en or, — la culotte en peau blanche, — les grandes bottes à l'écuyère, vernies, — la cuirasse et le casque dorés, et le cimier en cascade de longs crins blancs. Couvrez de toutes ces magnificences un de ces géants qui font trembler la terre sous leur talon, comme la statue du Commandeur dans *Don Giovanni*, — et, mieux encore, campez une centaine de ces splendides géants sur cent chevaux d'un noir d'ébène plus beaux encore que les cavaliers, et vous avez le spectacle le mieux fait assurément pour exalter, jusqu'à la frénésie, la fibre nationale et les puérils enthousiasmes d'un peuple. Spectacle si beau, en effet, que, quoique vous en ayez, vous observerez tout autre plus que ces cent gaillards si lustrés, si vernis, et que l'on a tant crainte d'user, — gardes du corps qui gardent si bien le leur, qu'ils ne donnèrent jamais qu'une fois, aux plaines de Waterloo, où ils furent irrésistibles, — sont commandés par un bambin de quinze ans, plus doré, plus écarlate, plus blanc, plus éclatant qu'eux tous, et qu'ils écraseraient entre le pouce et l'index.

Mais ce n'est pas là que j'en venais : — ce qu'il y a de plus remarquable encore que les splendeurs du costume chez ces hommes, c'est l'ampleur du thorax, le dégagement des épaules et l'incroyable fierté du port de tête. Cela s'explique : la visière du casque, très-longue, leur tombe à pic au bout du nez dans un angle de 45 degrés. Pour peu qu'ils désirent voir un peu plus loin que leurs bottes, les voilà forcés de lever d'autant le menton et de rejeter la tête en arrière, comme s'ils avaient à compter les nids de corneilles au faîte de la

Tour. Les favoris et les moustaches viennent encore, qui complètent et parfont cet ensemble tout à fait martial et imposant. — Mais ôtez le casque, supprimez cette petite gredinerie de la visière, coupez moustaches et favoris, et vous trouvez...—une chandelle ! l'œil béat, la bouche mi-ouverte, les incisives supérieures à nu, sans oublier la gencive, le menton long et inerte. — Vous reconnaissez le soldat anglais que vous avez vu passer la veille en petite tenue, long et gauche, la canne ou le parapluie à la main, — qui vaut autant ou plus, si vous voulez, que notre tirailleur de Vincennes, mais qui n'en aura jamais l'élasticité de mouvements ni l'allure déterminée et *casseuse*.

Je dirai jusqu'à la dernière, toutes les fois que j'aurai l'occasion de constater ce qui me paraît être la grosse préoccupation de la nation anglaise, le *paraître*, la mise en scène, la *pose*. Mais je dois déclarer, dès à présent, en revanche, qu'ils semblent faire très-peu de cas des croix et insignes. Il faut bien que, même en cette affaire si délicate, le bon sens réellement supérieur de ce peuple se fasse jour. C'est à la décoration, il faut l'avouer, qu'un Français est surtout reconnu dans les rues de Londres.

J'ai vu des Anglais orgueilleux de leur climat. — Il est vrai que ces anglais-là n'avaient pas voyagé et qu'ils ne pouvaient guères s'y connaître. Ce climat, c'est quelque chose de tellement pourri, humide et malsain que des mousses microscopiques, j'imagine, et des herbes invisibles doivent germer et pousser en l'air dans les

épaisseurs atmosphériques, sans qu'on s'en doute. Il n'y a pas plus loin que les troisièmes plans dans cette paysingriste, et encore sont-ils estompés et perdus.

Je prends un jour le *Penny-Boat* (bateau à vapeur qui vole comme une hirondelle et, pour deux sous, vous conduit à de longues distances). Je me trouve assis à côté d'un monsieur qui parle français; ce monsieur, — rareté! — était causeur. Il ne pouvait guères me parler que de banalités, de la pluie et du mauvais temps. « — Belle journée, monsieur! me dit ce brave homme tout aimable; — en vérité, voilà une belle journée; c'ést ce que nous appelons *lovely morning.* »

Une matinée d'amour! — Je jure qu'en ce moment même j'entendais distinctement la pluie qui tombait goutte à goutte sur mon chapeau neuf!

Mon très-spirituel ami Edmond Texier, qui a publié dans le *Siècle* les plus charmants *Courriers de Londres,* me permettra-t-il, à propos du climat, de relever une petite erreur, — rien qu'une! — qu'il a laissée échapper?

Outre les brouillards de la Tamise et du sol, l'atmosphère est encore obscurcie par les scories brunes et grasses de la houille, que vomissent toutes les cheminées privées et manufacturières. Je me suis bientôt expliqué comment mon linge et mon visage se trouvaient, une heure après toilette complète, tiquetés de petites taches foncées, et comme quoi mon chapeau gris — on en compte jusqu'à trois dans Londres — tournait sensiblement au noir. Un *gentleman* scrupuleux doit changer de chemise au moins trois fois par jour, dans ce

pays où tout semble s'entendre si impitoyablement au bénéfice de l'aristocratie que le pauvre n'a pas même le droit d'être propre. C'est là que les ladies économes ont inventé les voiles couleur de suie, la plus laide chose du monde. C'est là enfin qu'intervertissant l'ordre naturel, l'été a dû s'imposer comme saison de ville : l'hiver avec ses boues, son charbon de terre et cet affreux chocolat ambiant qu'il faut avaler quoi qu'on fasse, chasse de Londres, impossible, le riche dans ses terres.

Mon ami Edmond Texier a donc eu tort de plaisanter les dames de Londres qui veulent, selon lui, faire au soleil anglais la galanterie de paraître y croire, en arborant leurs éternelles ombrelles. L'ombrelle anglaise permanente n'est pas plus un parasol qu'elle n'est un parapluie. C'est un parasuie.

Le chapitre des contradictions sera interminable.

Quand vient l'hiver, c'est un sauve-qui-peut général. Tous ceux qui peuvent aller ailleurs s'en vont. Chacun se met à louer en garni sa chambre, son appartement, sa maison, son hôtel. C'est reçu et du meilleur monde.

Il se trouve, dans cette circonstance, que l'Anglais le plus timoré et en garde contre le *shoking*, l'Anglais pur sang qui se regarderait comme déshonoré si un visiteur mal appris pénétrait dans sa chambre à coucher, loue sans scrupule le lit de sa femme et de sa fille au premier ruffian venu.

Je parlais tout à l'heure du dimanche à Londres; avec ses boutiques fermées, ses rues désertes et son silence de mort.

Lœve Veimars a dit : « L'ennui est d'invention moderne. » — Oui, moderne, et anglo-dominicale.

Une caricature du *Punch* ; — Un lavabo ; à l'entour des Français stupéfiés et pétrifiés, autant que Vendredi, pour le moins, entendant le premier coup de fusil.

Cela, si on sait ce que dessiner veut dire, serait une plaisanterie fine à l'adresse de la propreté française. C'est là un de ces coups de pied qu'en bonne conscience on ne peut recevoir.

Nous compterons tout à l'heure avec la propreté anglaise.

Un honorable négociant français, Duvelleroy, qui a monté, il y a quelques années, une maison bien connue aujourd'hui dans Londres, me racontait que, chargé par son correspondant de trouver un logement pour un jeune homme (j'ai dit que la moitié de Londres se loue en garni à l'autre), il s'arrête devant un écriteau. *Room for a singleman :* Chambre pour un. — *singleman. Singleman*, ce n'est pas tout à fait *gentleman* : le *singleman* n'est un monsieur que tout juste; c'est un étudiant, un artiste, un répétiteur, un ouvrier peut-être, un homme seul. « — Voilà mon affaire ! » se dit Duvelleroy, et il monte.

La bonne du logis le reçoit. On cause : chapitre des informations réciproques. « — La chambre est-elle bien aérée ? — Que fait le jeune homme ? — A-t-elle vue sur la rue ? — Il ne rentre pas trop tard ? etc., etc., » et la servante demande enfin : « — Il n'est pas trop gros? — Que vous importe ? — S'il était par trop gros, nous

ne pourrions pas lui louer. » — Duvelleroy croyait mal comprendre, quoiqu'il sache l'anglais comme M. Robertson. Il comprenait très-bien, mais il faut vous dire que la bonne et son écriteau étaient hyperboliques et surfaisaient de moitié leur offre. Ils n'avaient, en réalité, à louer que la seconde moitié d'un lit, l'autre étant déjà occupée par un *singleman* quelconque. Or, le lit était un peu étroit. « — Je m'en suis allé sans avoir l'air de m'étonner, ajoutait Duvelleroy, et j'ai vu depuis que j'avais bien fait. »

Premier envoi au dessinateur du *Punch* qui fait si bien les *lavabos*.

TAYLOR INST. OXFORD

II

Du flegme. — Le duel en Angleterre. — Beauté et laideur anglaises. — Joujoux. — Pythagore et les Anglaises. — Piége à moineaux. — Des serviettes, de la barbe et des moustaches. — Boxeurs. — *United and happy family*. — Contradictions.

Un vieux poëte polonais a dit que lorsque Dieu créa les hommes, il prit quatre éléments pour le Français. Il disposa le premier élément, puis le second, puis le troisième; mais, avant que le quatrième fût en sa place, le Français s'échappa.

C'était peut-être du flegme qu'il s'agissait. En ce cas, l'Anglais aurait pris part double.

Je demeure dans le quartier des docks. Mon hôtel est habité par des voyageurs de tous pays et des marins.

Ce matin, il se faisait un grand tapage dans la salle à manger. Je suis descendu. Un individu que la colère mettait hors de lui accablait d'injures un jeune *midshipman* que j'avais déjà remarqué. On m'a mis tout de suite au courant de l'aventure, histoire banale d'une femme enlevée par le jeune marin à l'autre.

Le dépossédé, les yeux hors de la tête, écumant de rage, vomissait le vocabulaire des injures anglaises : *Gent, blackguard, rascol, pig, pic-pockett,* rien n'y manquait. Trois ou quatre Anglais ou Américains assistaient, tout en mangeant, à la scène, sans y perdre une bouchée. Le marin, grand garçon de vingt-quatre ans à peine, svelte et du meilleur air, et qui avait fait deux fois déjà le tour du monde, était adossé contre la cheminée. Il semblait ne rien entendre, et écrivait, impassible, sur son calepin. Il vint un moment où son adversaire, à bout d'insultes et de respiration, s'arrêta, haletant, et mit le poing sous le nez du *midshipman.* Je crus qu'il allait se faire écraser...

Le jeune homme le regarda, toujours imperturbable, et lui dit :

— Avez-vous fini?

— Oui, répondit l'autre. Qu'est-ce que tu veux de plus ?

— J'en suis fâché, dit le premier fermant son calepin, cela vous aurait coûté plus cher.

Et il l'a fait condamner par le juge à dix livres sterling de dommages et intérêts.

Voilà le duel à Londres. Ont-ils raison, ont-ils tort?

Dans les rues, dans les parcs, dans les *squares* parfois, pullule l'enfance blonde et rose. Tout ce petit monde est nu ou peu s'en faut; ce n'est que cous blancs comme le lait, bras potelés, mollets à donner envie à l'ogre rassasié. Tous ces petits hommes et ces petites femmes, sont jolis au possible, et les vignettes anglaises n'ont pas menti.

Le jeune homme svelte, grand, garde longtemps encore cette admirable carnation et la pureté suave de l'enfant. Ce n'est plus le petit bourgeois français, éclos sous le crayon de Daumier, hâve, étriqué, désagréable et laid à faire regretter l'Eurotas. Aussi chercherait-on vainement à Londres ou à Oxford, m'assure-t-on, le pendant de notre collégien de cinquième, auteur audacieux de cette lettre qui a tant diverti le cercle de mademoiselle *** des Variétés : « Mademoiselle, si vous » êtes aussi bonne que belle, mettez-vous demain à votre » fenêtre. Je passerai à deux heures avec ma pension. »

Question de climat, sans doute.

Jusques et y compris la puberté, rien de beau comme l'Anglais ; ensuite cela se gâte. C'est peut-être le seul peuple qui ait conservé les proportions de la statuaire antique. La tête est petite, — sept dans le corps, — les bras et jambes longs et musclés, le torse irréprochable. Le développement de la stature donne à l'allure générale une gaucherie qui n'est pas sans distinction ni grâce.

La race existe là réellement, et la preuve, c'est que la tête du cocher et celle de la femme de chambre ont

toute la noblesse plastique de la maîtresse et du maître, l'œil pur et profond, les narines — les narines surtout, les ailes du nez de dessin le plus fin et le plus élégant, et — l'arc de la bouche exquis. C'est à prendre le valet pour le maître et réciproquement. Les Anglais disent qu'ils ne s'y trompent pas, eux : ce n'est peut-être pas vrai.

Mais, en revanche, quand ils s'avisent d'être laids, ils dépassent les limites du permis et du possible. Sans parler de l'extra-développement caractéristique des incisives supérieures (ordre des Rongeurs), nous voyons le menton, d'ordinaire un peu long et bestial, prendre des proportions invraisemblables. Les joues insufflées, rouges et marbrées, suent les rostbeaf, les jus des viandes et les bières ; les yeux disparaissent au fond de ces chairs désordonnées. — et, le nez bourgeonné, tuméfié, violet, apoplectique, impudent se répand, se travaille et s'exaspère comme une végétation monstrueuse.

Dans nos boutiques de jouets d'enfants, on trouve des soldats, des poupées, des villages, des ménages, des comédies, des boutiques d'épicier ou de confiseur.

J'ai vu, pièce importante d'un marchand de jouets dans le *Strand*, — une BOUCHERIE... Le gros boucher anglais, dans son comptoir, portant à la ceinture le couteau professionnel en sa gaîne, est entouré de pièces de bœuf et de mouton de toutes dimensions, peinturlurées les muscles en rouge vif, les graisses en jaune pur, et d'un réalisme parfait. Quartiers, gigots, épaules, palerons, filets, rognons, côtelettes, rien n'y manque.

Autre joujou anglais : une charcuterie ; — jambons,

cervelas, etc. Des personnages à demeure saignent le cochon fixé à la colle-forte. D'autres, non moins immobiles, accomplissent imperturbablement un bout de boudin. — Cela n'a pas même l'excuse de bouger et d'offrir une scène animée et successive. C'est un tableau permanent, créé pour la seule satisfaction de la vue et l'inspiration des idées élevées dans les jeunes âmes anglaises. *Ne varietur!*

Il faut avouer d'ailleurs que l'incomparable succulence de leurs viandes, réellement supérieures aux nôtres, explique et excuse peut-être, dans de certaines limites, cet enthousiasme de la nourriture que l'Anglais porte jusqu'au lyrisme. Un beefteak anglais eût certainement donné à réfléchir à Pythagore.

L'Anglais naît cocher et cavalier.

Les voitures publiques et privées, cabs, coupés, fiacres, omnibus chargés dessus comme dedans, américaines à grandes roues aux rayons fins comme des pattes de faucheux, se croisent, se coupent, s'enchevêtrent et se démêlent avec la rapidité de l'éclair. Cette prodigieuse célérité qu'aucun accident ne vient jamais compromettre, stupéfie le Parisien habitué aux voitures de régie, voire de remise.

Sauf les exagérations de l'élève du cheval en Angleterre, qui n'aboutissent qu'à constituer une bête à rallonges, fictive, ridicule et presque inutile, — coureurs auxquels il faut trois mois de préparation ou d'entraînement, comme on dit, pour fournir cinq minutes, — leur race est admirable.

On a trop parlé des courses anglaises et des chevaux anglais pour que je ne m'en tienne pas à citer comme le plus beau des spectacles l'allée d'Hyde-Park, où, chaque jour, dans l'après-midi, sur un gazon ras-tondu et mat qui ne doit être foulé que par des chevaux montés, deux mille cavaliers, hommes, femmes et tout petits enfants, aussi sûrs en selle que Pellier, marchent, trottent ou galopent entre deux haies de piétons extasiés.

J'ai vu ces magnifiques chevaux de force, célèbres dans le monde entier, véritables colosses, de taille et de muscles à lutter avec des éléphants, qui font l'orgueil de Londres et de la brasserie Barklay-Perkins, à qui ils appartiennent.

Le nom de Barklay-Perkins frappe l'œil dans chaque rue. C'est la coutume des maîtres brasseurs d'envoyer une grande enseigne uniforme portant leur nom à toutes les tavernes qui se fournissent chez eux. J'ai oublié combien de milliers d'ouvriers emploie cette immense brasserie, — une ville! Mais ce que personne n'oubliera, c'est cette scène sublime et terrible, lorsqu'osant fouler un sol libre, Haynau, le bourreau autrichien, s'enfuit meurtri, ensanglanté, devant cette population soulevée d'indignation et d'horreur et poursuivi par les malédictions vengeresses. Les peuples sont solidaires. — Hurrah trois fois pour les brasseurs de Barklay Perkins!!!

Duvelleroy me racontait encore combien, dans ce

pays flegmatique et de tradition, il avait rencontré de difficultés pour monter sa maison.

« Vous avez certainement tâché quelquefois d'attraper des moineaux, me disait-il, et vous savez comment la chose se passe. Vous avez disposé votre piége à l'emplacement choisi, le piége est sûr, alléchant, bien garni de graines et de mie de pain toute fraîche : ceci fait, vous vous éloignez, — et attendez. — Les moineaux, vous parti, reviennent, un à un, s'abattre et reprendre possession de la place; mais quant à s'approcher du piége, ils n'ont garde; ils n'ont pas même l'air de le voir. Les vieux disent aux jeunes, tout en trottinant et du coin de l'œil : « Voilà de la bonne graine et du beau pain blanc! mais pour qu'on nous offre d'aussi bonnes choses, d'aussi bonne amitié et avec cet air de bonne franquette, il faut que tout cela ne vaille pas le diable. Il y a anguille sous roche. N'approchez pas même de loin et défiez-vous! — « Suffit! disent les petits, — et le soir, vos yeux vous cuisent de les avoir tenus braqués sur le piége sans voir autre chose que lui. — De même le lendemain; de même les jours suivants, — je suppose que vous n'avez pas renoncé. — Cependant voilà qu'un beau matin, quand c'est à peine si vous pensez encore à votre piége, voilà que vous apercevez un de vos paroissiens qui vient tout auprès en flânant et d'un air indifférent : il approche... un saut... deux sauts... trois sauts vers la machine... il va mordre : — Bah! le voilà envolé! — Mais le charme est rompu, l'oiseau est familiarisé avec l'engin : le lendemain, votre client de

la veille revient, ses camarades le suivent, toute la troupe tombe là, ils s'approchent, ils examinent, ils font leurs petits commentaires... ils partiront encore sans toucher à rien. — Mais, dès l'aube suivante, courez-y ; vous en trouverez de pris.

» Quand j'ai établi à grands frais ma boutique dans la plus belle rue de Londres, avec une montre du plus riche effet, j'ai cru que tous les moineaux allaient mordre du premier coup : je ne connaissais pas cette chasse-là ! J'ai attendu six mois, monsieur, — six mortels mois, avec un loyer et des frais écrasants, et ma femme qui me répétait à la journée : *Je te l'avais bien dit !* Ces..... Anglais-là passaient et repassaient du matin au soir, sans plus s'inquiéter de ma boutique que si elle eût été fermée. Moi, je m'obstinais et je disais : « Nous verrons bien ! Mais si ç'avait été à recommencer !... Enfin, au bout des six mois, bien comptés, monsieur, en voici un qui s'arrête à ma devanture, — qui regarde, — et qui s'en va. Je cours annoncer cette grande nouvelle à ma femme : — Il y en a un qui s'est arrêté ! Elle hausse les épaules ; — mais moi, j'étais sûr de mon affaire. — Quelques jours après, un autre s'arrête encore et regarde, comme le premier. Il avait l'air de se dire, le gredin ! — tiens ! ça n'est pas encore fermé ! — Je le regardais de mon comptoir, et je vous assure que le cœur vous eût battu aussi, à ma place. Enfin, voilà qu'il met la main sur la clavette, voilà qu'il entre... Il est entré ! ! ! Je me lève et je vais à lui de mon air le plus aimable. L'Anglais, lentement, tire ses lunettes, les campe sur son nez, et examine un à un dans les montres tous les

éventails jusqu'au dernier. Je veux ouvrir une vitrine pour lui offrir ma marchandise : il me pose la main sur le bras ; ça voulait dire non. Il reste là une heure, puis quand il a fini le tour de la boutique, il s'en va, sans m'avoir lâché une parole, ni bonjour, ni bonsoir. Un autre se serait inquiété, et il y avait peut-être de quoi enfin. Je vous jure que j'étais tranquille comme en ce moment et sûr de mon affaire désormais, — impatient mais convaincu. J'avais attendu six mois un visiteur ; j'ai attendu neuf mois un acheteur. Au bout de neuf mois, je suis parvenu à vendre un méchant éventail d'une livre ; mais j'étais désensorcelé. Il y a trois ans que je suis ici, et ma maison est aujourd'hui la mieux achalandée de Londres. »

— *Waiter!* — Une serviette? Voici la troisième fois que je vous la demande ! Vous n'en avez donc pas ici?

Le garçon s'en retourne — et revient, embarrassé, mais non des mains :

— Nous en avons bien une en effet, monsieur ; mais il est venu hier un Français qui l'a salie et on l'a donnée à blanchir ce matin.

Maisons bourgeoises ou *dining rooms*, un ou deux restaurants exceptés et les hôtels de l'aristocratie pure, voilà tout ce qu'ils produisent comme linge de table. Chacun s'essuie au bord de la nappe, quand il y en a une. Dans bien des endroits la même nappe travaille toute une semaine.

Je me suis rappelé le mot écrasant, depuis populaire, de feu Katcomb, ce gargotier épique, quand

j'eus la naïveté de lui demander une serviette :

— Vous mangez donc bien salement?

Je dois avouer maintenant que, pour ma part, je suis absolument de leur avis sur la question de propreté, quand ils se trouvent choqués de nos moustaches et de nos barbes.

J'ai assisté dans Fleet Street à une boxe entre deux passants, deux ouvriers. Le combat a été fort long : j'ai compté jusqu'à onze reprises. C'est beaucoup.

Les coups pleuvaient dru, sans toucher jamais au-dessus de la ceinture ; tous en plein visage. Lorsqu'un des adversaires tombait, la galerie le relevait, le remettait en face de l'autre, et on criait de tous côtés : *go on ! go on !* (va dessus !) Un policeman est arrivé enfin qui, — après avoir pris sa petite part du spectacle, sous prétexte de prendre le temps de traverser la foule, — a séparé définitivement les jouteurs.

Ces onze reprises impliquent assurément une certaine ténacité dans la lutte, mais il ne faudrait pas les prendre absolument à la lettre. Dans la boxe anglaise, on doit toujours rompre sous le coup, qui perd ainsi la moitié de sa force, et c'est ce qui explique que nos deux adversaires de tout à l'heure se soient laissés choir onze fois, tantôt l'un, tantôt l'autre, sans emporter en fin de compte d'autre dommage qu'un peu de sang au nez pour toute fracture. Dans le *jeu* français au contraire, le *tireur* va toujours en avant, et ne pare qu'avec le bras, quand il pare.

Rien, au reste, ne peut donner une idée de la férocité

des boxeurs anglais émérites. L'un d'eux, qui a tué dix hommes dans ces combats tolérés, bien que défendus, tient une caverne très-achalandée ; il n'exerce maintenant que pour se divertir. Il n'a littéralement plus de nez, la plupart des dents manquent, et des exostoses en ronde-bosse complètent cette épouvantable figure. On m'a conté que dans une boxe courtoise,—avec les gants rembourrés, — ce grand homme avait déjà mis hors de combat quatre ou cinq confrères, lorsqu'un gentleman de la galerie mit la main sur un gant, — signe de défi. Notre homme salue le plus agréablement qu'il peut le nouvel amateur, et les voilà en place. Pendant quelques minutes pas un coup n'est porté ; ce n'est que feintes et parades ; l'amateur rompt, rompt, — jusqu'à ce que Cribbs (je crois que c'est le nom du monstre) l'ait conduit jusqu'à une haute cheminée placée au bout de la salle. Alors, il dit en souriant : — « C'est là que je te voulais ! » Et d'un coup vigoureux, il lance son adversaire qui tombe et se fracasse le crâne sur l'angle de la cheminée.

A côté de cela vous trouverez l'acte du parlement qui spécifie la longueur et la forme du fouet des cochers, dans l'intérêt des chevaux, et vous savez que la loi Grammont, — qu'on a tant plaisantée chez nous et bien à tort, est d'importation anglaise.

Boxes, combats de coqs, etc., sont formellement interdits par la loi ; ce qui n'empêche pas que vous trouviez chaque matin, dans le *Times*, dix annonces de quelqu'un de ces exercices.

Peut-être voient-ils chez nous autant de contradictions et d'aussi énormes.

On voit stationner d'habitude, devant le Musée, une grande cage qui contient réunis une foule d'animaux ; chien, chat, coq, singe, rats, souris, hibou, épervier, canaris, serpents ; — et toutes ces bêtes vivent en bonne intelligence apparemment et sans se porter préjudice, bien que, de temps à autre, le cornac les agace avec sa baguette à travers la grille. Une inscription, apposée sur la cage, célèbre les satisfactions de cette — *United and happy family — Unie et heureuse famille.*

C'est fort bien, mais si ces bêtes, si étrangement associées, viennent à se manger ou à se mordre, — et le cornac n'y néglige rien, — que devient la *Loi qui protége les animaux ?*

III

Grandeur de l'Angleterre. — Encore une contradiction. — Un Article du *Times*. — Produits anglais et français. — Le diamant Koob-I-Noor, Érard, Quidant et Constantin. — M. de la Mornays (né Sallandrouze), ses costumes et ses tapis. — Les cartes repoussées. — Une lutte inégale. — Quatre œufs sur le plat. — *Improved* et *Breveté*. — Urbanité anglaise. — *Gent !...* — Scènes de la rue. — Linguistique. — *Poor Yorick !*

Dès que l'idée première de l'exposition universelle eut été émise, une compagnie se constitua aussitôt, — rien par l'Etat, ici, — les fonds affluèrent, et en six mois l'immense vaisseau était achevé.

Voilà ce qui fait du peuple anglais un grand peuple !

La moyenne des recettes d'entrées s'est élevée à 80,000 fr. par jour. L'énorme capital engagé dans cette affaire se trouve plus que triplé. L'excédant de la mise première et des intérêts doit être consacré à une œuvre de bienfaisance.

La colonne élevée à la mémoire de Nelson, une de leurs grandes gloires nationales, n'a pas marché aussi vite. J'y ai reconnu le maçon qui travailla, unique, pendant tant d'années, à notre Arc de Triomphe de l'Etoile.

L'argent manque pour fondre les lions du piédestal, bien que l'Empereur de Russie ait envoyé pour l'œuvre 500 livres sterling il y a deux ans.

Aussi pourquoi Nelson s'avise-t-il d'être mort?

Le choix de l'emplacement de l'exposition a vivement excité l'opinion publique dans Londres, et agité une polémique ardente dans la presse. Le *Times*, ce journal type des passions anglaises. vices et qualités, grandeurs et faiblesses, a publié à cette occasion un article que l'on cite encore aujourd'hui. Il voulait que l'Exposition fût ouverte sur le bord de la Tamise, presque sur l'eau, « dans laquelle, disait-il, l'Anglais naît, vit, et meurt. »

Une chose à remarquer dans les expositions comparatives de la France et de l'Angleterre, c'est que la France — républicaine et démocratique — l'emporte surtout par ses produits élégants et aristocratiques, tandis que l'Angleterre, — ce pays aristocratique par essence, — trouve sa supériorité dans les choses usuelles, à bon marché, démocratiques.

Pourvu que quelqu'esprit trop vif n'aille pas maintenant se cabrer sur cette très-humble découverte, et de la constatation d'un simple fait, conclure aux sympathies monarchiques de la France et au retour de M. de Chambord !

Dans les visites assez nombreuses que j'ai faites à l'Exposition, j'ai eu lieu de constater que la foule se portait principalement sur trois points : — vers le diamant Kooh-I-Noor, — aux pianos d'Erard, lorsque Quidant jouait, — et aux fleurs artificielles de Constantin. J'avoue, — et je ne pense pas qu'on puisse supposer ici une intention de réclame, — que je n'ai rien vu d'aussi extraordinaire que cette grande serre de fleurs et de plantes de toute espèce et de tous pays, depuis la rose commune jusqu'au *Pawlonia Imperialis*, vraies à faire pâlir Baulant lui-même, le grand fleuriste. Je n'aurais jamais pu supposer une illusion aussi complète. De vrais buis et d'autres branches naturelles sont mêlées aux imitations et ne s'en distinguent pas. Une étamine, presque imperceptible, tout empoussiérée de son pollen d'or, s'est collée contre la vitre, comme si le vent l'avait détachée et apportée là... C'est prestigieux. Par moments, les Anglais saluaient ce chef-d'œuvre de salves d'applaudissements.

Je crois, et malheureusement je ne suis pas le seul de cet avis, que notre Commissariat français a mal fait nos affaires. J'ai vu dans le Palais de Cristal des emplacements très-restreints accordés à des industries très-considérables (l'exposition des instruments Charrière, par exemple, que j'eusse désirée plus importante), tandis qu'un espace de six mètres carrés est livré à ces abominables dessins coloriés sur carte repoussée, produit obscène et honteux que l'art répudie comme la morale,

et qu'il était déjà plus que suffisant de tolérer à l'étalage de nos papetiers.

On remarque, dans la salle d'honneur de la France, vis-à-vis d'un chef-d'œuvre de la manufacture nationale des Gobelins, étalé en pendant, un affreux tapis qui serait à peine digne de servir de Thibaude à l'autre. Ce vilain produit, si impertinent, sort des ateliers de M. de la Mornays (né Sallandrouze — tout court), notre commissaire-général.

Encore ne reprocherais-je pas si aigrement à M. de la Mornays (né Sallandrouze), d'avoir donné si belle place à semblable indignité, et je pourrais de même lui pardonner à demi les costumeries dont il s'est affublé, lui et ses attachés, — si certains intérêts d'ordre plus élevé n'eussent souffert de ces préoccupations.

Ainsi toutes les machines anglaises fonctionnent sous les yeux des visiteurs; machines à carder, machines à tisser, machines hydrauliques, tout cela jusqu'à la fabrique mécanique d'enveloppes de lettres, vit, bouge, se démène, et livre, séance tenante, ses produits au public.

Nos machines françaises restent immobiles et muettes. Le feu, c'est-à-dire l'âme, leur manque.

Je pense qu'un représentant sérieux de notre industrie, soucieux de la gloire et des intérêts français, se serait dit à la place de M. Sallandrouze: — Toutes ces machines, tous ces mécanismes si compliqués qu'ils soient, ne peuvent offrir quelqu'intérêt au public en général que par les résultats qu'ils donnent. L'homme spécial

lui-même, dans cette foule de systèmes, ne peut bien juger qu'à l'œuvre. — Nous avons accepté la lutte, jury anglais, sur votre parole que toutes les nations étaient ici sur le pied de l'égalité absolue. Creusez-moi donc, sous ces machines comme sous les vôtres, des aménagements et que le même feu allume vos fourneaux et les nôtres.

M. Sallandrouze invoquera peut-être cette grosse raison que les Anglais se trouvaient chez eux, que rien ne leur a manqué, ni le temps surtout ; il parlera des difficultés jalouses, des lenteurs, de l'insouciance et peut-être même de la parcimonie de nos exposants. Mais la lutte des deux pays sur le terrain des machines est tellement inégale, j'entends dans ses résultats apparents, que je ne pourrai jamais donner raison à notre commissaire général.

Quant à ce point que les Anglais, étant chez eux, se sont protégés outre mesure, l'application en est poussée parfois jusqu'au comique. J'ai vu, dans une assiette, précieusement déposés sous une bombe de verre, quatre œufs pondus par une poule de je ne sais quel comté.

Ces œufs sont de grosseur moyenne et n'ont rien apparemment d'extraordinaire. — Après cela, je ne les ai pas goûtés.

On peut noter en passant que la plupart des menus objets de bimblotterie et tabletterie, portefeuilles, étuis à cigares, etc., que bien des gens apprécient d'autant plus, à Paris, qu'ils portent la marque de fabrique : *Im-*

proved and warranted — Patent London, — se trouvent, les mêmes à Londres, avec la pseudo-estampille, tout aussi véridique que l'autre, de la fabrique française : *Breveté. — Paris.*

Nous sortions de Drury-Lane, une dame anglaise, un ami et moi. Il pleuvait, il y avait foule, et les voitures étaient rares. — Mon ami fait son prix avec le cocher d'un *cab* . la dame,interpose sa connaissance du tarif,

Tout à coup je reçois un choc violent : c'est la dame qu'une énorme bourrade vient de précipiter sur moi, Un Anglais a passé par-dessus elle pour sauter dans le *cab*. Il dit un mot au cocher, et la voiture file comme un trait. — L'Anglais se penche hors de la voiture et nous tire la langue...

La stupéfaction n'avait pas fait place assez vite à la colère ; l'Anglais sauva, pour cette fois, ses côtes et mâchoires. Mais jugez dans quelles dispositions nous allâmes nous coucher là-dessus...

G..., un homme du plus fin esprit, mais qui s'est fait anglais, s'est contenté de me répondre, quand je lui ai raconté cette prouesse de l'urbanité anglaise, « que cet homme était un *gent.* »

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Un *gent* n'est pas un *gentleman*, vous m'entendez bien.

— Ah ! oui, — de la canaille?... Seulement votre — *gent* — était un beau monsieur fort bien ganté.

— Qu'est-ce que cela prouve ?

— Soit. Mais je vous jure qu'en France le dernier des

hommes, *gentleman* ou *gent*, n'aurait pas l'idée d'écraser une femme pour lui prendre sa voiture. Non, dussiez-vous choisir dans le coin le plus odieux de la salle Saint-Martin, je vous défie de trouver un Français capable d'une aussi lâche et ignoble brutalité !

Ils ne savent pas marcher ; c'est peut-être pour cette raison qu'ils font leurs trottoirs si larges. Ils se cognent, ils se bourrent, ils se bousculent et s'écrasent les pieds. J'ai vu sur le trottoir d'embarquement du *Steam Boat* pour Greenwich, un dimanche, au milieu de la foule la plus compacte et la plus grouillante, une femme poussée, meurtrie, écrasée, le chapeau aplati comme un bonnet de police. La malheureuse riait aux larmes : « Jamais je ne me suis tant amusée ! » disait-elle.

Jamais une excuse ni un salut pour tous ces coups de coudes et d'épaules. Le salut, généralement n'existe guère d'ailleurs. Un vrai gentleman ne salue pas. Si vous saluez en entrant dans une boutique, le marchand vous méprise. Il n'y a ici, pour vrai dire, que les gens mal élevés qui saluent.

L'Allemand n'est que lourd et brutal ; l'Anglais est réellement grossier.

L..... et Louis Blanc passent dans Regent-Street. Vous connaissez l'étrange disproportion de taille de ces deux inséparables. Deux Anglais venaient à eux : un des Anglais... comment dire cela ? — rote en pleine figure de Louis Blanc. L..... roue l'insolent de coups de canne ; la canne se casse ; L..... et Louis Blanc s'en vont.

L'autre Anglais les rattrape au bout de quelques minutes ;

— Vous avez insulté mon ami !

— Oui, dit L....., et quoique vous ayez mis du temps pour vous en apercevoir, je veux avec le haut de canne qui me reste, vous insulter aussi.

L'Anglais file.

J'ai retrouvé en Angleterre cette prétention qu'ont tous les peuples, — nous exceptés et je veux le dire — de prononcer comme ils écrivent. Les étrangers humiliant depuis trop longtemps avec cette mauvaise plaisanterie le Français qui a toujours bien voulu l'accepter sérieusement.

Ainsi l'Allemand : « — Contemplez, nous dit-il, quel avantage a notre langue sur la vôtre ! Nous parlons comme nous écrivons. Prenons le mot *heichelei*, par exemple. Vous, vous diriez *heichelei*, et je vous plains fort ; prononcez *oi* — (ici tout ce que vous voudrez) *laye*. — *Jugend* : on se mouche.

L'Espagnol : « — Il est fâcheux, monsieur le Français, que vous ne sachiez pas prononcer comme il convient. Voyez, nous ! nous écrivons *quaglia*, et nous disons, comme c'est écrit : *couailla*. *Quaglia*, *couailla* c'est clair ! — *Jorge* : *Horhé !*...

Laissez maintenant parler le Polonais, — comme il écrit toujours ! Il va nous démontrer comme quoi il est dans le vrai en appelant *Kontski*, son grand pianiste dont le nom s'écrit *Kacki*. — *Kacki* : *Kontski*, c'est évident.

Je vous fais grâce du Suédois, du Danois, de l'Italien, — qui nous a appris que M. de Broglie se nomme de *Broye*, — et des autres.

L'Anglais est plus fort qu'eux tous ensemble; il crie : *Mère* pour appeler Mary, sa bonne; *People* devient *Pipleul*, — *Arthur*. *Erzeur*, — *Brougham-Brrrrm*. Gavarni a compté trente-deux manières de prononcer le mot *two*, deux.

« ...., Et voilà, vous dit l'Anglais, le secret de l'immense avantage de la langue anglaise sur les autres langues, — et la vôtre, monsieur. »

Je ne pense pas que l'Anglais ait un grand respect pour la mort. Je vois toujours la préoccupation du *paraître*, jusque dans le deuil. La maison du défunt étale pendant longtemps sur sa façade le vaste écusson de ses armes, doré et colorié. Mais les conviés aux funérailles s'étaient juchés sur le corbillard, comme sur un omnibus, les jambes ballantes contre le coffre funèbre; mais les petits enfants courent sur les tombes fermées de la veille, — et Hamlet joue avec le crâne devant le parterre ravi.

Oui, certes, — *poor Yorick!* — qui préférerait qu'on laissât sa carcasse tranquille!....

IV

Découverte et signalement d'un faux Janin. — Monstre vert ! — Une visite au gouvernement provisoire — La néo-section Lepelletier. — Un mot du Grand-Duc de Toscane. — L'*Illustrated London News* en français et son titre. — La vérité, la voilà. — Hommage au *Punch*. — Un chef-d'œuvre.

Il y a de par le monde un mauvais plaisant que j'éprouve depuis bien longtemps le besoin de signaler à à M. J. Janin auquel il cause certainement les plus grands préjudices.

Vous connaissez comme moi J. Janin, cet esprit charmant, délié, délicat, coquet et souple, ce causeur aimable et érudit plus encore qu'il ne veut en avoir l'air; nous savons de plus que M. Janin est obligeant et serviable aux jeunes gens. Aussi ai-je de la sympathie pour M. Janin, et ne voudrais-je pas l'aimer seulement, le brave et honnête garçon qu'il est, comme on fait certaines femmes aimables auxquelles ce n'est pas précisément des qualités sérieuses qu'on demande.

Or, le personnage dont il s'agit, s'est avisé tout simplement d'usurper les titres et le nom de M. Janin. il se présente comme tel dans une foule de maisons, y développe impunément ses grâces de commis-voyageur, et il

s'est faufilé jusque dans la ruelle des *Débats*. Notez que la peau du critique dont il s'est affublé ne lui cache point les oreilles, car cet intrigant est lourd, il est sot, il est trivial, il est déclamateur, il est ennuyeux, il est grossier, malhonnête, brutal, il se répète. Vous voyez que tout cela ne ressemble guère au charmant écrivain que nous aimons. Aussi, moi, j'ai bien vu tout de suite ce qui en était, car, de vrai, le maladroit n'a réellement pris à M. Janin que son célèbre bonnet de coton. Mais beaucoup de personnes qui n'ont pas la vue bonne et que certaine terreur trouble, se trompent à ce diable de bonnet de coton, et en font leur affaire comme s'il y avait dedans une cervelle.

Tout cela est un peu bien invraisemblable, n'est-ce pas? Mais cette inouïe méprise de tant de gens s'explique par une petite finesse de notre homme, ficelle en épaisseur de câble : le madré s'est dit qu'il y aurait chance en ces temps à défendre la société que personne n'attaque, à se poser en apôtre de ladite société, — J. Janin apôtre! Voyez-vous pas d'ici quel air cela aurait! — et à prendre l'emploi des Jean Journet réactionnaires. La chose a ses petites douceurs, en effet: aussi, ne laisse-t-il point passer un lundi depuis le premier où il s'en est avisé, sans taper à grands coups de plume sur le bonnet rouge comme ce prédicateur en chaire qui tapait sur son bonnet : Réponds donc, Voltaire? Tu ne trouves rien à me dire, Rousseau! — Là-dessus, gens bien pensant, comme on dit, de s'extasier et de s'écrier: Voilà de l'esprit! et ils n'en demandent

pas davantage. En attendant, d'autres honnêtes gens, trompés comme ceux-ci, s'étonnent, s'inquiètent et finissent par s'irriter pour de bon; car je ne saurais vous dire combien de colères violentes et d'âcres rancunes ces malheureuses sorties hebdomadaires excitent contre M. Janin qui n'en peut mais, même et surtout parmi ceux-là qui l'aimaient le plus. Mais, comment M. Janin, trop occupé, paraît-il, pour avoir le temps de se relire, n'a-t-il point été averti encore de cet audacieux manége? Aucun de ses amis n'y voit donc clair?

L'autre jour encore, à propos d'un mélodrame de l'Ambigu, joué en 1823, je pense, pour la première fois, un brave et inoffensif mélodrame, le *Monstre vert et le Magicien*, notre faux Janin ne va-t-il pas faire semblant d'entrer en grande colère contre ce pauvre monstre. — « Hou! voyez le méchant monstre! s'écrie-t-il; défiez vous et ne le croyez pas vert: il est rouge! *Horrendum, informe!* etc. N'avez-vous pas vu le pied fourchu? Ne reconnaissez-vous pas la corne du Socialisme? *Cornutus et hirsutus! Vide pedes, vide manus! Rosa, rosæ,* la rose! etc. » On ne s'attendait pas à voir le Socialisme en cette affaire, mais ça ne fait rien du tout. — « Voilà la bête apocalyptique! Voilà l'antechrist prédit! Voilà le signe prédestiné marqué sur ce front! Voilà les écailles dont Proudhon construit ses lunettes! Voilà... voilà qu'enfin il trousse la cotte de ce digne monstre pour chercher la queue ocellée que Cham a découverte aux reins de M. Considérant, et qu'il claque des dents et qu'il a une peur!... brrrrrrr!.....

Tout cela est pitoyable, et je suis heureux de rendre à J. Janin le service de l'en avertir. Il n'est que temps de prendre cette peine ; il n'est que temps, pour la gloire de J. Janin qu'il mette ordre à ce que semblables sottises ne se débitent plus avec l'estampille de son nom. J'éprouvais d'autant plus le besoin de prévenir M. Janin qu'on cherche à l'affubler de ce rôle indigne et niais d'aboyeur à ressort de la réaction aux derrières des *Monstres verts*, que sans connaître positivement ses opinions politiques, je me porterais fort, avec mes souvenirs de fraîche date, pour le républicanisme éclairé de M. Janin. Je me rappelle très-bien avoir eu l'honneur d'être un bon bout de chemin son camarade de rang, lorsqu'au sortir de la réunion de l'Opéra (section Lepelletier — précédent de mauvaise mémoire) les gens de lettres allèrent, comme alors toutes les corporations, faire acte d'adhésion au gouvernement provisoire, — ce gouvernement né d'une — RÉVOLUTION TOUTE SOCIALE ET NON POLITIQUE ; — vous vous rappelez que c'était la phrase stéréotypée à l'ordre du jour pour tout le monde. MM. A. Jubinal et A. Comte — M. de Salvandy était empêché pour cause d'absence — qui n'étaient pas des moins animés à la tête du cortége, pourraient au besoin nous rendre témoignage, à M. Janin et à moi.

Je vous disais bien qu'il y avait un faux Janin dans tout cela. Traiter le lendemain et tous les lundis d'ivrognes, de pillards et d'assassins, des gens chez lesquels on est allé si amicalement déposer la carte la veille, cela

n'est pas honnête, et ce serait presque en vérité faire du journalisme à la façon dont l'entendait le grand-duc de Toscane, une mauvaise façon. M. Janin le connaît bien aussi, le grand-duc. Il est allé le voir, lui qui n'est pas gêné, tout comme s'il se fût agi d'aller souhaiter le bonjour au premier gouvernement provisoire venu, et il sait ce que pense des journalistes le grand-duc. Aussi bien, puisque nous en causons, ne garderai-je pas plus longtemps pour nous quatre, M. Janin, le grand-duc, un troisième et moi — car nous ne sommes que quatre, on m'en fait à peu près sûr, — une petite anecdote à ce propos.

M. Janin avait donc été passer quelque temps à la cour du grand-duc. On s'était adoré d'abord, puis les froideurs étaient venues, tout comme avec Voltaire, — *Monstre Vert!* — et le grand Frédéric. On en était aux mots piquants; M. Janin fit ses paquets. « — Hé! hé! monseigneur, disait-il au grand-duc en fermant sa malle; on apprend, à vieillir. Si Machiavel vivait encore, il se ferait journaliste! — Croyez-vous? dit le duc; il était cependant bien honnête! »

Le mot pouvait être poli à la cour de Toscane : je n'en sais rien; était-il juste quant aux journalistes? Il devait l'être, — pour ceux au moins qui avaient l'honneur de défendre la liste civile et les — *intentions libérales* — du gouvernement toscan. Ce serait trop fort de *monstre vert* qu'un prince ne sût pas apprécier les gens qu'il emploie.

Il n'y a pas à regarder le titre et le metteur en page

ne s'est pas trompé. J'avoue que ce zigzag-ci a bien l'air d'être tiré en dehors de Londres et de mon titre, — mais c'est qu'aussi je viens de trouver dans l'*Illustrated London News en Français*, recueil fort estimable d'ailleurs malgré son titre bizarre, ces lignes signées de J. Janin, à propos de l'ouverture de l'Exposition :

« C'est l'heure solennelle où chaque métier va réclamer son salaire, où chaque marteau va demander sa » gloire et chaque enclume sa récompense ! C'est l'heure » solennelle où le mineur, dans les entrailles de la terre, » sa captive, et le laboureur, dans le sillon de la terre, » son esclave, relèvent la tête en essuyant la sueur de » leur front, et se demandent ce que va penser le monde » attentif quand il verra le fruit de leur patience et de » leur génie ! »

Je me suis mis en colère. Ce n'est plus là seulement une de ces phrases sonores et creuses, borborygmes du lundi, grosses injures, petites malicieusetés, viande pour gosiers larges. Voici un gros mensonge et coupable, tout lyrique et pindaresque qu'il veut avoir l'air d'être. Non, monsieur, et vous savez bien que non, le laboureur, ni le mineur ne se demandent cela. Ils ne s'inquiètent ni du — *monde attentif* — ni de l'Exposition de Londres. Ils n'essuient pas la sueur de leur front. A qui donc prétendez-vous faire croire que le *monde* est *attentif* pour ces pauvres gens-là? Plaisanterie de bon goût, ma foi ! et qui prend bien son temps surtout pour venir se moquer d'eux en leur disant que c'est aujourd'hui — à chacun suivant ses œuvres ! — Ce qu'ils se demandent et vous le savez bien, c'est si la paie, à la

Saint-Jean pour l'un et du samedi pour l'autre, sera suffisante pour satisfaire aux besoins de leurs femmes et de leurs petits, pour payer le pain mangé et le médecin qui est venu trois fois à la maladie dernière. Ce qu'ils se demandent, et avec une anxiété bien autre que votre inquiétude — descriptif, c'est comment leur ménagère pourra faire face à tant avec si peu, et fasse Dieu encore que quelque accident, sinistre ou prorogation ne vienne faire chômer et culbute le misérable échafaudage de leur vie au jour le jour, construit au prix de tant de privations et d'angoisses. Ils n'ont pas même le temps de s'interroger sur ce que Dieu leur réserve, unique et dernier recours, au bout de cette lutte vaillante et résignée, pour le temps où la vieillesse sera venue, quand l'âge de la force sera parti emportant toute ressource et tout espoir, muscles, courage, ardeur et volonté, — et qu'ils se trouveront un jour, après leur suprême jour de travail, seuls avec l'épouse vieillie devant le foyer éteint, les petits envolés pour chercher ailleurs le morceau de pain toujours taillé si juste pour le pauvre. Non, Monsieur, ils n'ont affaire ni de l'Exposition, ni des phrases qu'on bourdonne autour. Est-ce que vous leur avez appris à lire, par hasard?

Ils pourront savoir seulement une de toutes ces belles choses que vous dites : — si leur patron a été décoré d'une grande médaille d'or par le Jury. Mais ce n'est pas vous qui le leur apprendrez ; ils sont au fait avant vous, soyez tranquille ! et ils savent ce que leur ont coûté de ces sueurs que vous essuyez avec votre plume,

l'épi le mieux nourri et la pépite la plus riche (1).

Le *Punch* a publié, il y a un an environ, une page singulièrement remarquable.

Cette caricature a trait à l'Exposition. Elle représente une salle garnie de rayons. Sur ces rayons sont disposés, chacun sous son globe de verre, de petits personnages hâves, décharnés, cadavériques, lamentables comme la faim et le froid, — et sur chacun son étiquette : — LABOUREUR, *âgé de soixante-quinze ans;* — COUTURIÈRE *pour chemises;* — etc., etc.

Un grand jeune homme, — *spectator gentleman*, — est au milieu de ce charnier de l'industrie. A son côté, le bonhomme PUNCH, cicerone. — Au bas, on lit : *The great Exhibition of Industry.*

Voilà, monsieur Janin, ce que penseraient de l'Exposition universelle « le mineur dans les entrailles de la terre, sa captive, et le laboureur dans le sillon de la terre, son esclave, » s'ils s'avisaient de penser à l'Exposition.

Ce que ma plume ne peut rendre, c'est l'expression de la tête de *Punch*. Ce gai polichinelle que les caricaturistes anglais nous offrent toujours rieur, narquois et bouffon, est pour cette fois grave et triste. Le casse-noisettes s'est transfiguré : il est plein de douleur et de pitié. Son gros œil rond, en même temps qu'il laisse devi-

(1) Je tiens, ici surtout, à renvoyer à la date où furent écrites ces pages que l'attitude si honorable de J. Janin a depuis effacées. Le tort qu'on reproche le plus vivement a celui pour lequel on a une amitié vraie est le tort qu'il se fait à lui-même, et il est d'ailleurs de ces questions où l'affection personnelle n'a pas à se prononcer et s'efface.

ner sourdissants tous les pleurs de la charité chrétienne, est plein d'enseignement profond et sévère. Il gémit à la fois et il juge; il constate, il implore, il reproche, il donne, il prie, il accuse, il condamne, il fait appel..... Cette caricature, hachée à grands coups de crayon, comme les dessinateurs anglais les sabrent si bien, est une admirable chose, aussi émouvante, pieuse et sainte que le plus beau tableau d'église, et je donnerais bien toutes ces lignes pour vous la représenter ici : vous verriez si j'exagère dans mon admiration respectueuse pour ce chef-d'œuvre, jeté au milieu des mille et un croquis d'un journal comique hebdomadaire. — Que le jeune gentleman regarde la figure de son digne compagnon : s'il peut la comprendre et ne pas l'oublier, je le défie de devenir un méchant homme.

V

Un inventeur. —Soumissions préalables. — De la caricature. — Le pont d'Arcole, le cardinal Wisman et monsieur Suin. — La femme, le cheval et le chien. — De l'usage des mouchoirs. — Du rire. — Le Mac-Adam — De la musique. — Des harpes. — Théorie des zones musicales. — De l'argent. — Des pompiers à primes.

Je me suis rencontré avec un concurrent de M. Petin et de mon ami Godard qui cherche des souscripteurs pour construire un ballon monstre qui fera le tour du monde en cinq jours, — dix mille lieues, rien que cela. Le *Great*

Western railway qui file ses dix-sept lieues à l'heure ne mettrait pas moins de vingt-cinq jours pour cette besogne.

L'Anglais m'a expliqué son système avec un sang-froid et une confiance imperturbables. C'est la même donnée que dans la théorie Petin : la terre tournant une fois sur elle-même en vingt-quatre heures, il ne s'agit que de s'élever et de rester en place. — et le *tour* est fait. Seulement comme la machine ne peut résister absolument à la rotation atmosphérique, aux courants et dérives, l'aéronaute demande une prorogation de quatre jours.

Mais si par hasard, sans parler du reste, Galilée avait tort et Ptolémée raison ?

Le prospectus de cette affaire la soumet au bienveillant patronage des — *Nobility, Gentry and of the public in general*, — de la noblesse, de la petite noblesse et de la haute bourgeoisie, et du public en général.

C'est la formule consacrée. Tout artiste, homme de lettres, inventeur ou marchand qui éditent un produit nouveau doivent faire ces soumissions préalables.

Omnia serviliter pro ...

Nos caricaturistes valent les leurs, assurément ; mais leur caricature est incontestablement à mes yeux, en cette époque, supérieure à la nôtre. Outre qu'ils se croient peut-être un peu moins que chez nous forcés de toujours rire, il y a de cette supériorité une grosse raison.

La caricature politique et philosophique est un moyen puissant ; voyez Hogarth. C'est une arme d'autant plus terrible qu'elle transperce quand elle atteint, sans qu'il y

ait bouclier qui pare, et c'est aussi une des formes les plus intéressantes de l'argumentation. Mais elle n'a cette puissance, elle ne peut accomplir ces grandes fonctions qu'à la condition d'être libre, de ne se préoccuper que d'elle-même, de ne dire que ce qu'elle pense, tout ce qu'elle pense, et comme elle le pense. Ne craigne rien, d'ailleurs : elle sait que cet immense et absolu pouvoir l'abus est le suicide comme pour tous les pouvoirs, et si elle ne le sait pas, elle le saura bien vite. Laissez-la donc toucher à tout, rieuse et railleuse, parce qu'elle est née telle et que Caricature est son nom ; mais aussi sérieuse et sévère et mélancolique à ses heures sans qu'elle ait à s'inquiéter de personne ni même de son public, comme le misérable comédien obligé de gagner la coulisse s'il lui prend envie de pleurer. Il faut, avant tout, qu'elle joue la comédie pour elle-même et qu'elle se satisfasse, soit qu'elle froisse, qu'elle choque ou qu'elle renverse, soit qu'elle boude ou qu'elle se lamente, impertinente si cela lui convient, insolente quand il lui plaira, violente jusqu'à la brutalité parfois. Qu'elle puisse maudire.

J'ai vu, enfant, — et j'ai là, encore en ce moment, sous les yeux de ma pensée, — une grande page coloriée, publiée dans le journal la *Caricature*, à propos des tueries du pont d'Arcole, en 1832 ou 34. C'était une vue du pont ; à terre, quelques cadavres d'étudiants et de bourgeois ; des sergents de ville essuient leurs épées. Il n'y avait pas, ou je l'ai oubliée, de légende au bas de ce dessin ; mais il était si terrible, ces cadavres étaient si bien morts, ces figures de sergents de ville étaient si

hideuses, ce sang qu'ils essuyaient éclatait si rouge sur le linge blanc, que cette image m'a fait frissonner bien des soirs sur mon oreiller et serrer de rage impuissante mes poings de douze ans. Je ne doute pas aujourd'hui qu'à cette lithographie je doive bonne part de toute l'horreur que je sens en moi contre la force brutale et mon indignation contre l'injuste.

Voilà la caricature anglaise telle qu'elle combat et qu'elle brille à cette époque (1). Ces gens-là ne sont pas bégueules ; ils dessinent un porc, s'il est nécessaire, et une potence, s'il le faut. Vous trouvez en ce moment, à Londres, à tous les carreaux de marchands d'images une allégorie représentant un personnage en costume ecclésiastique qui se cache sous le masque douloureux, saignant et vénérable du Christ couronné d'épines; derrière le masque ricane une trogne rougie, sensuelle, œil faux, bouche venimeuse. C'est le papisme qui veut rentrer, c'est M. le cardinal Wiseman en personne. Voilà qui est net, voilà qui se voit, voilà qui se comprend, voilà l'idée vulgarisée du coup, bien claire, précise et populaire. Défiez-vous ! dit la caricature, et à tous ceux qui la regardent de voir s'ils ont à se défier en effet. Allez donc jouer chez nous à ce jeu-là, et que M. Suin vous y prenne !

Abâtardie et dévoyée par la censure préventive sous le dernier règne, depuis la législation extirpée par M. Thiers de l'attentat Fieschi, et comprimée, depuis

(1) Voyez encore, dans l'admirable collection du *Punch*, l'*Apparition du grand serpent de mer, en 1848*, que notre *Charivari* n'a pas très-heureusement reproduite, — et mille autres.

l'élection de M. L. Napoléon, par la crainte de l'amende et de la prison, notre école de Caricature française a bien quelques bonnes raisons à invoquer devant son heureuse rivale.

Nous la retrouverons un jour, allez ! dans toute sa liberté et sa force, toute vive, tout alerte, tout étincelante, victorieuse et française qu'elle est !

J'ai remarqué encore, aux vitres des marchands, trois estampes en pendant, qui sont en ce moment fort à la mode. C'est une tête de femme, — une tête de chien, — une tête de cheval. Au bas on lit : ***My wife***, — ***my dog***, — ***my horse***. J'ai oublié de demander si la femme, — ***my wife***, doit être placée en tête ou en queue des trois ou bien au milieu.

Je suis un peu embarrassé pour dire ceci, mais il me faut bien avouer que j'ai vu le premier jour de mon arrivée un beau monsieur, un *gentleman*, se moucher avec ses doigts.

J'en ai vu un autre le second jour ; puis un troisième, puis un quatrième ; — puis je ne les ai plus comptés.

Comment raconterai-je encore — ces matières passant pour délicates — ma conversation avec un vieil Anglais réaliste qui m'a presque démontré que cette façon de faire était beaucoup plus propre et logique que la nôtre ?

En serait-il donc de la propreté comme de la vertu, et — apophthegme à renvoyer à Montesquieu — ce qui est propreté en deçà de la Manche serait-il malpropreté au delà ?

De même pour le rire.

On me fait entrer dans la salle d'expérience d'un physicien. Pour six pence par personne, — douze sous, — notre homme démontrait la composition de l'eau.

L'assistance, hommes et femmes, était attentive, sérieuse, roide, et comme il convient à une assistance anglaise. Le physicien procède : au bout de quelques instants des globules s'élèvent dans l'appareil et montent le long du fil d'archal. Aussitôt, un fou rire électrique s'empare de la salle entière : on se tord, on se pâme, on trépigne. Je me demandais : Qu'est-ce qu'ont tous ces gens-là, et quelle mouche les a piqués ? — Les rires ne s'arrêtèrent qu'au dernier globule. — Mais à la contre-épreuve, lorsque les globules descendent, tout le monde était grave et gourmé.

Or, m'a-t-on dit, cet effet de fou rire est inévitablement produit chaque fois par l'ascension des globules, de même que chaque fois la contre-épreuve calme tout à fait l'hilarité.

Pourquoi rient-ils de ceci — et pourquoi ne rient-ils pas de cela ?

Je ne sais s'il est nécessaire de dire un mot du Mac-Adam. Cette institution politique me paraît, à Londres comme à Paris, avoir fait son temps. Au moins n'ont-ils pas, eux, sous la main nos bons grès de Fontainebleau et, outre leur voiture de balayage mécanique, les longues robes de leurs ladies qui ne furent jamais troussées — dans la rue — peuvent être considérées comme appartenant au service public et atténuent singulièrement le mal.

Robes et voitures d'autant plus nécessaires d'ailleurs que, dès qu'ils n'ont pas de boue, par hasard, ils se dépêchent d'en faire en arrosant.

Ne parlez pas musique dans ce pays : ils n'y entendent que du bruit.

Murger voulait détourner un de nos amis de s'enrôler dans la légion polonaise qui partit de Paris après Février 1848. Il lui objectait l'état sauvage et barbare des peuples qu'il s'agissait d'aller combattre : « O mon ami, lui dit-il, ils se servent encore de flèches !... »

En Angleterre ils se servent encore de harpes. Il y a plus encore de harpes chez eux que de pianos chez nous. Les ladies se font peindre volontiers jouant de la harpe, et chez les marchands de musique, vous voyez, rangée en tuyaux d'orgues, toute une famille de sept personnages, depuis le papa — qui a cependant une physionomie respectable — jusqu'au dernier né, âgé de quatre ans, pinçant tous avec un malin plaisir de cet affreux instrument.

Les Anglais regardent la musique, je pense, plutôt qu'ils ne l'écoutent. Car on ne me fera pas croire que ces vingt à vingt-cinq personnes que j'ai vus braquées autour d'une petite mendiante tirant au hasard des glapissements d'un accordéon de vingt-cinq sous, restassent là pour le charme de leurs oreilles.

Il n'y a qu'à entendre leurs compositeurs et la question est jugée. Quant à leurs deux grands théâtres lyriques, soyez persuadé qu'ils n'y cherchent pas autrement malice et qu'ils ne vont là que pour y être vus, les

entrées étant fort chères. Une livre (24 fr.) un parterre au théâtre de la Reine.

L'argent est ici la chose importante. Sans argent pas de *respectability*.

Un dessinateur français de grand mérite, Morin, du *Journal pour rire*, qui connaît son Londres, où il vient de se fixer, me disait : « J'ai expressément recommandé à ma femme de ne pas avouer, dans la maison, que nous allons à l'Exposition les jours à un schilling. Nous serions méprisés. Il faut dire que l'on y va les vendredis et samedis, à cinq et dix schillings d'entrée. »

Ceci n'est nullement exagéré.

Un autre souci pour lui était d'avouer, un jour, son art professionnel, — travailler n'étant pas d'un *gentleman*.

L'argent, toujours ! — J'ai vu, dans un incendie, des pompiers déployer un courage surhumain. — « Braves gens ! m'écriais-je transporté. — Et qui gagnent bien leur soirée ! me dit un voisin. »

Ils sont, en effet, payés tant par incendie éteint : ce n'est plus dès lors une question de dévouement, mais une question de prime, et comme le plus ou moins de rapidité de l'extinction est aussi considéréré dans la rémunération, il faut les voir briser et saccager meubles et bâtisses pour éteindre plus vite.

VI

Les concurrences religieuses. — *Compelle intrare.* — Le crapaud et sa destination. — Du luxe anglais. — *Comfortable !* — *Non idem in bis.* — Les squares. — Invalides anglais et allemands — Au bout de sept ans de services. — Badauds anglais. — Étymologies. — Petit dialogue à propos de la police.

Les cloches vous rompent la tête. Les schismes — et Dieu sait, ou le Diable, combien on compte de sectes par là ! — se disputent le passant et le tirent par la manche. J'ai vu trois églises ou chapelles contiguës, toutes trois de cultes différents et arborant sur leur porte, comme au spectacle, l'affiche-programme de leurs exercices respectifs avec le nom du premier sujet... je veux dire du prédicateur, en vedette. — Dans une rue du quartier neuf de Chelsea, dévolu surtout aux Français des trains de plaisir, un gentleman zélé qui s'y tenait sans doute en permanence *ad hoc*, m'a forcé, quoi que je fisse, à accepter de lui une Bible protestante, très-joliment reliée, ma foi ! et dorée, imprimée en français. Une des façons du *compelle intrare*. — C'est

comme une rage de conversion, et ces gens-là doivent dès lors dépasser le but.

Je me suis rappelé cet abbé méridional qui nous faisait l'instruction des jeudis à la pension Rouit. Il voulait toujours trop prouver. — Dans une conférence où il nous démontrait que tout avait été créé dans un but nécessaire et déterminé et pour la plus évidente démonstration de l'existence de Dieu, je lève la main pour soumettre une objection. C'était un droit acquis.

— Mais, mon père, lui dis-je, les puces et les punaises à quoi servent-elles ?

— Si vous réfléchissiez avant de m'interrompre, mon enfant, me répond-il avec un accent que je ne saurais reproduire, vous verriez bien vite que ces insectes vous enseignent la propreté. Soyez propre, vous n'en serez point incommodé.

Et il continue son discours. — Je lève de nouveau la main :

— Et les serpents, mon père? Les serpents, ça ne peut pas servir à la propreté !

— Réfléchissez-donc, encore une fois! Ne savez-vous pas que les serpents vous débarrassent des crapauds et autres petites sales bêtes?

Et il poursuit. Je n'étais qu'à moitié satisfait. — Me voilà encore la main en l'air :

— Mais, lui dis-je — les crapauds, — à quoi servent-ils?

C'est lui qui réfléchit cette fois, mais pas longtemps :

— Hé! bon Dieu ! s'écrie-t-il ; ils servent — à nourrir les serpents!!!

Il nous aurait juré volontiers que si Dieu fait la mer salée, c'est pour que les poissons s'y conservent. Faites donc des croyants avec des arguments de ce numéro-là !

Quant à leur luxe, dont ils sont si fiers, quel luxe ! Ils n'ont pas le premier et le plus resplendissant élément : le soleil, qui leur manque comme le vin.

Leurs mobiliers sont généralement en crin noir, froid et dur.

Leurs lits sont exécrables, presque aussi méchants que les lits prussiens, — et la table de nuit — voyez les conséquences ! — est à peu près inconnue.

Dans les tavernes et restaurants, des siéges sans bourre et fixés au sol (la plus désagréable chose du monde). Le consommateur est encaissé dans des boîtes — *boxes* — qui lui découpent un horizon de quatre pieds.

Montez dans leurs chemins de fer : les premières places valent tout au plus nos secondes et à peu près les troisièmes des chemins allemands. — Dans les troisièmes anglaises vous êtes à découvert et debout. N'y a-t-il pas encore des quatrièmes ?

Nous avons parlé de leur Mac-Adam.

Et voilà les gens qui ont inventé le mot *comfortable !*

A PARIS. — Mon ami, la rue Laffitte, je vous prie ?

— Monsieur, vous allez prendre la... une, deux, trois... — oui, c'est bien la troisième à gauche, — puis

la seconde à droite. Vous tournerez ensuite... Au fait, je vais vous y conduire.

— Bien obligé, mais cela va vous détourner de votre ouvrage?

— Oh! c'est à peu près ma route.

. . . . . — C'est ici, Monsieur.

— Je ne sais comment vous remercier, et...

Mais il est déjà parti et il court pour rattraper son temps perdu.

A LONDRES. — Russell square, sir?

Pas de réponse. — A un autre :

— Russell square, if you please?

Il ne répond pas davantage. Or il pleut à verse, et malgré votre parapluie, vous êtes trempé. — En voici un troisième ; est-il mouillé ! — essayons encore :

— Russell square, sir?

— Russell square?... Yes... Volez vô... venir... avec moâ?...

— Mille remercîments ! — Au moins voilà un homme serviable !

Vous marchez à côté de lui, le couvrant, — c'est trop juste, — de votre parapluie. Vous allez, vous allez; encore cette rue, encore celle-là : comme c'est loin!

Tout à coup l'Anglais s'arrête, frappe à une porte, vous indique derrière vous le bout d'une autre rue, longue à rendre myope un presbyte, — et il disparaît.

Vous tourniez depuis une heure le dos à votre desti-

nation, et l'Anglais est chez lui. C'est vous qui l'avez accompagné — avec votre parapluie. (*Historique et personnel.*)

Les *squares*, — ces beaux jardins oasis, entourés de grilles, que vous trouvez aux grands carrefours, — sont d'une excellente et saine invention.

J'ai demandé pourquoi les Anglais n'y entraient jamais. On m'a dit que c'était de peur de s'y rencontrer.

Leurs invalides de l'armée et de la marine sont bien tenus. Si l'Angleterre n'en est pas encore à élever leur monument aux Invalides civils, — nous n'y sommes bien pas, nous! — au moins ses vieux soldats sont dignes et d'une bonne et heureuse allure. C'est bien : il faut qu'un peuple prenne soin, à son tour, des serviteurs âgés qui lui ont donné leur sang et leurs années. Et je me souviens avec quel sentiment de tristesse et de honte, j'ai fait l'aumône, moi, Français, à Berlin, aux vieux soldats prussiens mutilés à Dantzick et à Friedland, qui, vêtus de leur uniforme de bataille, implorent le passant dans le *Thiergarten* en jouant de l'orgue...

« — Le temps, me disait un Anglais de grand sens, le temps, c'est de l'argent, selon notre proverbe : *Times is money.*

» Le plus gros inconvénient de votre immense effectif militaire, dont nous nous passons si bien, nous autres, n'est pas tant encore l'énorme dépense dont il écrase votre budget : c'est de rendre improductifs trois cent

mille hommes à la fois, et de les démoraliser en leur donnant, pendant sept ans, l'habitude de l'oisiveté. Qu'est-ce que vous pouvez faire ensuite de ces hommes déclassés : des fonctionnaires subalternes sinécuristes, des remplaçants, ou des mauvais sujets. Celui qui n'a rien perdu de lui-même au bout de quelques années de cette vie-là, celui-là est un saint. »

On reproche aux Parisiens d'être badauds. Il serait peut-être bon de savoir d'abord si la badauderie est un si gros vice ; mais les provinciaux et autres Anglais ne nous la pardonnent pas. — Vous savez bien pourtant que sur trente personnes que vous verrez dans la rue Montmartre, le nez en l'air et l'œil en quête d'un serin envolé, vous comptez, comme dans tout groupe visible à Paris, cinq Parisiens réels : le reste appartient aux départements.

Quant aux Anglais, j'ai été pendant une grande demi-heure, dans *Regent-Street*, l'occasion d'un rassemblement d'une cinquantaine de *cockneys* plongés dans une stupeur contemplative, — en me faisant brosser par un petit décrotteur, l'institution des décrotteurs étant déjà importée à Londres depuis plusieurs mois.

Leur vocable, plus que familier, — *blagard*, — ne serait-il pas le même que notre *blagueur* français? Et, d'après une autre identité de prononciation, notre mot d'argot enfantin *chipper* ne viendrait-il pas de leur célèbre voleur Jack Sheppard dont le romancier Harrison Ainsworth a écrit la curieuse histoire, que l'on trouve

aussi dans *the Annales of Newgate, by the Rev. M. Villette.*

Entre deux voyageurs venus à Londres par le même train dit de plaisir, et qui occupent deux lits dans la même chambre.

Le N°1 , rentrant. — Déjà couché !

Le N° 2. — Ma foi, oui ! Je suis sur les dents. Les courses sont si longues dans ce diable de pays ! J'ai été aujourd'hui au Musée, à la Tour, à Hampton-Court, au bal du Vaux-hall... Et vous?

Le N° 1. — Moi, je me suis promené un peu au hasard, et j'ai assisté à une scène assez curieuse.

Le N° 2. — Ah ! ah ! Contez-moi ça.

Le N° 1. — J'étais en train de demander mon chemin à un policeman, qui me l'indiquait avec beaucoup de complaisance, lorsqu'un gamin de douze à quinze ans vient se jeter violemment, non sans intention peut-être, dans les jambes du policeman. Celui-ci le réprimande. Là-dessus le polisson lui rit au nez et lui tire la langue. Alors, le policeman de vouloir l'arrêter ; mais le mauvais garnement se sauve. Le policeman a fait mine de le poursuivre, et assurément en trois enjambées il eût pu le rattraper, mais il l'a laissé courir, et est venu compléter les renseignements que je lui demandais.

Le N° 2. — Et puis, après ?

Le N° 1. — Après, c'est tout. Je suis revenu par le bon chemin.

Le N°2 . — Et voilà tout ce que vous avez vu de rare dans votre journée? Ah ! ah ! ah !

Le N° 1 *se déshabille, le* N° 2 *continue de s'égayer. Quand le* N° 1 *est au lit :*

— Dites donc, voisin : si un gamin s'avisait de pousser un de nos sergents de ville à Paris et de lui tirer la langue ensuite?

Le N° 2, *avec feu.* — Ah ! il ne risquerait rien ! Il serait bien vite empoigné...

Le N° 1. —... secoué !...

Le N° 2. —... et emprisonné...

Le N° 1. —... jusqu'à sa condamnation en police correctionnelle...

Le N° 2, *tout fier.* — Nous ne sommes pas des Anglais, nous autres !

Le N° 1. —... et j'attendrais encore mes renseignements, et pour une malheureuse gaminerie le pauvre petit diable serait privé de sa liberté de trois à six mois, sans parler des bonnes connaissances qu'il ferait en prison et de l'excellent effet que l'histoire produirait sur son maître d'apprentissage, — et à la première émeute, s'il rencontrait son sergent de ville...

Le N° 2. — Ah çà ! mais... vous ne voulez donc point de police ?

Le N° 1. — Si fait ! Mais nous causerons de cela demain matin, si vous voulez. J'ai sommeil, bonsoir !

Le N° 2. — Bonsoir ! A demain !

VII

Suite du dialogue. — Pourquoi la loi est forte en Angleterre. — Polices française, anglaise et allemande.— Un cercle vicieux. — Encore une utopie. — Du courage. — De la cavalerie fribourgeoise. — Un procès à Londres. — Un soldat de Waterloo. — Conclusion.

Le lendemain matin, le N° 1 n'a pas manqué de dire à son voisin le N° 2 :

—Voilà donc un peuple et un gouvernement qui se passent d'armée, qui n'ont pas besoin de gardes nationales et qui se moquent de nos prises d'armes, de nos sentinelles, de nos patrouilles. Un simple service de police municipale suffit aux besoins de l'immense population de cette ville immense.

« Il y a plusieurs *pourquoi*, N° 2, mon voisin.

» Premier pourquoi : — parce qu'ils respectent la loi.

» Pourquoi, maintenant, respectent-ils la loi? Parce que la loi est respectable,—parce qu'elle est ponctuelle, absolue, invariable, irrémissible, et que vous ne verrez pas là un *attorney-général*, entre deux coupables, ne pas s'inquiéter du *Constitutionnel* et étrangler *l'Evé-*

nement, en osant dire que : « la justice ne suffirait pas à la besogne, s'il lui fallait poursuivre tous les délits de ce genre. » C'est dans ce pays qu'au dernier grand incendie de Londres, — ces gigantesques incendies qui servent de repère à la chronologie universelle, — il s'agissait, pour préserver la ville entière, d'abattre quelques maisons; mais cette démolition d'urgence se trouvait contraire à la loi sur des propriétés : nul n'osa passer outre, et Londres brûla. Des milliers de morts, des milliers de suppliciés par la plus effroyable des tortures, une ville entière anéantie qui était la plus opulente du monde, tous ces épouvantables désastres subis, — parce que deux lignes se trouvaient écrites au lieu de deux autres dans un certain coin d'un certain petit livre. Magnifique et intelligent sacrifice, ô mon gouvernemental voisin, ô vous aussi, révolutionnaires que je sais bien ! — eût-il dû vous coûter cent fois plus cher encore ! Entassez toutes les calamités humaines, incendies, inondations, pestes, invasions, vous n'atteindrez jamais, comme puissance pernicieuse, à ce maximum de malheur et de désolation : VIOLATION DE LA LOI ! Est-ce donc pour rien que dans les flammes de l'enfer chrétien, comme dans les châtiments de l'histoire antique, le plus atroce des supplices est infligé au juge prévaricateur ?

« La coutume était en Bretagne, au moyen âge, si vous l'ignorez, mon cher voisin, lorsqu'il s'agissait d'un partage de biens, d'amener sur le lieu les enfants, tous, jusqu'aux plus petits : on désignait les limites, les bornes étaient solennellement posées, puis, ceci fait, tout

à trac et sans dire gare, tous les assistants, parents, témoins et amis tombaient à coups de pied, à coups de poing, sur les petits, leur tiraient les cheveux, et leur donnaient une *raclée* célèbre ; — et alors, les pères leur disaient : « Souvenez-vous de cette journée, et rappelez-vous que ces limites ont été posées là aujourd'hui et qu'il les faut respecter. » — Les petits les respectaient, allez !

« Refaisons la loi quand elle est mauvaise, mais que nulle nécessité, ni même celle d'Etat, ne nous la fasse violer ; nous aurons tôt ou tard les bénéfices de nos patiences.

» Passons aux détails : les Anglais respectent leur police et lui obéissent, — parce qu'elle est réellement spéciale, d'une utilité incontestée pour tous. Ce n'est pas eux qui, comme chez nous, auraient eu la maladresse de confondre les attributions de la police municipale que tout le monde est interessé à maintenir, et de la police politique qui servant les uns se trouve en hostilité forcée avec les autres. La police ne se trouve pas dépasser son but, et cela explique (ce qui est suffoquant pour nous, au premier abord, tant nos gouvernements ont fait haïr et mépriser la police, en la détournant à leur profit) — cela explique que les citoyens anglais se fassent à juste titre un honneur d'aider à la police et de porter le bâton de constable.

» Parlons-en encore. — Leur police est bienveillante ; vous avez vu mon policeman de tout à l'heure ? Jamais de brutalités odieuses, de cruautés gratuites. Quelqu'ami de la répression que vous soyez, ô mon voisin ! vous avez certainement assisté chez nous à quelque arrestation dans

la rue ou ailleurs; vous savez comment les choses se passent, et que la bienveillance n'est pas une des vertus portées au catalogue de nos agents de police. En Angleterre...

— Allons donc! interrompit le N° 2. Est-ce que c'est la même chose chez nous? Est-ce qu'un citoyen français, — comme vous dites, vous autres démocs, — se laissera jamais, en quelque cas que ce soit, conduire au poste sans discussion, opposition, rébellion et rassemblement? Il faut bien, dès lors, le faire marcher un peu vite. Est-ce que la police peut être aimable et les sergents de ville mettre des gants pour arrêter les gens?

— Mais, cependant, en Angleterre?...

— Question de tempérament et de climat.

— Soit! Comment expliquez-vous alors qu'en Allemagne et en Prusse, — reculons jusqu'en Poméranie et chez les Cachoubes, si vous voulez, — où le tempérament et le climat sont identiques à ceux de l'Anglais, la police soit aussi exécrée que chez nous? Parce que comme chez nous elle est violente, passionnée — et politique.

— Bah! Jamais vous n'aurez en France une administration de police douce et bienveillante, parce que l'administré lui sera toujours malveillant et hostile.

— Voilà un cercle vicieux. Il serait temps cependant que les choses se passassent autrement, vous ne pouvez le nier, et il faut que quelqu'un commence. Pourquoi ne serait-ce pas le gouvernement qui, puisqu'il gouverne, a la prétention, sans doute, d'être plus juste et raisonnable que ses gouvernés ?...

— Ta ta ta ! dit le N° 2, vous êtes un utopiste ! un révolutionnaire !

— Hélas ! mon pauvre homme, je suis plus conservateur que vous ! — Allons déjeuner ! »

Un Anglais jure que le soldat de sa nation l'emporte sur tous les soldats du monde. Un Français, là-dessus, hausse les épaules, bien convaincu de la supériorité du soldat français.

Quelques-uns m'en voudront peut-être d'écrire en français que tous les deux peuvent avoir raison. Je ne puis que renvoyer à ces personnes, pour tout concilier, le Polonais, le Prussien, le Danois, le Russe, le Turc et le Mozambique, qui ne laissent pas que d'avoir chacun sa prétention absolue à la première place.

Tous, et le Belge aussi, vous montreront dans leurs bibliothèques le même rayon garni de *Victoires et conquêtes,* et vous chanteront, depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, une suite de refrains patriotiques à la plus grande gloire de leur valeur nationale. Je me rappelle dans quelle stupéfaction je jetai ce digne soldat Badois en lui objectant, bien qu'avec timidité, que nos troupiers français pourraient peut-être soutenir le choc de ceux de son grand-duc. Il parut s'apitoyer beaucoup sur mon aveuglement.

Sans parler de mon aubergiste de Fribourg, qui me disait : « A chaque peuple, son arme, monsieur, — marine anglaise, infanterie prussienne, artillerie française et cavalerie fribourgeoise ! » — Je crois que le contingent de Fribourg est de cent cinquante chevaux.

Et écoutez donc un Italien ou un Espagnol ! Plus superbes qu'un Marseillais — presque !...

Un commis de banque française vient tenter la fortune à Londres et s'y établit banquier. Il ne réussit pas et se voit réduit, au bout de quelques mois, à déposer son bilan. Sa situation est régulière d'ailleurs : le passif est largement balancé par l'actif, mais l'actif est au dehors. Il faut se résigner devant l'extrémité fatale.

La veille de sa déclaration, notre homme est seul dans son cabinet. Trois hommes entrent, trois créanciers, et mettent le pistolet au poing. — Nous savons, disent-ils, que demain vous déposez votre bilan ; nous savons aussi que votre caisse contient cinq mille livres en espèces. Vous nous les devez, payez-nous ! — Mais, répond le banquier, je n'ai plus le droit de disposer de ces fonds, qui appartiennent, à titre égal, à tous mes créanciers. — Le trio insiste avec menaces, et le banquier, intimidé, finit par céder et remet les valeurs.

Dès lors la situation se complique. Ce n'est plus devant la chambre des faillites qu'il a à comparaître, mais devant la cour des banqueroutes. Le cas est grave, il est bien invraisemblable en effet que le banquier, jeune et fort, et pouvant d'ailleurs appeler au secours, ait cédé devant des intimidations de nature aussi insolite.

Son avocat, — avocat anglais, — le défend avec tant de talent. Il commence par établir sur preuves l'honnêteté de son client : il constate ensuite et démontre irréfutablement l'acte d'agression dont il a été victime.

— Trois hommes se présentent à nous, s'écrie-t-il

dans son éloquente péroraison, — trois hommes, trois Anglais, vigoureux, armés, déterminés! nous sommes seul, nous sommes Français! Or, qui de vous, honorables juges, ne sait qu'un Anglais vaut quatre Français? Pour qui sait compter, trois fois quatre font douze : — que voulez-vous que nous fissions? un contre douze!...

Cet argument final enlève les juges et l'auditoire. Le Français est acquitté.

Voici le pendant. Le domestique de J. V... — un vieux soldat de l'Empire — ne voulait pas que son maître allât à Londres : « — Qu'est-ce que vous verrez en Angleterre, disait-il, puisqu'il n'y a plus d'Anglais? Je les ai tous tués à Waterloo! »

Chose singulière, que tous les peuples se soient comme donné le mot pour exalter au-dessus de toutes la vertu militaire, une vertu dans laquelle, en tels cas donnés, la prédominance d'un tempérament, ou sanguin ou nerveux, entre pour une première bonne moitié, et la question de digestion, bonne ou mauvaise, compte pour la seconde. Quelle vertu! elle tue les hommes, au lieu de les soulager et de les secourir.

Misérable, barbare et niaise vertu, celle qui se nourrit de sang versé et de chairs pantelantes, qui se chamarre d'oripeaux, et que possèdent au-dessus de tous les capitaines du monde, la fauve stupide, le chien enragé, le fou furieux dans sa camisole de force. Vertu de passage, — vertu historique, pour avoir tout juste une

raison d'être, — et à l'aspect de laquelle le philosophe chrétien se détourne avec douleur pendant que Massillon a beau donner sa bénédiction aux drapeaux. — Et pauvre humanité, qui a tant besoin d'idoles qu'elle va s'en créer d'aussi abominables pour les adorer pendant la suite des siècles et jusqu'au dernier moment, quand tombera le voile qui cache encore le Dieu vrai, le Dieu de fraternité et d'amour !

Me voici au bout de mes notes. — J'ai dit comment elles ont été prises, et qu'elles devaient être acceptées de même.

Je dois ajouter en terminant qu'il faut faire, dans les jugements que j'ai portés, la part de cette irritation générale et vague que ressent tout étranger, — nous surtout, — dans un pays nouveau pour lui. Un Français trouve en Angleterre plus qu'ailleurs cette malheureuse facilité de s'exaspérer. J'ai vu des compatriotes exagérer cette disposition jusqu'à refuser d'apprendre la langue de ces — Chinois de l'Occident, — comme ils les appellent, chez lesquels ils sont pourtant forcés de vivre. « — Il y a assez longtemps que je suis ici, me

disait un réfugié très-éminent d'entre eux, pour que ces Anglais-là sachent le français !... »

Je suis rentré en France, où, dès l'arrivée, mes yeux ont été comme rafraîchis en voyant la blouse bleue et propre, la chemise blanche de notre prolétaire français, après tant de haillons sordides et de sombres lambeaux.

Laissons faire ce peuple-là et attendons. Il est peuple c'est dire que l'avenir lui appartient, et, malgré son abaissement actuel et forcé, le peuple anglais est un grand peuple. — N'entendez-vous pas encore l'écho des applaudissements de la vile multitude, plus nombreuse dans la cité de Londres que le sable au bord de la mer : c'est le *hurrah* de l'Angleterre à la marche triomphale de Kossuth !...

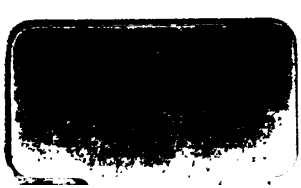
FIN.

TABLE

	Pages.
LE MIROIR AUX ALOUETTES.	1
CLICHY EN 1850.	169
ZIGZAGS DANS LONDRES	241

40415932

123 15/NF

Edition originale.
Envoi d'auteur

(78)